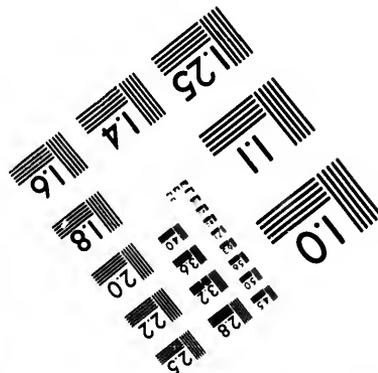
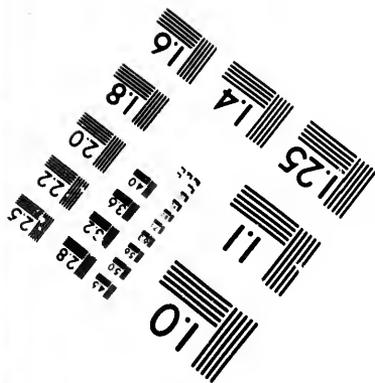
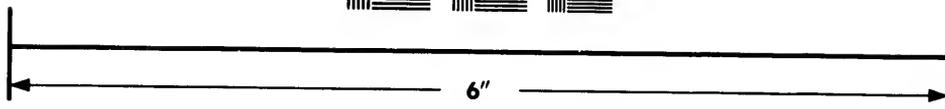
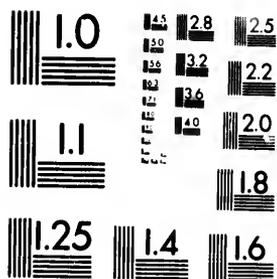
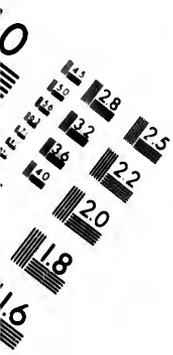


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



© 1983

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

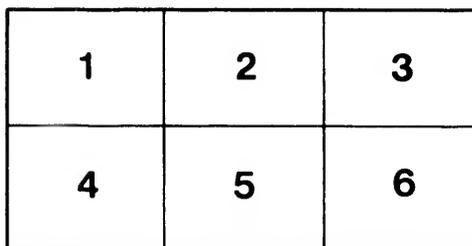
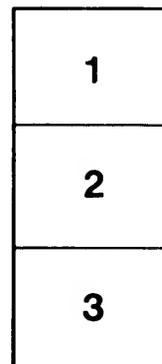
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ire
détails
es du
modifier
ger une
filmage

ées

e

y errata
d to

at
e pelure,
çon à



I
D

SUP
le
G
no
m
le
de
to
vi
di
r'

Chez

Au

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

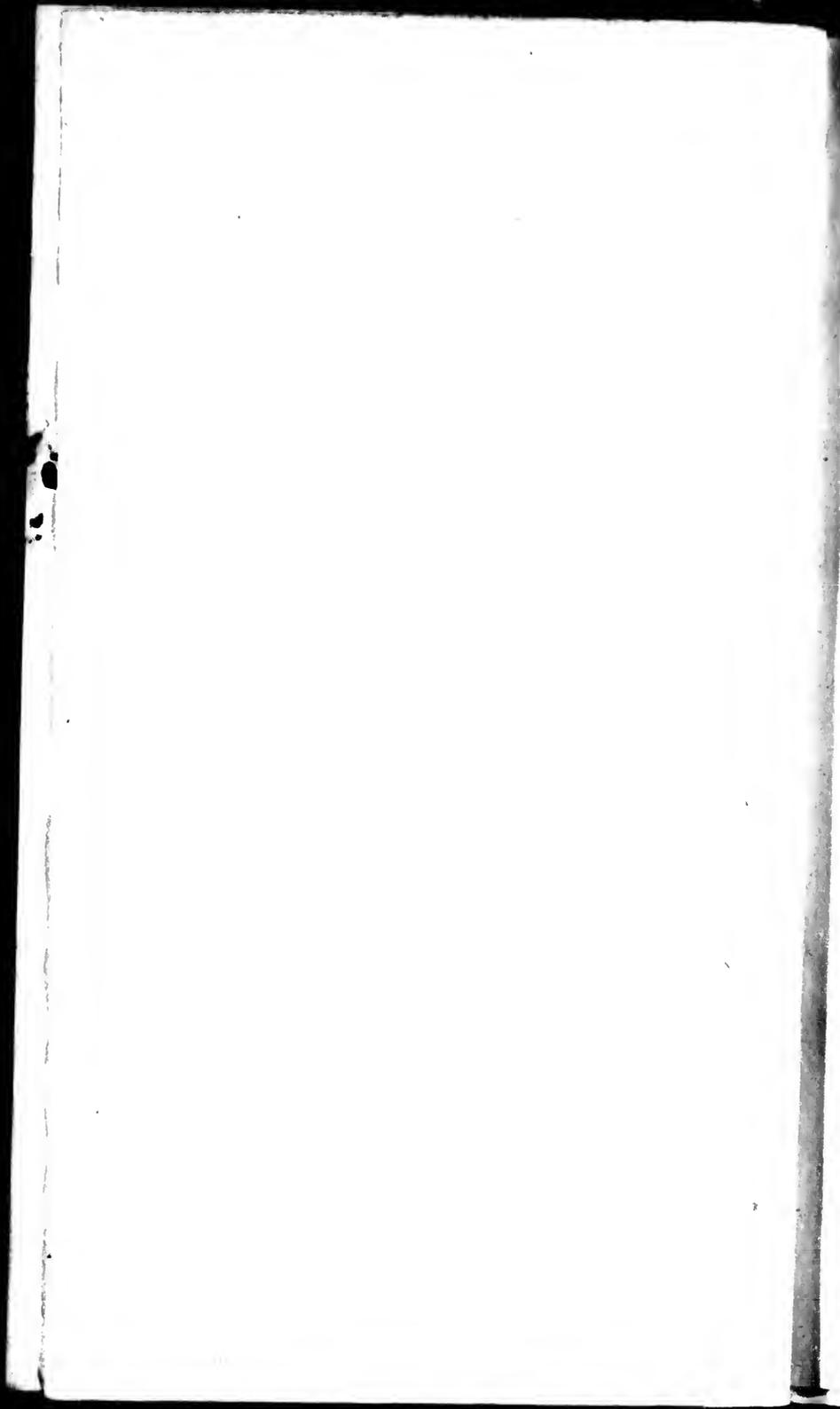
SUR LES MŒURS, LES COUTUMES,
les Usages, les différentes Langues, le
Gouvernement, la Mythologie, la Chrono-
logie, la Géographie ancienne &
moderne, les Cérémonies, la Religion,
les Mécaniques, l'Astronomie, la Mé-
decine, la Physique particulière, l'His-
toire Naturelle, le Commerce, la Na-
vigation, les Arts & les Sciences de
différens Peuples de L'ASIE, de
L'AFRIQUE, & de L'AMERIQUE.

T O M E I V.



A P A R I S,
Chez P R A U L T fils, Quai de Conty,
à la Charité.

M. D C C. X L I X.
Avec Approbation & Privilège du Roi.



C



T A B L E

DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrième Volume.

CHAPITRE I.

SITUATION du Pays des *Mo-*
xes ; leur Gouvernement , leurs Oc-
cupations , leur Religion , leurs Mi-
nistres , leurs Sociétés ; Cérémonies
de leurs Enterremens & de leurs Ma-
riages ; Remèdes dont ils se servent
dans leurs Maladies ; Simples qui
croissent dans leur Pays ; Particula-
rités d'un Animal appelé *Ocorame*.

CHAP. II. Révolutions de *Persé* sous
Thamas Kouli-Kan , jusqu'à son ex-
pédition dans les *Indes*.

20

a ij

CHAP. III. *Raisons qui ont empêché les Chinois de perfectionner l'Astronomie ; Le goût pour l'Astrologie judiciaire : Fidélité & sincérité de leur Histoire : Comment leurs anciens Livres p'écrits par un Empereur ont été conservés : Papier Chinois ; tems auquel il fut inventé ; comment on y suppléoit avant son invention : Circulation du Sang connue depuis longtems des Chinois : Découverte extraordinaire de la partie où se trouve le fiel de l'Eléphant.* 68.

CHAP. IV. *Description de quelques Isles de l'Archipel , de Syphanto , de Serpho , de Thermia, d'Andros , d'Apano Castro : Etendue & fertilité de ces Isles ; fruits & animaux qui s'y trouvent ; caractère des habitans.*

87

CHAP V. *Utilité de la Gazette Chinoise : Festin pour honorer dans chaque Ville les personnes les plus distinguées par leur probité ; autre règlement pour honorer le mérite : Pêche des Perles tirée d'un mémorial : Anciens ordres renouvelés en faveur.*

DES CHAPITRES. *iiij*

des pères infirmes & fort âgés. L'Empereur offre un sacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre.

95

CHAP. VI. Description de la Ville de Ganjam ; histoire de l'Idole qu'on y révere : Description de Brampour : Cérémonie extravagante des Brames : Temple & Pagode de Jagrenat ; histoire de son origine ; concours prodigieux de Pèlerins à Jagrenat ; excès de leurs austérités.

117

CHAP. VII. Gouvernement singulier de l'Isle de Tsonming : Quel est l'emploi des Mandarins d'Armes ; quelle est l'autorité des Mandarins de Lettres. Cérémonie de demander de la pluie : Ordre des Lettrés, ordre du peuple ; caractère de ces Insulaires.

127

CHAP. VIII. Description de l'Isle de Ténériffe ; maniere dont se vendange la Malvoisie. Description de l'Isle de Cuba ; du Port & de la Ville de Havane, de la Vera-Cruz, de la Puebla de Los-Angelos, de Mexico, d'Acalpulco, & du Royaume de Zuoda.

137

empêché
trom-
ie ju-
de leur
ns Li-
ur ont
; tems
t on y
Circu-
long-
extraor-
ouve le
68
quelques
hanto,
Andros,
fertilité
aux qui
abitans.
87
te Chi-
ns cha-
s distin-
régle-
: Pêche
: An-
savour.

CHAP. IX. *Differentes particularités du Royaume de Sannar ; Description de la Capitale & du Palais ; Ordre qui s'observe lorsque le Roi va à la campagne ; Manière dont s'administre la justice ; Richesses & Fertilité du Pays ; Differentes Monnoies qui y ont cours ; Mœurs , Coûtumes & Commerce des Habitans ; Habilemens singuliers des Dames de qualité ; Arbres extraordinaires qui se trouvent dans ce pays.*

10

CHAP. X. *Description de Gondar, Capitale de l'Ethiopie ; Grand Commerce qui s'y fait ; Monnoies qui ont cours dans l'Empire ; Vaste étendue de l'Ethiopie ; Richesses & Fertilité du Pays ; Puissance de l'Empereur. Cause du débordement du Nil ; Sources de ce Fleuve : Habilemens des personnes de Qualité. De la Civette : des Hippopotames ; manière dont on les prend : Description d'Erfras : Cérémonies que les Ethiopiens observent dans leurs Funérailles.*

162

CHAP. XI. *Divers remèdes fort simples, dont se servent utilement les Méde-*

DES CHAPITRES. ♡

- Chinois Indiens pour différentes sortes de maladies.* 180
- CHAP. XII. *Situation & étendue de l'Égypte ; son Gouvernement ; ses productions ; Cours du Nil ; différentes Antiquités du Caire, d'Alexandrie & de Thèbes.* 189
- CHAP. XIII. *Cérémonies que les Chinois observent dans leurs devoirs de civilité, dans leurs visites, dans les lettres qu'ils s'écrivent, & dans leurs festins.* 211
- CHAP. XIV. *Expédition de Thamas Kouli-Kan dans l'Empire du Grand Mogol.* 217
- CHAP. XV. *De l'autorité, de la puissance, des revenus & des dépenses ordinaires de l'Empereur de la Chine. De la magnificence de sa marche lorsqu'il sort de son Palais.* 273
- CHAP. XVI. *Usages, Mœurs, Coutumes, Habillemens, Occupations des Dames Mogoles ; Education des jeunes Filles de Condition.* 288
- CHAP. XVII. *Du Gouvernement Chinois, pour ce qui concerne la Police ; les Douanes, & les Postes.* 301

vj TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. XVIII. *Des Mandarins de Lettres, & des Mandarins d'Armes; de leurs dignités, de leurs emplois, de leurs fonctions.* 11
- CHAP. XIX. *Cérémonies que les Chinois observent dans leurs mariages, & dans leurs funérailles.* 323
- CHAP. XX. *Sur les différentes sortes de châtimens, dont on punit les criminels à la Chine.* 37
- CHAP. XXI. *De l'Agriculture, & du commerce des Chinois.* 59
- CHAP. XXII. *Du Vernis, & des Soies de la Chine.* 379
- CHAP. XXIII. *Des différens degrés de la Noblesse Chinoise; des Droits, des Honneurs, des Prerogatives dont elle jouit; de la sujettion, & de la dépendance dans laquelle sont retenus les Princes du Sang.* 399

Fin de la Table du quatrième Volume.

RECUEIL



RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES,
les Usages, les différentes Langues, le
Gouvernement, la Mythologie, la Chro-
nologie, la Géographie ancienne &
moderne, les Cérémonies, la Religion,
les Mécaniques, l'Astronomie, la Mé-
decine, la Physique particulière, l'His-
toire Naturelle, le Commerce, la Na-
vigation, les Arts & les Sciences de
différens Peuples de L'ASIE, de
L'AFRIQUE, & de L'AMERIQUE.

CHAPITRE I.

*Situation du Pays des Moxes; leur Gou-
vernement, leurs Occupations, leur
Religion, leurs Ministres, leurs So-
ciétés; Cérémonies de leurs Enterre-
mens & de leurs Mariages; Remèdes*

Ton. IV.

A

R E C U E I L

dont ils se servent dans leurs Maladies ; Simples qui croissent dans leur Pays ; Particularités d'un Animal appellé *Ocoramo*.



OU S le nom de *Moxes*, on comprend un assemblage de différentes Nations d'Infidèles de l'Amérique. Ces Peuples habitent un pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte Croix de la Sierra, on cotoye une longue chaîne de montagnes escarpées, qui vont du Sud au Nord. Il est situé dans la Zone torride, & s'étend depuis dix jusqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entièrement les limites.

Cette vaste étendue de terre paroît une plaine assez unie ; mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, & par le débordement des rivières,

D' O B S E R V A T I O N S.

Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entre eux ; car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabannes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont la chaleur est excessive. Ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de tems en tems en partie par l'abondance des pluies, & l'inondation des rivières, en partie par le vent du Nord, qui y souffle presque toute l'année ; mais aussi d'autres fois le vent du Sud, qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, & remplit l'air d'un froid si piquant, que ces Peuples presque nus, & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur-tout lorsqu'il est accompagné d'inondations, qui sont presque toujours suivies de la famine & de la peste.

* R E C U E I L

Les ardeurs d'un climat brûlant ; jointes à l'humidité presque continue de la terre , produisent une grande quantité de serpens , de vipères , de fourmis , de mosquitoes , de punaises volantes , & une infinité d'autres insectes , qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile , qu'il ne peut porter ni bled , ni vignes , ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe ; c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister. Il n'en est pas de même des Taureaux & des Vaches ; on a éprouvé qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guère que de la pêche , & de quelques racines que le Pays produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si apre , qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières. Les bords en sont quelquefois tous infectés ; c'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage , pour en faire leur provision. Quelque puant que

D'OBSERVATIONS. 5

soit ce poisson, ils ne le mangent pas avec moins d'appétit, parce que le feu, selon eux, raccommode tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours, de Léopards, de Tigres, de Chevres, de Porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de Singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appelé *Ocorame*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque, & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort: alors l'Ocorame remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort

effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger se relève aussi-tôt, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorame accompagné d'un Tigre, qu'il semble avoir invité au partage de sa proie : mais ne le trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens, en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni Gouvernement, ni Police. On n'y voit personne qui commande, ou qui obéisse. S'il survient quelque difficulté parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pays les oblige de se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, il est rare qu'ils puissent se rassembler. Ils bâtissent des cabannes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, & chaque cabanne est ha-

D'OBSERVATIONS. 7

bitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac, qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres; & là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, & aux morsures des Mosquitoes. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens, en allumant du feu autour de leur hamac: la flamme les échauffe, la fumée éloigne les Mosquitoes, & la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé, par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems réglé pour leur repas. Toute heure leur est bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers & insipides, il est rare qu'ils y excèdent; mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries, qu'ils font infuser dans

8 R E C U E I L

de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les Fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens, dont le son est très-agréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux, qu'ils forment de branches d'arbres entrelassées les unes dans les autres; & là ils dansent tout le jour en désordre, & boivent à longs traits leur liqueur enivrante. La fin de ces sortes de Fêtes est presque toujours tragique; elles ne se terminent guère que par la mort de plusieurs, & par les débauches les plus infâmes.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes pour la conservation de leur espèce. Mais en revanche ils sont très-habiles dans la connoissance des herbes vénéneuses, dont ils se servent à toute occa-

D'OBSERVATIONS. 9

tion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont accoutumé d'empoisonner leurs flèches, lorsqu'ils se font la guerre; & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces Charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelques prières superstitieuses, leur promettent de jeûner pour leur guérison, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le Pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux; il y en a abondamment, & de très-efficaces. Ceux qui se sont appliqués à connoître les simples qui y

croissent , ont composé de l'écorce de certains arbres , & de quelques autres herbes , un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presque à chaque pas sur les montagnes de l'Ebene & du Gayac. On y trouve aussi la canelle sauvage , & une autre écorce d'un nom inconnu , qui est très-salutaire à l'estomac , & qui appaise sur le champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres , qui distillent des gommés & des aromates propres à résoudre les humeurs , à échauffer , & à ramollir , sans parler de plusieurs simples connus en Europe , & dont ces Peuples ne font nul cas , tels que sont le fameux arbre de Quinquina , & une écorce appelée Cascarille , qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique , sans en faire aucun usage.

Rien ne fait mieux voir leur stupidité , que les ridicules ornemens dont ils croient se parer , & qui ne

D'OBSERVATIONS. 17

servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, & se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les levres & les narines, & y attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés ; plus ils portent de ces marques de cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras & les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des Moxes est d'aller à la chasse & à la pêche, ou

d'ajuster leurs arcs & leurs flèches. Celle des femmes est de préparer la liqueur que doivent boire leurs maris, & de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux Jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison, que deux enfans ne peuvent pas bien se nourrir à la fois.

Toutes ces différentes Nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur manière de combattre est toute tumultuaire. Ils n'ont point de Chefs, & ne gardent nulle discipline ; du reste une heure ou deux de combat finit toute la Campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite. Ils font Esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de chose aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les Enterremens des *Moxes* se font sans cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse ; ils accompagnent ensuite le corps en silence,

D'OBSERVATIONS. 13

& en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entre eux sa dépouille, & dès-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonies à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, & dans quelques prétens que fait le mari au pere ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent; & c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme par tout où elle veut aller.

Quoiqu'ils admettent la Polygamie, il est rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs. Cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme; & si quelqu'une s'oubloit de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infâme: souvent même il lui en coûte la vie.

Parmi les Moxes, il y en a qui adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles; d'autres adorent les Fleuves, quelques-uns un prétendu Tigre invisible: quelques autres portent toujours sur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance: ils vivent sans espérance d'aucun bien futur; & s'ils font quelque acte de Religion, la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoye les maux dont ils sont affligés; c'est pour cela que leur principal soin est d'appaîser, ou de ne pas offenser cette vertu secrète à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & solennel; & parmi tant de Nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux, qui usassent d'une espèce de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les Mo-

D'OBSERVATIONS. 15

Les deux sortes de Ministres, pour traiter des choses de la Religion. Il y en a qui sont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux Malades. D'autres sont comme les Prêtres destinés à apaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande & de poisson. Il faut outre cela qu'ils ayent été blessés par un Tigre, & qu'ils se soient échappés de ses griffes. C'est alors qu'on les révere comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été respectés & favorisés du Tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du Tigre visible avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-tems cette fonction, on les fait monter au suprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, & que leur abstinence se produise au dehors par un vi-

sage have & exténué. Alors on presse certaines herbes fort piquantes pour en tirer tout le suc, qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs aigues; & c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûe s'éclaircit, ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharangui*, qui signifie en leur langue, celui qui a les yeux clairs.

A certains tems de l'année, & surtout vers la nouvelle Lune, ces Prêtres rassemblent les peuples sur quelques collines un peu éloignées de la Bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cet endroit en silence; mais quand il est arrivé au terme, il rompt tout à coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-i's, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne & dans ces cris confus; & ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se
couper

couper les cheveux, (ce qui est parmi ces peuples le signe d'une grande allégresse) & par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases, où l'on verse la liqueur enivrante, qui a été préparée pour la solennité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux, & après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire & à danser : un d'eux entonne la chanson, & tous formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre, avec des mouvemens de corps indé- cens ; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire par des blessures, & par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Ils ont quelque connoissance de l'immortalité de l'ame , mais ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre , ou des récompenses à espérer.

Toutes ces Nations sont distinguées les unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent. On en compte jusqu'à trente-neuf différentes , qui n'ont pas le moindre rapport entr'elles.

Les plus féroces sont les *Guarayens*, qui se sont rendus redoutables par leur cruauté , & la barbare coutume qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à peu près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes. Ils les prennent vivans s'ils peuvent , ils les entraînent avec eux , & ils les égorgent l'un après l'autre , à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe , parceque , disent-ils , ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps : ainsi errans & vagabonds , ils répandent

par-tout la consternation & l'effroi.

Il n'en est pas de même des *Bambares*. Ils sont doux & humains, & même plus civilisés que les *Moxes*. Leurs Bourgades sont fort nombreuses. On y voit des Rues & des Places d'Armes, où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Pays. Ils dressent des espèces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers, faits de cannes entrelacées les unes dans les autres, & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Ils reçoivent bien leurs Hôtes. Une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asséoir ce-

lui à qui ils veulent faire honneur;

Non loin des *Baures*, est, dit-on, le pays des Amazones, femmes belliqueuses. Tout ce qu'on en sçait, est qu'à certains tems de l'année, elles reçoivent des hommes chez elles; qu'elles tuent les enfans mâles qui en naissent; qu'elles ont grand soin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurent aux travaux de la guerre.

C H A P I T R E I I.

Révolutions de Perse sous Thamas Kouli-Kan, jusqu'à son expédition dans les Indes.

LES Aghuans, ces fameux Rébelles, qui ont assujetti & désolé pendant huit ans les principales Provinces du Royaume de Perse, s'imaginèrent qu'après avoir pris Ispahan, renversé Schah Hussein de son Trône, conquis la plus grande partie de ses Etats, & battu les Troupes des

Turcs, il n'y avoit plus de Puissance au monde qui pût les abattre. Aszraff, le Chef de ces Rébelles, enflé de ses Victoires, ne regardoit plus Schah Thamas, dont il avoit détrôné le pere, que comme un ennemi qu'il écraseroit, s'il osoit se montrer.

Les continuelles Victoires que ce Tyran remportoit sur les Persans ou sur les Turcs, le rendirent si fier & si présomptueux, qu'il ne daigna plus paroître en campagne à la tête de ses Troupes: il se livroit à toutes les délices de la Capitale, alloit à la chasse avec un pompeux cortège, faisoit de nouveaux traités avec les Européens, & se comportoit comme si le Trône sur lequel il étoit assis, eût été si bien affermi, que nulle Puissance ne fût en état de l'ébranler.

Tandis que ce Tyran Aszraff tranchoit ainsi du grand monarque, Schah Tamas de son côté travailloit au rétablissement de ses affaires. Ce Prince avoit eu le bonheur de se sauver d'Isphahan durant le Siège, avec une simple escorte de 500. hommes.

Elevé comme le sont ordinairement les fils des Rois de Perse , il n'avoit rien vû lorsqu'il sortit d'Ispahan , que l'intérieur du serrail, des femmes & des eunuques. Il trouva un dérangement affreux dans le Royaume ; pas un Gouverneur qui eût le nombre de troupes , que sa Charge l'obligeoit d'entretenir ; les finances épuisées , des ennemis de tous côtés , & une foule de flatteurs qui l'environnoient , & qui n'avoient en vûe que leur intérêt propre , sans penser le moins du monde aux besoins de l'Etat. Il ne laissa pas pourtant de lever des Troupes ; mais il combattit avec tant de désavantage , qu'il se trouva tout-d'un-coup réduit à la seule Province de Mazandéran , à une partie du Schirvan , & à une autre partie du Khorassan. Lorsque les affaires de ce Prince étoient le plus désespérées , il s'éleva parmi les Officiers de Guerre un brave Persan destiné à les rétablir. (C'est le fameux Thamas Kouli-Kan.) Il étoit âgé de quarante ans ; & dès sa plus

tendre jeunesse, il avoit exercé la profession des armes, & s'étoit toujours distingué par son courage & ses autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'esprit, franc & sincère, récompensant bien la valeur de ses soldats, & punissant de mort les lâches qui fuyoient, lorsqu'ils pouvoient résister. Il mérita l'estime & l'affection de son Roi par les preuves continuelles qu'il donnoit de sa capacité, de son zèle, de son courage & de sa fidélité.

Quand Kouli-Kan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes grâces de son Prince, il lui fit discerner les flatteurs & les traîtres, de ceux qui lui étoient véritablement dévoués : il l'engagea à châtier les uns, & à éloigner les autres ; il scût même adroitement lui insinuer, qu'il devoit s'affranchir de certains vices, qui ternissoient l'éclat de ses grandes qualités. Le Roi écouta ses conseils, les goûta & les suivit ; & ses affaires commencèrent à se rétablir.

L'armée Royale n'étoit pas fort

nombreuse; mais elle étoit bien payée & bien disciplinée. Les principaux Officiers , & la plupart des subalternes étoient du choix de Kouli-Kan , qui connoissoit leur expérience & leur courage. C'est avec cette armée; qu'en l'année 1727. Schah Thamas gagna trois batailles contre les Af-dalis , qu'il avoit repris Hera & Mas-char , & soumis tous les rebelles du Khorassan , & des environs.

Après ces victoires, l'Armée Royale marcha contre les Aghuans. Afzraff se mit en campagne avec toutes ses forces , ne laissant dans Ispahan que deux ou trois cens hommes , qui suffisoient pour contenir dans le devoir ce qui restoit d'habitans ; car il en avoit chassé tous les Persans capables de porter les armes. Ce Tyrann , qui n'avoit jamais vû les Persans tenir ferme en sa présence , s'avança avec toute la confiance d'un homme , qui se croit déjà vainqueur. Les Armées se joignirent à Damguan, petite Ville sur les frontières du Schirvan. L'attaque des rebelles fut vigoureuse ;

goureuse; mais les Persans la soutinrent sans s'ébranler. Afzraff fit deux détachemens pour attaquer les Persans en queue & en flanc; mais ces détachemens furent repoullés & mis en déroute: le corps d'Armée où commandoit Afzraff commença à s'ébranler; les Persans redoublèrent leur feu, & se jettèrent sur les rebelles qui prirent aussi-tôt la fuite, & se sauverent de si bonne grace, qu'en vingt-quatre heures, il firent sept journées ordinaires de chemin, & vinrent jusqu'à Theram, où ils se reposèrent un jour entier; après quoi doublant toujours leurs journées, ils continuerent leur marche jusqu'à Ispahan.

Le lendemain de leur arrivée, Afzraff donna ordre à tous les siens de se retirer dans le Château avec leurs biens & leur famille; ce qui étant fait, il rentra en Campagne, & vint établir son camp à neuf ou dix lieues d'Ispahan. Cependant l'armée Royale avançoit à journées réglées. Thamas Kouli-Kan qui ne vouloit partager

avec personne la gloire de la victoire; obtint que le Prince demeureroit a Tehran avec un corps de réserve de neuf a dix mille hommes ; & pour lui , il continua sa marche sans aucun obstacle.

Les deux armées se trouverent en présence le 13. de Novembre à huit heures du matin. Le Général Persan qui méprisoit son ennemi , ne daigna pas seulement se servir de son canon: après avoir essuyé toute la décharge de celui des rebelles , il marcha droit à eux à travers le feu de leur mousqueterie , & sans tirer un seul coup , jusqu'à ce qu'il fût sur leur batterie , où il fit à bout portant la première & l'unique décharge ; car les rebelles épouvantés de cette fière manœuvre prirent aussi tôt la fuite , & se sauverent à Ispahan ; & dès le lendemain ils abandonnerent le Château , qui fut pillé pendant deux jours & demi.

L'arrivée de Thamas Kouli-Kan fit cesser le pillage. On apprit par des esclaves échappés des mains des ré-

belles , qu'ils marchaient quinze lieues sans s'arrêter. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman ; mais ayant tçû que les passages en étoient fermés , ils tournerent du côté de Schiras , où ils massacrèrent tous les Persans qu'ils rencontrèrent.

Afzraff' enleva 300. chameaux chargés d'or & d'argent , & des meubles les plus précieux de la Couronne, avec la famille de Mahmoud & la sienne. Il emmenoit encore toutes les Princesses du Sang Royal , à la réserve de la mere de Schah Thamas , qu'il ne connoissoit pas , & qui pendant le régné des rebelles fit toujours l'office de servante dans le Serrail , sans que les autres femmes & les Eunuques l'eussent jamais découverte. Tous les Aghuans qui étoient restés à Ispahan , furent massacrés.

Le Roi n'arriva à Ispahan que le neuf de Décembre. Thamas Koulikan alla avec vingt mille hommes le recevoir à une lieue de la Ville. Thamas Kan descendit de cheval , & courut vers le Roi pour l'empêcher

de mettre pied a terre. » Laisse-moi
» faire , dit gracieusement ce Prince :
» j'ai fait vœu de marcher sept pas
» devant toi la première fois que je
» te verrois , après avoir chassé mes
» ennemis de ma Capitale.

Il descendit effectivement de cheval , marcha quelques pas , & prit du café ; après quoi ils remonterent à cheval , & continuerent leur marche vers la Ville. Le calme y fut bientôt rétabli , & on ne parla plus que de divertissemens & de plaisirs : mais le Roi conservoit toujours un air inquiet & chagrin ; & lorsque Thamas Kan, lui représenta qu'il devoit désormais oublier les disgraces passées , ce Prince lui fit entendre , que quand même il ne penseroit plus aux malheurs publics , & à ses disgraces domestiques , il ne pouvoit ignorer , que le meurtrier de son pere & les bourreaux de ses freres étoient encore à Schiras.

Le Général comprit ce que le Roi vouloit dire , & au même moment il donna ses ordres. En quatre ou cinq

jours toute l'armée fut prête à marcher, & elle entra en Campagne sur la fin de Décembre. Les Mahométans n'aiment pas à faire la guerre en hiver; mais Thamas Kan étoit un guerrier de toutes les saisons. Comme il ne le traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zèle & d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges & les glaces, il s'ouvrit par-tout un chemin; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes & de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rebelles, qui s'étoient avancés à deux journées en deçà de Schiras; & nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés, il les battit, & les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre, de crainte de quelque embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement venant à

être battu , ne jettât l'épouvante dans le reste de l'armée ; il avoit même accoutumé de dire, que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit a toute bride.

Les rebelles eurent donc le tems de se rallier dans Schiras , & résolurent de faire un dernier effort. Alzraff , & les principaux Chefs , firent jurer aux Officiers & aux Soldats, qu'ils étoient prêts de vaincre ou de mourir.

Ils promirent les uns & les autres plus qu'ils ne pouvoient , ni ne vou'oient tenir ; car ils n'avoient ni la force de vaincre , ni le courage de mourir : ils furent battus ; & cette bataille , si l'on peut donner ce nom à quelques misérables actions , où il n'y eut pas deux mille hommes de tués sur la place , fut la dernière , & la moins vigoureuse de toutes. Les rebelles épouvantés plus que jamais , oublièrent leurs promesses & leurs sermens. Ils attaquoient tumultuairement , & par pelotons ; mais à peine étoient - ils

arrivés a la portée du fusil , qu'ils faisoient leur décharge & se retiroient : enfin , voyant que les Persans faisoient bonne contenance , & avançaient toujours en bon ordre , ils prirent bien vite la fuite.

Thamas Kouli-Kan les laissa fuir , & ne les suivit qu'au petit pas , selon la coutume ; mais a ce coup-la , il fut la dupe de sa maxime. Afzraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiras , il lui députa deux de ses principaux Officiers pour traiter d'accommodement. Ils offrirent de rendre tous les trésors de la Couronne ; pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement , où bon leur sembleroit. Thamas Kan leur répondit , que dans un autre tems il auroit pû écouter cette proposition ; mais que les tems étoient changés , & qu'il les passeroit tous au fil de l'épée , s'ils ne lui remettoient Afzraff entre les mains.

Ces députés , qui ne cherchoient qu'à l'amuser , lui promirent tout ce qu'il voulut , lui demandant pour

toute grace , qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres Officiers ; ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la Ville , ils trouverent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite ; ils se saurerent donc tous ensemble , avec leurs familles & leur butin.

Ils étoient déjà bien loin , quand le Général Persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre. L'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont. Les Aghuans firent volte-face , pour faciliter le passage à leurs équipages , & à leurs familles. Le détachement fut battu , & contraint de se retirer. Ils continuerent donc leur marche ; mais comme ils ne tenoient aucune route certaine , & que tout le pays leur étoit contraire , les payfans les harceloient continuellement. Le moindre Village qui pouvoit assembler dix fusiliers , leur disputoit le passage ; il n'y avoit point de défilé , où ils ne fissent quelque perte : au commencement

c'étoient les gros équipages , une autre fois , c'étoit de leurs femmes & de leurs enfans ; & il y en avoit parmi ces barbares , qui les tuoient de rage , afin qu'elles ne tombassent pas entre les mains de leurs ennemis. Pendant la nuit les esclaves détournoient toujours quelques chameaux ; & c'est de cette manière , que furent ramenées la sœur & la tante de Schah Thamas , avec quelques autres Princesses du Sang Royal.

Enfin , ces misérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur subsistance , & pressés par la faim & par la soif , commencerent à se débânder. Aszraff resta avec quatre ou cinq cens hommes de ses plus fides amis. Son dessein étoit de se retirer aux Indes ; mais comme il lui falloit passer nécessairement aux environs de Candahar, Hussein Kan , frere de Mahmoud qui étoit en possession de cette Place, en sortit avec un corps de troupes fraîches , lui coupa le chemin , le combattit , lui enleva le reste de ses trésors , & le tua. C'est

ainsi que périt cet usurpateur , qui , après une suite de cruautés inouïes , osa tremper ses mains dans le sang de Schah Hussein , le plus pacifique & le meilleur Prince , qui ait porté la couronne de Perse.

Aussi-tôt que Thamas Kouli-Kan fut entré dans Schiras , cette Ville offrit le même spectacle d'horreur , qu'on avoit vû auparavant dans Ispahan. Les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans , qui n'avoient pû se sauver avec les autres. Il n'y eut aucun l'eu qui pût leur servir d'azile. On ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens , qui furent envoyés au Roi. Tout le reste fut passé au fil de l'épée.

Les Persâns qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rébelle , se consoleroient plus aisément de la faute qu'avoit fait leur Général de les laisser échapper ; & quoiqu'il eût été très-important de reprendre les trésors de la couronne , ce Général n'en reçut aucun reproche du Roi , qui le ménageoit , &

n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas Kan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'Hiver dans Schiras ; mais à peine le Printems fut-il arrivé, qu'il se mit en Campagne. Après avoir visité le Laristan, & les Arabes de Koquilou, il tourna du côté d'Hamadam, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre Hamadam, Tauris, & presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles, jusqu'à Erivan.

Un Roi rétabli dans ses Etats, plusieurs batailles gagnées, un grand Royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années ; c'en étoit bien assez pour mettre Thamas Kan au rang d'un grand nombre de Héros des siècles passés.

Les rares talens de ce Général pour la Guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du Soldat qui l'aimoit & le craignoit ; tout cela

joint ensemble le rendoit redoutable chez les ennemis , & suspect à la Cour du Roi son maître. Tout trembloit dans les Provinces à son seul nom. A Ispahan le Peuple , la Cour, le Roi , tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut. Un pas en avant le mettoit sur le Trône. Il étoit le maître absolu. Le Roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois. Il l'en détournoit, sous prétexte que les appointemens attachés à ces Charges seroient plus utilement employés au payement des troupes. A l'Armée , il étoit le seul Officier Général, tous les autres n'étoient que des subalternes , qu'il abaissoit, qu'il élevoit, qu'il punissoit, qu'il récompensoit, qu'il castoit & rétablissoit comme il lui plaisoit. Rien d'important ne se concluoit sans son avis. Il sembloit même que depuis ses victoires , il abusoit de l'autorité sans bornes, que le Roi lui avoit confiée dans la nécessité de ses affaires. Ce Prince étoit obligé de dissimuler ; mais on a sçu par des personnes qui

l'approchoient , qu'il souffroit impatientement le joug , & qu'il songeoit à parler en maître , quand la guerre avec le Turc seroit entièrement terminée. Thamas Kouli-Kan de son côté craignoit le Roi , & n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de Mai de l'année 1730.

Thamas Kouli-Kan ne manqua pas de prétextes ou de raisons , pour continuer de tenir la campagne , & d'être toujours à la tête d'une nombreuse armée , toute dévouée à ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés du Royaume , succéda un ennemi plus redoutable. Les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenans à la Perse , que les Aghuans leur céderent , lorsqu'ils eurent usurpé la Couronne , pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir , & même faire de nouvelles conquêtes ,

si on osoit leur en disputer la possession. C'est pourtant ce qu'entreprit le Général Persan ; mais avant que de leur déclarer la guerre , il tira sous divers prétextes Schah Thamas d'Ispahan , & le fit transporter à Maschat , Capitale du Khorassan , où il le tint sous une sûre garde , & , pour ainsi dire , dans une honorable prison.

Il y avoit déjà du tems que ce Prince n'avoit que l'ombre & les apparences de l'autorité Royale ; c'étoit Thamas Kan , qui l'exerçoit réellement , & qui commandoit en Souverain : il en vint jusqu'à porter l'aigrette sur son Turban , marque de distinction , que le Roi seul a droit de porter. Il rassembla ses troupes à Tauris , tandis que le Général Turc assembla les siennes à Erivan ; il se trouva bientôt à la tête de soixante mille hommes d'élite , & il n'en voulut pas davantage , quoi qu'il lui fût libre de rendre son armée beaucoup plus nombreuse. Cette armée n'étoit composée que de Cavalerie. Il se ren-

dit à Bagdat, qui est l'ancienne Babylone ; & après l'avoir bloquée, il s'avança jusqu'à Diarbekir & aux environs, ravageant le pays par où il passoit. La fortune qui l'avoit toujours favorisé jusques-là, lui devint alors contraire ; son armée fut défaite, & il en ramena les débris jusqu'aux environs d'Hamadam.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où se trouvoit la Perse, épuisée tout à la fois d'hommes & d'argent, pour conduire ses troupes victorieuses jusqu'à Ispahan. Cependant, il ne fit aucun mouvement, & demeura tranquille dans son camp, sans songer à rien entreprendre ; ce qu'on peut attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ses troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être excessives, ou à la défiance que l'on avoit conçûe de ce Bacha à la Porte, ou à l'affoiblissement de son armée, dont on avoit fait un démembrement, pour renforcer celle que commandoit le Bacha d'Erivan, ou à la

jalouſie & à la méſintelligence qui régnoit entre ces deux Généraux , ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort qui ſe faiſoit attendre depuis long-tems , & qui ne devoit peut-être jamais arriver , par le beſoin que le Grand Seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le Bacha de Tauris , qui s'approcha d'Erivan , & qui s'en empara. Mais il l'abandonna bientôt ; & Thamas Kan y envoya des troupes fraîches , qui entrèrent dans cette place , & la mirent en état de déſenſe.

L'inaction des troupes Ottomanes donna tout le loisir au Général Perſan de ſe rétablir , & de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la première. Auffi-tôt que la ſaiſon le permit , il rentra en campagne , & retourna à Bagdat. Après avoir formé le blocus de cette Ville , il alla chercher l'armée des Turcs qui s'étoit aſſemblée aux environs de Diarbekir. Le Bacha auquel ſes premiers ſuccès devoient inſpirer de la confiance , n'oſa pourtant tenter une
action

action générale. Il n'y eut que quelques escarmouches de part & d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin, on parla de paix; on entra en négociation, & les articles furent envoyés par le Bacha au Grand Seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ ce tems-là qu'arriva le Prince Galliczin, en qualité d'Ambassadeur de Russie. On ne sçavoit alors que penser du sort de Schah Thamas; on ne pouvoit dire s'il étoit mort, ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la Couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, est que Thamas Kouli Kan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditoit, avoit fait placer sur le Trône un des enfans du Roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou six mois.

Le motif apparent de l'Ambassade de Russie, dont on flattoit le Peuple, étoit d'engager le Général Persan à rétablir le Roi déposé, & à faire un traité de commerce entre la Russie & la Perse; mais le motif secret étoit

de fomenter la guerre entre cette Cour-ci & la Porte. C'est dans cette vûe , & pour y réuffir , que la Cour de Ruffie rendit la riche Province de Gilhan , & toutes les Places appartenantes à la domination Perfane , qu'elle occupoit dans le Schirvan , fçavoir , Bakoud , Derbent , Mezova , Soulak , &c. & qu'elle lui fournit encore des fecours confidérables de vivres , d'artillerie , & d'autres munitions de guerre.

Cette Ambaffade fut toute ambulante ; car le Prince Galliczin , auffitôt après la première audience que lui donna le Général Perfan , recut ordre de le fuivre. Ce ne fut qu'à la fin de la Campagne qu'il prit fon audience de congé , laiffant par ordre de fa Cour en qualité de Réfident M. Calouski , qui étoit Secrétaire de l'Ambaffade. Ce Réfident accompagna pareillement Thamas Kan dans toutes fes courfes , jufqu'à quelques journées d'Apahan , où celui-ci s'étant arrêté pour foumettre quelques montagnards , il permit au Réfident

d'aller l'attendre dans la Capitale.

Ces circonstances n'étoient pas propres à disposer Thamas Kan à une paix, qu'il n'avoit pas déjà trop d'envie de conclure. Il songea donc à attaquer Abdalah Bacha d'Erivan, qui commandoit la seconde Armée du Grand Seigneur. Le Bacha qui ne se croyoit pas pour lors en état de résister à un si redoutable ennemi, lui députa un Officier, pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le Bacha de Bagdat, que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, & que sans doute elles y seroient approuvées; qu'il alloit de son côté écrire au Grand Seigneur pour en presser la ratification; & qu'il étoit raisonnable de suspendre tout acte d'hostilité, jusqu'à ce qu'il en eût reçu réponse.

Thamas Kan vit bien qu'on cherchoit à l'amuser pour gagner du tems; mais comme il avoit en tête une autre entreprise, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit semblant de ne pas s'en apperce-

voir , & se rendit aux raisons du Bacha. Cette entreprise étoit de réduire les Lefchis. Ce sont des espèces de Tartares , qui , dès le commencement des révolutions de Perse , s'étoient emparés de Schamaki , & s'y maintenoient sous la protection du Grand Seigneur , auquel ils s'étoient en quelque sorte soumis. Il partit donc avec une Armée , qui n'étoit que de vingt mille hommes : encore n'y avoit-il guères que douze mille hommes de bonnes troupes , qui porteroient des cottes de mailles , sur lesquelles il y avoit des plaques d'acier ; le reste n'étoit que des valets & des jeunes gens , qu'ils appellent *Jelim* , c'est-à dire , orphelins , qui ne servent guères qu'à ruiner le pays par où passe l'Armée.

Thamas Kan fit des marches forcées , & arriva sur les bords de la riviere du Cours , à deux journées de Schamaki , sans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient suffi pour disputer le passage de la riviere , & son Armée , faute d'eau

& de vivres , auroit péri infailliblement dans ces plaines arides du Monghan. Mais cette Province étoit entièrement dépourvûe de troupes ; & les *Leschis* qui n'avoient aucun sujet de défiance , s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Persans voyant que personne ne s'opposoit à leur passage, traverserent tranquillement la rivière , & arriverent à Schamaki , dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette Ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'opposer aux Persans ; car Thamas Kan avoit promis aux siens , que pour peu qu'il trouvât de résistance , il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ses troupes la plus exacte discipline ; mais les contributions qu'il exigea de la Ville & de la Province ne différoient guères d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouïes , mettant indifféremment sous le bâton les Chrétiens & les Turcs , les hommes & les fem-

mes. Il y en eut plusieurs qui expirerent sous les coups.

Après la levée des contributions , Thamas Kan se disposa à aller combattre les *Leschis*. Il envoya d'abord son Lieutenant avec six à sept mille hommes , qui marcha du côté de la Citadelle de Bois , que Ser Kober leur chef avoit fait bâtir à l'entrée du Daghestan ; c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Daghestan , pour y faire une pareille attaque. Les Leschis persuadés que c'étoit Thamas Kan en personne, qui venoit avec toutes ses forces du côté de la Citadelle , tournerent pareillement toutes leurs forces de ce côté-la. En même tems il vint de Ganges à leur secours dix ou douze mille hommes des troupes du Grand Seigneur. Le Lieutenant de Thamas Kan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis , livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains , qu'on apprit que Thamas Kan s'avançoit de

l'autre côté. A l'instant les Leschis tournerent le dos , poussant leurs chevaux à toute bride , pour aller mettre à couvert leurs familles , & leurs effets. Les troupes de Ganges resterent seules , & combattirent encore quelque tems ; mais enfin se voyant abandonnées par les Leschis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués , & presque point parmi les Leschis , qui enleverent tout ce qu'ils avoient dans leurs Villages les plus exposés , & se retirerent dans les montagnes les plus escarpées , où Thomas Kan ne put les forcer , ni les suivre.

Après l'expédition du Daghestan , l'Armée Persanne fut renforcée d'environ dix mille hommes , dont quatre mille avoient été levés dans cette Province , & six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thomas Kan marcha avec son armée vers Ganges , qu'on refusa de lui remettre , quoiqu'on la lui eût promise, de même qu'Erivan & Teflis. Il y avoit déjà

quelque tems que Ganges étoit assiégée, sans que le siège fût plus avancé que le premier jour. Comme cette Ville est située dans une plaine, & qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans eleverent une plate-forme, pour y dresser une batterie de canon. La Citadelle en est très-forte; elle a double enceinte & triple fossé. Il y avoit une bonne Garnison, & toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit guère moins fortifié que Ganges. La Citadelle de Teflis étoit plus foible; mais elle avoit été fortifié récemment, & il y étoit entré beaucoup de Troupes. De plus Abdalah Bacha, Généralissime de l'armée Ottomane, s'avançoit depuis long-tems avec son armée, & étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas Kan sentoit bien, qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs en présence de leur armée; il résolut donc de livrer bataille au Général Ottoman,

D' O B S E R V A T I O N S. 45

Ottoman, qui s'étoit posté à quelques lieues d'Erivan, & il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-tems que l'on en étoit aux mains, lorsque je ne sçais quelle erreur panique s'empara des Troupes Ottomanes, & fit prendre la fuite à la plûpart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il n'y eut guère que cent hommes de tués du côté des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à près de trente mille hommes, parmi lesquels on met leur Général Abdalah, & quelques Officiers de marque. Les Vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit le Gendre du Grand Seigneur.

Le Général Persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable : il ravagea tout le Pays du côté de Kars & d'Erzérum, & fit quantité d'esclaves. Peu à près la Garnison de Ganges que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, & fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite éva-

cué & remis entre les mains de Thamas Kan , quoique cette place fût tres forte , bien munie de toute sorte de provisions , & qu'elle n'eût été ni assiégée , ni bloquée. Avant la reddition d'Erivan , Teflis bloqué depuis long-tems fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs après la perte de cette bataille se rallieroyent , & feroient de nouveaux efforts : mais ils resterent dans l'inaction ; & Thamas Kan de son côté après s'être rendu maître de Ganges , de Teflis & d'Erivan , ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix ; & il paroît qu'on la souhaitoit de part & d'autre : le Grand Seigneur , par le besoin qu'il pouvoit avoir de toutes ses Troupes en Europe , & Thamas Kan , pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-tems , de mettre la Couronne de Perse sur la tête.

Une Victoire si décisive , & la cessation de toute hostilité , lui parurent

des circonstances favorables. Il convoqua une grande assemblée des principaux Seigneurs du Royaume. L'Édit de convocation portoit, que toutes personnes distinguées par leur naissance, par leurs dignités, par leur esprit & par leur sçavoir, eussent à se rendre au jour qu'il leur marquoit à *Mougan - Tchol*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les Etats du Royaume, & leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la Religion & de l'Empire. Il fit faire à ce dessein une tente superbe de soixante dix toises de long, soutenue de trois rangs de colonnes; chaque rang étoit de quatorze colonnes posées à cinq toises de distance de l'une à l'autre. Elles étoient chacune de trois pièces, qui s'emboettoient dans des cercles massifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds; & elles étoient surmontées chacune d'un globe de cuivre doré d'un pied & demi de diamètre. Rien ne fut négligé pour l'embellissement de cette tente.

Etroffes d'or & d'argent, crépines ; broderies, tout y étoit magnifique. Le dessein qu'il eut en tenant cette assemblée de tout ce qu'il y avoit de gens distingués dans la Perse, étoit de prendre leurs suffrages, & de leur faire déclarer de la maniere la plus authentique, que le Royaume ne vouloit point d'autre Roi que lui.

Tout se passa dans cette assemblée selon ses desirs. Il y fut proclamé arbitre souverain de l'autorité Royale sous le titre de *Velim Amet*, qui ne se donne qu'au Roi, & qui signifie le distributeur des graces. On dépêcha aussi-tôt des Couriers dans tout l'Empire ; la proclamation se fit à Ispahan le jour de l'Equinoxe, & dans toutes les autres Villes plutôt ou plus tard, à mesure que les Couriers arriverent. Cette déclaration fut signée de tout ce qu'il y a de considérable dans le Royaume, au nombre de plus de quinze mille ; & elle fut envoyée au Grand Seigneur par une Ambassade magnifique.

On regarda comme un grand ache-

D' O B S E R V A T I O N S. 55

minement à la paix cette Ambassade, & quelques autres démarches par lesquelles Velim Amer paroïsoit d'intelligence avec la Porte, & désiroit gagner l'amitié du Grand Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaisance qu'il eut d'abolir parmi les Persans une coûtume de Religion, dont les Turcs se sont toujours tenus offensés.

On sçait que les Persans & les Turcs, quoique Mahométans, forment deux Sectes différentes, qui ont pris naissance des premiers Descendans de Mahomet. Les Turcs sont attachés à Omar, qu'ils regardent comme le légitime Descendant de leur Prophète, & le dépositaire de son autorité. Les Persans déferent cet honneur à Hali gendre de Mahomet. Ils racontent qu'Omar & Hali armerent chacun de leur côté tout l'Empire Ottoman pour soutenir leurs Droits; qu'Omar fut victorieux; qu'Hali fut tué, & qu'après sa victoire, Omar fit massacrer tous les enfans d'Hali, de crainte qu'ils ne suscitassent quelque

nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire & le ressentiment d'une action si tragique, les Persans en ont fait un point de Religion. Tous les jours les Moullahs du haur des tours attenantes à leurs mosquées, ajoutent aux prieres ordinaires des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois du Moharam, qui est le nom du premier mois de l'année Arabique, ils font le dixième de la Lune une représentation du massacre d'Hali & de ses enfans.

La cérémonie commence dans la Mosquée, où l'on choisit les plus habiles Moullahs, pour faire l'Oraison funébre de ces pauvres Princes : tout le peuple s'y assemble en foule. Le Moullah monte sur une grande estrade qu'on a eu soin de préparer, & va se placer sur un fauteuil, qui est encore élevé de dix ou douze degrés au-dessus de l'estrade, afin d'être vû de tout le peuple. Là tantôt assis, tantôt debout, selon les endroits plus ou moins patétiques de son discours, il expose le plus éloquemment qu'il

peut l'indignité de ce massacre; & dans la disposition où il trouve les esprits, il ne lui est pas difficile d'é-mouvoir les Auditeurs, & d'exciter leur compassion.

Pour faire encore plus d'impression sur l'esprit du peuple, ils font une représentation tragique de toutes les circonstances de ce massacre, dans une procession, qui marche autour de la Ville, & qui fait un spectacle assez curieux, quand on y assiste pour la première fois. On voit différens chariots, dont les uns sont chargés de divers Symboles, les autres portent des Princes morts ou mourans. Il y en a un sur tout qui porte un Ambassadeur Européan, parce que, selon que le rapporte leur histoire, un Ambassadeur d'Europe se trouvant auprès d'Omar, lui demanda la vie des jeunes Princes; & quoiqu'il ne l'obtint pas, ils ont cru devoir par reconnoissance lui donner une place dans leur procession. Il est ordinairement vêtu d'une manière grotesque. Il a sur la tête un vieux cha-

peau , une guenille autour du col qui lui sert de cravate, & sur les épaules une vieille casaque. C'est sous ce burlesque équipage, qu'ils croient bien représenter un Européen. Lorsque ce comique Européen passe devant quelque Franc , il ne manque pas de tirer son chapeau pour le saluer.

Ces différens chariots sont suivis d'espace en espace de compagnies de gens nuds jusqu'à la ceinture, qui forment une espèce de danse, en poussant des cris lamentables, en se frappant la poitrine, & se déchiquetant les bras d'où on voit couler le sang. D'autres chantent des vers composés en faveur d'Hali.

Le spectacle qui touche le plus, c'est de voir une compagnie de jeunes Enfans de six à sept ans, les plus jolis qu'on puisse trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés & garotés, conduits comme des prisonniers par une espèce de Sbirres d'une mine affreuse, qui les intimident de tems en tems par des menaces si

bien concertées, & qui paroissent si naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voyent passer, & qui ne peuvent retenir leurs larmes, en considérant ces tristes Victimes sacrifiées à la fureur d'Omar.

C'est aussi dans cette procession, qu'on porte le sabre admirable d'Hali. C'est une lame d'acier longue de trente pieds sur un demi pied de largeur, & qui n'a d'épaisseur qu'autant qu'il en faut pour soutenir cette longueur. C'est, disent-ils, avec ce fameux sabre, qu'il fendit la Lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Revenons à Velim Amet. Soit qu'il pensât comme les Turcs en matière de Religion, soit qu'il crût que la Religion dût quelquefois céder aux raisons de politique, il fit une défense expresse de donner ces malédictions à Omar, & de faire cette représentation tragique du *Moharam*. Il porta de plus un Edit, par lequel il permettoit à tous ses sujets d'en-

brasser laquelle des deux Sectes ils voudroient , sans qu'il fût permis de les inquiéter.

Lorsqu'il fut parvenu à la Couronne , il fit battre une monnoye nouvelle , qui ressembloit plus a la monnoye Turque qu'à la Perlianne ; mais il n'y fit pas mettre son nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la Capitale, on y travailla fortement à la réparation des maisons Royales , & des autres endroits publics. Il y a sur-tout à Ispahan un beau cours, long d'une demi-lieue sur trente toises de largeur. C'est un ouvrage que le fameux Schah Abas fit faire de son tems ; il y fit planter deux rangs d'une espèce de peupliers, qui sont fort hauts & fort gros. Il le divisa dans sa largeur en cinq parties. Les deux ailes étoient destinées pour le passage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées & soutenues de pierres de taille, & percées dans le milieu. Les entredeux de ces chemins étoient un

D'OBSERVATIONS. 59

par terre continué d'un bout à l'autre, & rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins qui recevoient l'eau de la rivière, la distribuoient continuellement dans des canaux, qui servoient à arroser ce par terre, & à y entretenir la fraîcheur. Mais depuis bien des années tout cela étoit abandonné, soit que ceux qui étoient préposés à l'entretien des agrémens publics, trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les Princes eux-mêmes concentrés dans leur ferrail, se missent peu en peine des plaisirs du dehors; ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage, ou de courses de chevaux. Vellim Amet pour faire revivre les grandes idées de Schah Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa première forme.

Reconnu pour Souvêrain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le porroient à terminer la guerre qu'il avoit eue jusques-là avec le Grand Seigneur.

Quoique le démêlé de ce Prince avec les Moscovites ne laissât guère douter de son peu de disposition à la paix, cependant Velim Amet se flatta qu'elle seroit le fruit de la terreur, que son nom avoit répandu dans tout l'Empire Ottoman. Ses desseins ne furent pas moins vastes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faisoit pas difficulté de se comparer. Etant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le siège de Candahar, s'assurant de prendre la Ville, de soumettre ces Barbares, de passer dans les Indes, & après les avoir conquises, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier lustre à la gloire de son nom.

Tandis qu'il assiégeoit Candahar, arriva un Ambassadeur de la Porte, nommé Hali-Bacha. Sa négociation ne fut pas longue; car dès la première audience, elle fut arrêtée par des demandes & des propositions si hautes de la part de Velim Amet, que l'Ambassadeur ne put y souscrire. Il

D'OBSERVATIONS. 31

répondit qu'il ne pouvoit rien conclure sans en avoir donné avis à la Cour, pour en recevoir de nouvelles instructions. La distance des lieux ne permettant pas d'avoir si-tôt des nouvelles de la Porte, & Velim Amet voulant toujours suivre son entreprise, le parti qu'il prit fut de donner un plein pouvoir à un de ses Kans ou Gouverneurs, pour traiter avec l'Ambassadeur, selon les réponses qui lui viendroient de Constantinople. Bagdat fut choisi pour le lieu des conférences, & les deux Plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propositions de Velim Amet étoient, 1°. Qu'on lui rendît Balsora, Bagdat, Moussol, Diarbekir & Erzerum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien Domaine de Perse. 2°. Qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une Mosquée, où les Pélerins Persans pussent faire leurs prières selon leurs usages, & y eussent un libre exercice de leur Religion. 3°. Qu'on y établît des Receveurs de la Nation, qui retire-roient à son profit tout l'argent qui sortiroit de Perse.

Le siège de Candahar dura plus long-tems qu'il n'avoit cru ; ce ne fut qu'après quinze à seize mois , qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans : elle passoit pour imprenable ; & elle l'avoit été en effet depuis Schah Abas le Grand à tous les Rois ses Successeurs. Velim Amet y trouva des richesses immenses ; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan & de la Perse, avec tout l'or & les bijoux de la Couronne. Le Chef des Rébelles , frere du fameux Mahmoud , qui avoit fait la première entreprise sur la Perse , & se nommoit Hussein Kan , fut pris & livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du Conquérant , se jeta à ses pieds , lui demanda sa grace , & l'obtint. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud ; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter , répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de son Prince. Il fut gratifié d'une pension. Le fre-

D'OBSERVATIONS. 63

re d'Alzraff, qui avoit succédé à Mahmoud du tems de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponse si large aux mêmes offres qui lui furent faites ; il demanda la permission de faire un pèlerinage à la Mecque, & elle lui fut refusée. La plupart des Officiers & des Soldats Aghuans prirent parti dans ses Troupes, & il les incorpora dans son Armée.

Après la prise de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines & de fatigues, il alla se delasser auprès de Kaboul, dont il fit le siège. C'est une Ville assez considérable à seize journées de Candahar, sur les terres du Grand Mogol. Apres huit jours d'un simple blocus, elle se rendit.

Cette nouvelle conquête jetta l'épouvante dans toute l'Inde. L'Empereur Mogol lui ayant fait demander quelles étoient ses prétentions, il répondit froidement, que son dessein étoit de lui aller rendre visite jusqu'à Dinabat, l'eu de sa résidence ; & que si cette visite devoit lui causer quel-

qu'embaras, il pourroit s'en délivrer; en lui envoyant une année de ses revenus. On ne sçait point qu'elle fut la réponse du Mogol; mais ce qu'on sçait, est que Velim Amet suivit son projet, & fit la conquête des Indes.

Ce Prince qui avoit pris le nom de Velim Amet, se fit ensuite appeler Schah Nader. Schah signifie Roi, & Nader est son propre nom; car Thamas Kouli-Kan, ou Thamas Kan, n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah Thamas en considération de ses importans services.

Thamas Kouli Kan étoit d'une taille haute & bien proportionnée, d'une mine fière, d'un vaste génie, hardi & brave jusqu'à la témérité. Il étoit très-secrèt dans les projets qu'il formoit, & également actif dans l'exécution. Il gouvernoit tout par lui-même, & sçavoit se faire obéir. Ses ordres ne souffroient ni représentations, ni délais; on étoit criminel, dès qu'on témoignoit la moindre répugnance

pugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils parussent. Le procès étoit bien-tôt fait; au moindre signe qu'il donnoit, on étrangloit le coupable en sa présence, & on jettoit dehors le cadavre. C'étoit par une sévérité extrême à punir les moindres contraventions, qu'il s'étoit acquis une autorité si absolue.

Il ne consultoit dans la distribution des emplois, ni la naissance, ni les talens, ni l'expérience; il affecta d'abaïsser tous les Grands de l'ancien Gouvernement, & leur substitua des gens de néant. Son choix faisoit tout leur mérite; comme il les élevoit sans beaucoup d'attention, il les dépoisoit pareillement sans grande formalité. Le moindre soupçon, le moindre sujet de plainte, les faisoit descendre aussi promptement qu'ils étoient montés, & les réduisoit à leur premier état.

Nul Prince n'a gouverné la Perse d'une manière si despotique. Rien de plus sacré que sa volonté. Religion, Loix, Coûtumes, il falloit que tout

lui cédât. Rien de plus respectable aux Persans que la Religion, & principalement la Secte d'Hali, qui est parmi eux la dominante : il en proscrivit les cérémonies les plus solennelles ; il réforma la manière de prier, il fit défense sous des peines très sévères de prononcer anathème contre les adversaires de leur secte. Les plus zélés se contenterent d'en gémir en secret ; mais ils n'eurent garde de s'en plaindre publiquement. Le vin défendu par Mahomet, se vendit par ses ordres indifféremment à tout le monde. A son exemple, les Grands & les petits ne se faisoient nul scrupule d'en boire.

Il tenoit ses Troupes dans une discipline beaucoup plus exacte, que ne font communément les Orientaux. Il les faisoit avancer avec plus d'ordre, & il leur faisoit faire leurs décharges plus à propos. Pour ce qui est des Villes dont il faisoit les sièges, son principal secret étoit de les bloquer, & de les prendre par famine, soit faute d'Ingénieurs, ou d'artille-

rie, ou de gens qui sçussent la servir. Aussi les sièges qu'il formoit, étoient communément très-long. Celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moscovites lui eussent fourni des bombes, & des mortiers, des grenades; tout cela lui fut de peu d'usage.

Lorsqu'il alla à la conquête des Indes, il laissa son fils aîné à Maschat, & l'établit Lieutenant Général du Royaume, lui confiant toute l'autorité Royale pendant son absence.

On trouvera dans la suite de ce Volume un Chapitre qui fera connoître, quel fut le succès des expéditions du fameux Thamas Kouli-Kan dans l'Empire du Grand Mogol.



CHAPITRE III.

Raisons qui ont empêché les Chinois de perfectionner l'Astronomie ; leur goût pour l'Astrologie judiciaire ; fausseté & sincérité de leur Histoire ; comment leurs anciens Livres proscrits par un Empereur ont été conservés : Papier Chinois ; tems auquel il fut inventé ; comment on y suppléoit avant son invention : Circulation du Sang connue depuis long - tems des Chinois ; découverte extraordinaire de la partie où se trouve le fiel de l'Eléphant.

LES Observations Astronomiques faites anciennement par les Chinois se trouvent dans leurs Histories, dans leurs Traités d'Astronomie, ou dans d'autres Livres d'une antiquité incontestable. Elles consistent en vingt six Eclipses de Soleil, qui ont été exactement calculées en Europe, & qui ont été trouvées tomber

juste à l'an , au mois & au jour marqué dans les Auteurs Chinois.

On ne peut nier que les Chinois ne se soient appliqués de tout tems à l'Astronomie ; mais il n'est pas aisé de dire , quel étoit le degré de capacité de leurs premiers Mathématiciens. Si l'on consulte leur Histoire, on voit les premiers Empereurs ordonner à l'un de régler ou de réformer le Cycle ; à l'autre de faire des instrumens, des Sphères , & d'observer le ciel. Celui-ci est chargé de travailler sur les nombres , & celui-là sur la musique. On donne à un autre la commission de travailler à un Calendrier ; les Empereurs eux-mêmes s'en mêlent , & les Princes du Sang sont employés à l'exécution.

A l'égard des instrumens qu'on leur ordonnoit de faire , étoient-ils de leur invention , c'est ce qu'on ignore : ce qu'il y a de certain , est que ces premiers instrumens , dont il est parlé au commencement de l'Histoire Chinoise , étoient bien éloignés de la perfection de ceux dont on se

sert en Europe. Ils suffisoient néanmoins à ces anciens Astronomes pour la fin qu'ils se proposoient, c'est-à-dire, pour régler les saisons, par rapport au gouvernement du peuple & à la culture des terres, pour déterminer les lunaisons de chaque année solaire, & intercaler à propos, & pour faire un calendrier d'usage. Ils n'avoient pas besoin pour cela de voir les Satellites de Jupiter & les Anses de Saturne, ni d'être au fait du raffinement & de la précision de notre siècle. Ils n'avoient point de Télescopes; & ils ne se servoient que de longs tuyaux, qui pouvoient bien aider la vûe, mais non pas leur découvrir tout ce qu'on voit aujourd'hui dans le ciel.

Il paroîtra sans doute surprenant, que les Chinois qui ont un certain fond d'esprit, & une vivacité qui approfondit les matières, puisqu'on les voit réussir en d'autres choses qui ne demandent pas moins de pénétration & de génie que l'Astronomie, n'ayent pas poussé plus loin les connoissances

qu'ils ont de cette science ; mais en voici les principales causes.

La première est, que ceux qui pourroient s'y distinguer, n'ont point de récompense à attendre. On voit dans l'Histoire la négligence des Mathématiciens punie ; mais on n'en voit point dont le travail ait été récompensé, ni que leur application a observé le ciel ait mis à couvert de l'indigence. Tout ce que peuvent espérer ceux qui passent leur vie dans le tribunal des Mathématiques, est de parvenir aux premiers emplois de ce tribunal ; mais les revenus de ces emplois suffisent à peine pour un entretien assez modique : car ce tribunal n'est pas souverain ; il est subordonné à celui des Cérémonies, duquel il dépend. Il n'est pas du nombre des neuf, dont on assemble tous les Présidens, pour délibérer des affaires importantes de l'Empire. En un mot, comme il n'a rien à voir sur la terre, il n'a presque rien à y prétendre.

Si le Président du Tribunal étant riche, & amateur de l'Astronomie,

s'étudioit à la perfectionner , s'il vou-
 loit multiplier les observations , ou
 réformer la manière de les faire , il
 s'exciteroit aussi-tôt un soulèvement
 général parmi les membres du tribu-
 nal. » A quoi bon , diroient-ils , se
 » jeter dans de nouveaux embarras
 » qui nous exposent à faire des fau-
 » tes, qu'on ne manque jamais de pu-
 » nir par le retranchement d'une ou
 » de deux années de nos appoin-
 » temens ? N'est-ce pas chercher à
 » mourir de faim , pour se rendre uti-
 » le aux autres ?

La seconde cause qui arrête le pro-
 grès de cette science , est qu'il n'y
 a rien ni au dehors, ni au dedans, qui
 pique & entretienne l'émulation. Si
 la Chine avoit dans son voisinage
 un Royaume qui cultivât les sciences,
 & dont les Barbares fussent capables
 de relever les erreurs des Chinois en
 fait d'Astronomie, peut-être qu'ils se
 réveilleroient de leur assoupissement,
 & que les Empereurs deviendroient
 plus attentifs à avancer le progrès de
 cette science.

Il n'y a pas plus d'émulation au-
dedans, ou elle est si foible, qu'on
ne s'en apperçoit pas. Cela vient de
ce que l'étude de l'Astronomie n'est
nullement la voie qui conduise aux
richesses & aux honneurs. La grande
route pour parvenir aux emplois,
c'est l'étude des *King*, de l'histoire,
des loix, de la morale; c'est d'ap-
prendre ce qu'ils appellent le *Ouent-*
chang, c'est-à-dire, à écrire poliment,
en termes choisis, & propres au sujet
qu'on traite: c'est par cette voie,
qu'on parvient au degré de Docteur;
& dès la qu'on a obtenu ce grade,
on est dans l'honneur, & dans un
crédit que les commodités de la vie
suivent de près, parce qu'alors on ne
tarde pas à être Mandarin.

Au reste il ne faut pas croire que
pour obtenir ce degré, on doive pâler
toute sa vie sur les livres. Dans les
examens qui se font à Peking tous
les trois ans, ceux qui parviennent
au degré de Docteur, dont le nombre
est fixé à cent cinquante, ne sont
âgés pour l'ordinaire que de 24. à

30. ans. Les *Hanlins* sont choisis parmi les plus habiles Docteurs. Ils sont chargés d'écrire l'Histoire ; & l'Empereur les consulte dans les affaires importantes. C'est de leur corps , qu'on tire ceux qu'on envoie dans les Provinces , afin d'y être examinateurs des compositions que font les Lettrés , pour parvenir aux degrés de Bacheliers & de Licenciés.

S'il eût été établi dès le commencement de la Monarchie , qu'il y auroit des Docteurs Astronômes ; qu'ils ne seroient admis dans le Tribunal , qu'après avoir passé par de rigoureux examens ; mais que dans la suite , quand ils auroient donné des preuves de leur mérite , ils seroient faits Gouverneurs de Province , ou Présidens des grands Tribunaux de la Cour , les Mathématiques & les Mathématiciens seroient bien plus en honneur.

L'Astrologie plaît davantage aux Chinois que l'Astronomie. Qu'on dise à un Chinois, qu'il sera bientôt Mandarin , l'Astrologue est payé sur le

champ. Ce qu'il y a de singulier à la Chine, est qu'il n'y a que des aveugles qui se mêlent de l'Astrologie judiciaire, & qui prédisent la bonne ou la mauvaise fortune. Quand on reproche cette foiblesse aux Chinois un peu éclairés, ils répondent, qu'à la vérité ils entendent volontiers ce qui flatte leur amour propre; mais qu'ils ne sont pas assez simples, pour croire que ces aveugles aient une connoissance certaine de l'avenir; qu'il n'y a que le Peuple crédule, qui ajoute foi à leurs prédictions, que pour eux, s'ils font venir ces sortes de gens dans leurs maisons, c'est par manière de passe-tems, parce qu'ils savent jouer des instrumens, qu'ils chantent bien, & qu'ils racontent agréablement une histoire.

Il ne faut pas au reste s'imaginer, que la langue Chinoise soit un obstacle au progrès des sciences spéculatives. Les Manchoux eux-mêmes les plus habiles avouent, qu'il y a dans la langue Chinoise de très fins, des expressions délicates, & un laco-

nisme auquel le langage Mantcheou ne peut atteindre ; qu'un petit nombre de caractères Chinois forment dans l'esprit des idées vastes , nobles & difficiles à rendre dans une autre langue ; & que si dans le discours , elle est susceptible d'équivoques , il ne s'en trouve jamais dans les livres.

Venons à la sincérité & à la vérité de l'Histoire Chinoise. On ne voit point que les Chinois , comme d'autres nations , aient eû des raisons prises ou de l'intérêt , ou de la jalousie des peuples voisins, pour altérer ou falsifier leur Histoire : elle consiste dans une exposition fort simple des principaux faits, qui peuvent servir de modèle & d'instruction à la postérité. Leurs Historiens paroissent sincères , & ne chercher que la vérité. Ils n'affirment point ce qu'ils croient douteux ; & lorsqu'ils ne s'accordent point ensemble sur la durée plus ou moins longue d'un règne particulier , ou d'une dynastie entière , ou de quelque autre fait, ils apportent leurs raisons, & laissent à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra,

On ne remarque pas que leurs Historiens aillent chercher l'origine de leur nation dans les tems les plus reculés : il ne paroît pas même qu'ils soient persuadés, que venir de loince soit venir de bon lieu, ni que la gloire d'une nation consiste dans son ancienneté. Si cela étoit, on ne verroit pas les Chinois révoquer en doute les tems avant *Fo-hi*, jusqu'à *Hoangti*. Ils ne diroient pas que depuis *Fo-hi* jusqu'à *Yao*, il y a des régnés incertains ; qu'on ne convient pas que les Empereurs placés entre *Chin-nong* & *Hoangti* se soient succédé les uns aux autres ; & qu'il se peut faire que ce n'étoient que des Princes tributaires, ou de grands Officiers contemporains.

Il est vrai, que quelques Auteurs Chinois ont fait commencer leur Empire un nombre prodigieux d'années avant *Fo-hi* ; mais on sçait assez à la Chine que cette supputation est l'effet de leur ignorance, plutôt que de leur malice ; & qu'ils ont été trompés par les époques feintes de quel-

ques Astronomes. La grande Histoire de la Chine n'a garde de rien dire de semblable ; & sans faire attention à ces tems fabuleux qui ont précédé *Fo-hi*, elle fixe le commencement de l'Empire au Règne de ce Prince.

Il ne faut pas au reste croire , que l'incendie qui se fit des anciens livres Chinois fût semblable à celui d'une Bibliothèque, laquelle en peu d'heures est réduite en cendres. Tous les livres ne furent pas proscrits ; il y en eut d'excentés , & entr'autres les livres de Médecine. Dans le triage qu'il en fallut faire , on trouva le moyen d'en mettre des exemplaires en sûreté. Le zèle des Lettres en sauva un grand nombre. Les autres , les tombeaux ; les murailles devinrent un azile contre la tyrannie. Peu à peu on déterra ces précieux monumens de l'Antiquité. Ils recommencerent à paroître sans aucun risque sous l'Empereur *Venti*, c'est-à-dire , environ 54. ans après l'incendie. On trouva les cinq *King*, & les ouvrages Philosophiques de Confucius & de Mencius.

On regarde peut-être comme un obstacle à la conservation des anciens livres, le peu de consistance du papier Chinois, qui est, dit-on, de si peu de durée, que la poussière & les vers le détruisent si vite, qu'on est obligé continuellement de renouveler les Bibliothèques.

Mais il faut sçavoir que du tems de *C. hiboang*, on n'écrivoit que sur des feuilles d'écorces, ou sur de petites planches de Bambou, qui se conservent aisément. Le papier ne fut inventé qu'environ 60. ans après, sous le règne de *Venti*, de la dynastie des Han; & il y en a de tant de différentes sortes, qu'on ne peut pas dire généralement parlant, que tout le papier Chinois soit mince, fragile, & de peu de durée. Il y en a à la vérité de l'espèce dont nous venons de parler; mais on ne s'en sert pas pour écrire: il y en a d'autre, auquel on ne peut pas attribuer ces mauvaises qualités.

On ne sçait pas précisément, quand les Coréens commencèrent leur fa-

brique de papier : il est vraisemblable que cette invention passa vite chez eux ; mais ils le firent d'une manière plus solide & plus durable. Il est fait de coton ; & est aussi fort que la toile : on écrit dessus avec le pinceau Chinois. Si l'on vouloit y écrire avec les plumes d'Europe , il faudroit auparavant y passer de l'eau d'alun , sans quoi l'écriture seroit baveuse.

C'est en partie de ce papier , que les Coréens payent leur tribut à l'Empereur. Ils en fournissent chaque année le Palais ; ils en apportent en même tems une grande quantité , qu'ils vendent aux Chinois. Ceux-ci ne l'achettent pas pour écrire , mais pour faire les chassis de leurs fenêtres , parce qu'il résiste mieux au vent & à la pluie que le leur. ils huilent ce papier , & en font de grosses enveloppes. Il est aussi d'usage pour les tailleurs d'habits : ils le manient & le froissent entre leurs mains , jusqu'à ce qu'il soit aussi maniable & aussi doux que la toile la plus fine ; & ils s'en servent en guise de coton

D' O B S E R V A T I O N S. 81

pour fourrer les habits. Il est même meilleur que le coton, lequel lorsqu'il n'est pas bien piqué, se ramasse, & se met en une espèce de peloton. Ce que ce papier a de singulier, c'est que s'il se trouve trop épais pour l'usage qu'on veut en faire, on peut aisément le diviser en deux ou trois feuilles; & ces feuilles sont encore plus fortes, & plus difficiles à rompre que le meilleur papier.

Passons à la connoissance que les Chinois ont eue depuis bien des siècles de la circulation du sang. Généralement tous les Médecins Chinois d'aujourd'hui assurent, que leurs anciens maîtres ont connu que le sang circule par tout le corps; & que cette circulation se fait par le moyen des vaisseaux nommés *Kinglo*: ce sont les artères & les veines. Ils disent qu'ils la supposent sur la foi de ces grands maîtres; & que d'ailleurs le battement du pouls la démontre; mais qu'ils ne savent pas bien de quelle manière le sang se distribue au sortir du poumon, ni comment il y revient.

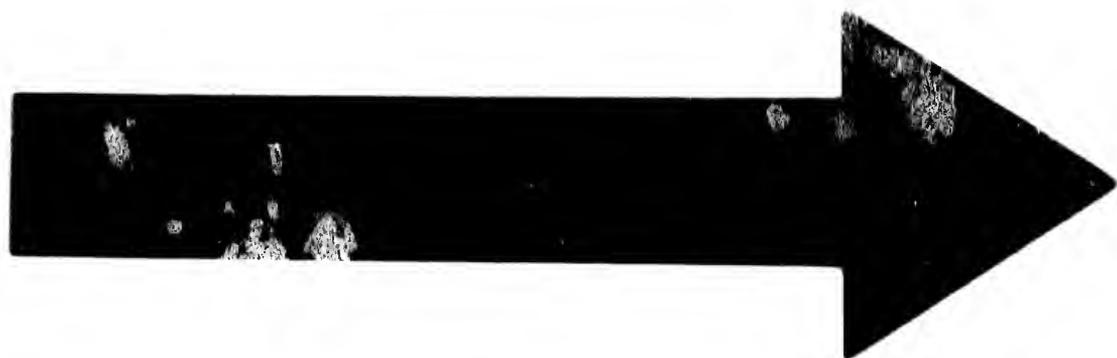
Ils ont , disent-ils , un vieux livre intitulé *Kantc ou King* , qui en donne l'explication : mais il est difficile à entendre ; & les commentaires qu'on en a faits ne le rendent guères plus intelligible. Ils ajoûtent , que cette connoissance n'étant pas absolument nécessaire pour guérir les malades , ils ne veulent pas perdre leur tems à l'acquérir.

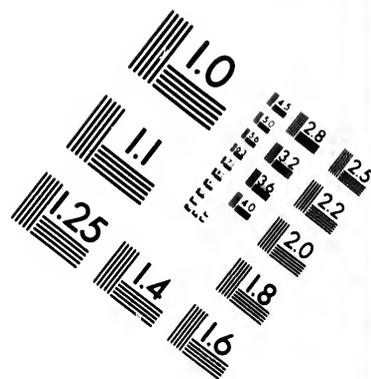
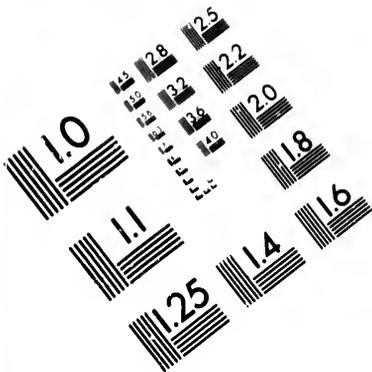
La vérité est , que quand on entend parler les Médecins Chinois sur les principes des maladies , on ne trouve pas beaucoup de justesse ni de solidité dans leurs raisonnemens ; mais quand ils font l'application de leurs recettes aux maladies qu'ils ont connues par le battement du pouls , & par les indications qu'ils tirent des différentes parties de la tête , on voit que leurs remèdes ont presque toujours un effet salutaire. Ce qui donne lieu de penser, que ceux qui ont laissé à la postérité ces recettes , joignoient la Théorie à la pratique , & avoient une connoissance particulière du mouvement du sang, & des humeurs dans

le corps humain ; & que leurs ner-
veux n'ont conservé que la mécha-
nique.

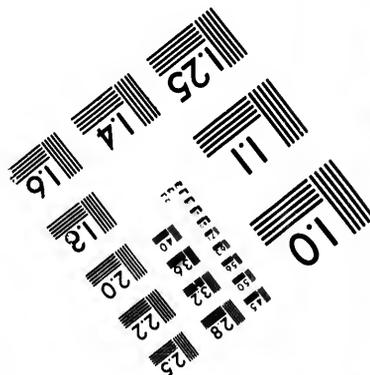
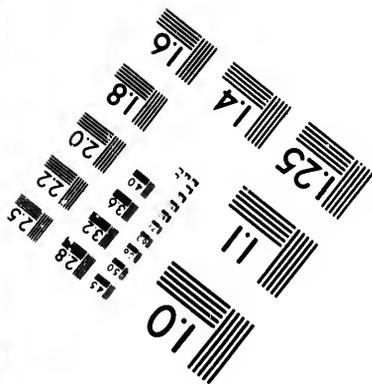
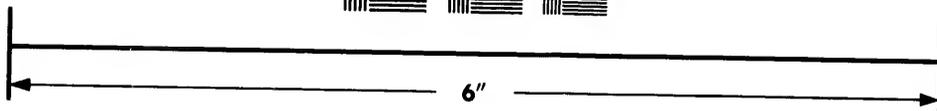
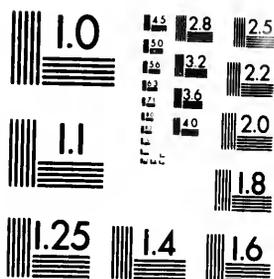
Voici à cette occasion un fait qui
paroît des plus extraordinaires , &
qui passe pour constant à Pék ng.

Il y a environ soixante ans , que
l'Impératrice , grand-mere de l'Em-
pereur Cang-hi, eut un mal d'yeux ré-
belle à tous les remèdes ophthalmi-
ques , dont se servirent les Médecins
Chinois. Ils étoient pressés par l'Em-
pereur ; & ne sachant comment se
tirer d'intrigue , l'un d'eux se sou-
vint d'avoir oui dire , que le fiel de
l'Eléphant étoit très-propre à guérir
les maladies des yeux. Ses confreres
approuverent aussi-tôt le remède ,
ou plutôt la présence d'esprit de celui
qui avoit trouvé cette défaite ; car ils
étoient bien persuadés que l'Empereur
ne voudroit pas en faire l'épreuve. Ils
se tromperent ; l'Empereur ordonna
à l'instant qu'on tuât un Elefant de
son écurie , & qu'on lui apportât la
vesicule du fiel. Cet ordre fut promp-
tement exécuté en présence des Mé-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

10
14 28
16 32 25
18 22
18
16

10
11
10
11
11

décins , des Chirurgiens , des Officiers , & d'une foule de gens oisifs. Mais on fut bien surpris , lorsque après avoir tiré le foie , on n'y trouva point ce que l'on cherchoit. On mit les lobes du foie en pièces , pour en découvrir quelques vestiges: on fouilla dans les parties voisines ; & il n'y parut rien qui eût la moindre ressemblance avec le fiel. Celui qui avoit donné la recette pâlit de frayeur , & suoit de toutes les parties de son corps , se croyant perdu sans ressource, pour avoir été inutilement la cause de la perte de ce grand animal qu'on avoit tiré de l'équipage impérial.

Il fallut rendre compte à l'Empereur de ce qui s'étoit passé. Ce Prince répondit , que les Médecins n'avoient pas fait assez de diligence , ou qu'ils étoient des ignorans. Sur quoi il fit venir les *Han-lin* , les Docteurs , & ceux qui dans les neuf Tribunaux passoient pour les Sçavans du premier ordre. Ils s'assemblerent ; mais soit par ignorance , soit par crainte de s'engager mal à propos , ils ne répondi-

D'OBSERVATIONS. 85

rent rien de positif, & ne firent que des raisonnemens en l'air qui ne concluoient rien. Enfin, parut un Bachelier nommé *Tcheouc Fising yuen*, qui assura sans hésiter que l'Elephant avoit du fiel, mais qu'on l'avoit cherché inutilement dans le foie où il n'étoit pas; que le foie de cet animal étoit ambulante par-tout le corps, selon les différentes saisons; que pour-lors il devoit être dans telle jambe; & il cita un livre dont il avoit tiré cette connoissance, & dont il nomma l'Auteur.

La surprise fut générale. On en fit l'épreuve en présence du Bachelier, & d'une foule bien plus grande de monde qu'auparavant; on y trouva effectivement le fiel, & il fut porté en triomphe à l'Empereur. Ce Prince en le voyant, s'écria, transporté de joie: » Qui appellera-t'on un habile homme, si ce Bachelier ne l'est pas? « Et au même instant, sans aucun examen, il le fit *Hanlin*; peu de tems après, il l'envoya dans la Province de *Tche-Kiang*, pour y être

Hia yuen, c'est-à-dire, chef examinateur, & juge des Lettrés : trois ans après il le rappella a la Cour, & le fit Président d'un Tribunal.

Voici ce qui est rapporté dans l'Auteur que cita ce Bachelier. » Le fiel » de l'éléphant ne réside pas dans le » foie : il suit les quatre saisons ; » au Printemps, il est dans la jambe » gauche de devant ; l'Eté, dans la » droite ; l'Automne, dans la gauche » de derrière ; & l'Hiver, dans la droi- » te. » L'histoire ajoûte ensuite, que sous le second Empereur de la dynastie des *Song*, il mourut un Eléphant au Printemps ; que ce Prince ordonna qu'on en tirât le fiel ; que ne l'ayant pas pû trouver, on s'adressa a *Huien* qui le fit chercher dans la jambe gauche de devant, & qu'en effet on l'y trouva.



CHAPITRE IV.

Description de quelques Isles de l'Archipel, de Syphanto, de Serpho, de Thernia, d'Andros, d'Apano Castro. Etendue & fertilité de ces Isles; fruits & animaux qui s'y trouvent; caractère des habitans.

L'ISLE de Syphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux. On y voit quantité de sources d'une eau très claire. On y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le bled, les légumes, les fruits, les capres & le coton y abondent: les limoniers, les orangers, & les autres arbres de cette nature y seroient encore plus communs, si on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette Isle étoit autrefois d'un grand revenu. On montre

encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains ; & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent. On y voit en effet comme des restes de fourneaux , où il est à croire qu'on épuroit les métaux , à mesure qu'on les tiroit de la mine. Dans la dernière guerre un Vénitien , habile Chymiste , vint en faire l'épreuve sur les lieux ; & sur quatre-vingt livres de mine , il tira dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Syphanto sont humains , affables , & laborieux. Ils parlent un Grec fort doux , & un peu moins corrompu que celui des autres Insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles , qu'ils qualifient de Château , & en huit gros Villages , où l'on compte environ six mille ames. Les toiles de coton & la poterie font tout leur commerce.

C'est à Syphanto que l'Evêque Grec fait sa résidence. Son Diocèse comprend encore huit autres Isles ; sçavoir , Serpho , Miconi , Amourgo , Nio ,
Stampalia ,

Stampalia , Naphy , Siehgre , & Policandro. Il y a dans l'Isle quarante-cinq Paroisses , & un grand nombre de Chapelles répandues çà & là sur les collines & dans les campagnes.

Cette Isle a encore cinq Monastères, trois d'hommes, & deux de filles. On ne trouve dans l'Isle que six familles Latines ; encore y sont-elles venues d'ailleurs.

L'Isle de Serpho a douze lieues de circuit. Le terroir en est sec , montagneux , & rempli de rochers ; autant que Syphanto est riant & agréable à la vûe , autant l'aspect de Serpho est-il triste & affreux. On n'y recueille presque point de bled ni de vin , & on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu aussi aride que celui-là. Ces animaux ne broûtent que les herbes & les arbrisseaux, qui s'échappent çà & là entre les rochers ; cependant ils ne sont point maigres, & leur toison est fort belle & fort fine. Il croît aussi à Serpho d'excellent saffran. A cer-

tain tems de l'année , on y voit une multitude prodigieuse de grosses perdrix rouges , telles que sont celles de toute ces Isles , où il est rare d'en trouver de grisès. L'Isle a encore des mines de fer , & deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serfiotes est dans un gros bourg , situé sur la pointe d'une montagne fort escarpée , à près d'une lieue de la mer , & dans un Village éloigné du Bourg d'environ une lieue. L'un & l'autre contiennent environ huit cens personnes. Le peuple est pauvre & grossier ; il parle un Grec fort corrompu , & le prononce d'un ton qui a je ne sçais quoi de niais & de risible. L'Isle est gouvernée pour le spirituel par un vicaire de l'Evêque de Syphanto.

Thermia est éloignée de Serpho de douze lieues. Cette Isle a pris son nom des Thermes , ou bains d'eau chaude , qui la rendoient autrefois célèbre. Elle a quatorze ou quinze lieues de tour. Ce pays , quoique cultivé , n'est pas d'un grand rapport.

La terre n'y produit guères que du froment & de l'orge. Le vin y est mauvais ; & on n'y voit presque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Isle ; & à deux lieues de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille personnes dans ces deux habitations. Entre le Nord & le Couchant paroît sur une éminence un reste de vieux Château , avec plusieurs maisons ruinées , & les mazures de deux Eglises Latines. Vers le Midi on trouve les ruines d'une ancienne Ville , qui doit avoir été spacieuse & bien bâtie.

L'Isle d'Andros est à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y sont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils sont semés de quantité de maisons de campagne & de beaux jardins , que des ruisseaux qui y serpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers , de limoniers , de cédres , de figuiers , de grenadiers , de jujubiers & de muriers , la plûpart d'une grosseur extraordinaire.

A la pointe de l'Isle qui regarde Capodoro , Promontoire de Négrepont , est le Port de Gavrio , capable de contenir une armée navale. Les environs du Port sont déserts : toute l'Isle n'est guère mieux peuplée , eû égard à sa grandeur ; car on n'y compte que cinq mille ames. Le Bourg , ou comme on l'appelle , la Ville d'Andros, est réduite a cent maisons bâties au Nord sur une langue de terre , qui avance dans la mer , & qui forme à ses deux côtés deux petites bayes assez peu sûres. Sur la pointe de la langue de terre , on voit les ruines d'un vieux Château , bâti à la manière des anciennes forteresses. Dans l'enceinte de la Ville s'éleve un Palais assez beau , dont les fenêtres sont revêtues de beau marbre ciselé. Les murailles sont presque par-tout semées des armes & des chiffres des Seigneurs Summaripa , à qui appartenoit cette isle , & qui depuis l'invasion des Turcs , sont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la Ville, en tirant vers le Midi, on trouve

une autre habitation nommée *Appano Castro*. C'est un nom commun dans ces Isles à tout ce qui est anciennement bâti sur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent cinquante ans, que l'Isle n'ayant pas suffisamment de monde pour la cultiver, on y appella quelques familles Albanoises, qui s'y sont multipliées, & qu'on partagea ensuite en deux Villages à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Anna*, & l'autre qui se nomme *Molakos*.

Les principaux de l'Isle descendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athènes. Ils possèdent les plus riches terres; ce qui fait que le peuple y est fort pauvre. Ils demeurent hors de la Ville, où ils ne viennent, que pour traiter des affaires publiques ou de leur négoce. Il y a environ cinquante ans, qu'un Corsaire de la Ciutat vint piller la Ville. Depuis ce tems-là ils ont bâti à la campagne de petits Châteaux en forme de tours, pour se mettre à couvert des insultes.

Andros a un Evêque, qui réside d'ordinaire dans la Ville Outre plusieurs petites Eglises Grecques qui sont dans l'Isle, il y a deux grands Monastères de Religieux.

On comptoit autrefois dans l'Isle huit cens familles du rit Latin. La plupart de ces familles ont été éteintes par une peste générale qui affligea l'Isle. Les autres se sont exilées d'elles-mêmes pour fuir la persécution des Grecs, ou bien elles ont embrassé le rit Grec.

Apano Castro est un grand vallon, environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines sont bâties quinze a vingt tours des principaux de l'Isle. Ce qu'il y a de plus singulier dans ce lieu, est un reste d'Eglise ou de Temple fort ancien. La coupole en subsiste encore, & paroît d'un bon goût. Le pavé est d'un marbre blanc & noir tres-poli, qui représente des roses & des fleurs travaillées avec beaucoup de délicatesse.

CHAPITRE V.

Utilité de la Gazette Chinoise : Festin pour honorer dans chaque Ville les personnes les plus distinguées par leur probité ; autre règlement pour honorer le mérite : Pêche des Perles tirée d'un mémorial : Anciens ordres renouvelés en faveur des parens infirmes & fort âgés. L'Empereur offre un sacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre.

IL n'en est pas de la Gazette qui s'imprime à la Chine, comme de certaines Gazettes d'Europe, dans lesquelles on met ou on fait mettre tout ce qu'on veut bon & mauvais, sans nulle distinction. On n'imprime rien dans la Gazette Chinoise qui n'ait été présenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même. Ceux qui en prennent soin n'oseroient y rien ajoûter, pas même leurs

propres réflexions , sous peine de punition corporelle.

Cette Gazette contient presque toutes les affaires publiques, qui se passent dans toute l'étendue de l'Empire. C'est un recueil qui renferme les mémoires & les placets présentés à l'Empereur, les réponses que ce Prince y a faites , les instructions qu'il a données , & les graces qu'il a accordées aux Mandarins ou au peuple. Ce recueil s'imprime tous les jours , & est en forme de brochure , qui contient 60. à 70. pages : ce qui ne doit s'entendre que de la Gazette qui s'imprime à Péking ; car celle qui s'imprime dans les Provinces sur celle de Péking, est plus courte, parce qu'on y place moins de mémoires.

Les anciens Empereurs de la Chine ne se sont pas contentés , pour inspirer la vertu , de laisser à la postérité des loix très-sages , & des maximes de morale tres-pures : afin de l'entretenir & de l'augmenter , ils ont encore réglé certaines coutumes extérieures. Une des plus admirables est
le

D'OBSERVATIONS. 97

le festin que le Gouverneur de chaque ville doit préparer tous les ans, pour traiter uniquement les personnes recommandables par leur droiture, & par une conduite régulière. Ce festin se donne au nom & par ordre de l'Empereur. Le Gouverneur en réglant ces vertueux conviés, est censé tenir la place de S. M. Il ne doit y inviter que ceux qui sont dans l'étendue de son Gouvernement. C'est pour cela que ce festin s'appelle *Kiang-in*; le festin, ou le vin pour les gens du pays. C'est une grande distinction que d'être invité à ce festin, & en même tems un engagement qu'on contracte pour se comporter en homme de bien. S'il arrive que dans la suite un de ces conviés s'écarte de son devoir, donne mauvais exemple en choses même assez légères, l'honneur qu'on lui a fait tourne à la confusion: on fait bien le lui reprocher; le peuple le tourne en ridicule.

Voici un mémorial qui fut présenté en 1725. à l'Empereur, au sujet de ce repas

Tome IV.

Nous voyons que dès les tems les plus reculés , les sages fondateurs de cette Monarchie avoient ordonné , comme une coûtume qui devoit être éternelle , que chaque année on préparât un festin dans toutes les Villes de l'Empire , par ordre & aux dépens de l'Empereur , & qu'on y invitât seulement les personnes du pays illustres par leur probité. On prétendoit par là rendre honneur à la vertu. Peu à peu cette coûtume a été interrompue. Dans plusieurs endroits elle ne s'observoit plus , ou si on l'observoit , ce n'étoit que d'une manière fort superficielle , & qui répondoit peu à la fin d'une institution si utile. A peine votre Majesté fut-elle élevée sur le Trône , qu'elle fit attention à ce beau règlement , & donna une instruction pour le renouveler. Ce fut dans la première année de son Règne , que par un ordre exprès , elle commanda que dans la suite on gardât exactement cette cérémonie par tout , & qu'on la célébrât avec pompe. C'est pour me conformer

aux ordres de votre Majesté, que j'ai déterminé pour cette fête le quinze de la première Lune. On y invitera également les Tartares & les Chinois qui se font admirer par leur vertu, afin que tous ayent part au bienfait de votre Majesté, & que cet honneur contribue à la réformation des mœurs.

Quelque tems après l'Empereur porta un ordre qui disoit en substance : que ce n'étoit pas assez d'honorer les Grands Hommes pendant leur vie; qu'il falloit encore les honorer après leur mort : qu'on parcourût donc les Histoires de chaque Province & de chaque Ville, & qu'on examinât sans aucune distinction, ni de sexe, ni de qualité, ni de condition, s'il y en avoit eû quelqu'un qui eût excellé en quelque genre, & à qui on n'eût encore rendu aucun honneur après sa mort. Parmi les hommes, ceux qui auroient été célèbres par leur vertu ou par leur science; ceux qui auroient rendu quelque service important à l'Empire, soit dans le Bateau, soit

dans la Guerre ; ceux qui auroient secouru le peuple dans un tems de calamité ; ceux qui auroient donné leur vie pour garder la fidélité au Prince. Parmi les femmes , les veuves , qui après la mort de leur mari auroient vécu long - tems dans la continence , & seroient mortes sans avoir passé à de secondes nôces ; les femmes mariées qui se seroient distinguées par leur respect , & leur amour pour leur époux ; les filles qui auroient conservé une pureté inviolable , jusqu'à verser leur sang plutôt que d'y donner aucune atteinte. Sa Majesté ordonnoit qu'on tirât de l'argent du Trésor Impérial , pour ériger dans le pays un monument à leur mémoire , & que chaque année , à un jour déterminé, le Gouverneur allât leur rendre quelque honneur. Cet ordre ayant été porté , on fit des perquisitions dans les Provinces , & les Vicerois envoyèrent en Cour les informations , avec le nom & le fait illustre de la personne qui méritoit cette distinction.

D'OBSERVATIONS. 107

Voici un Mémorial, qui fut présenté en conséquence de l'ordre de l'Empereur.

» Suivant l'ordre que votre Ma-
» jesté a fait publier, d'ériger des mo-
» numens à l'honneur des veuves, des
» femmes & des filles qui se seroient
» rendues célèbres par la continence,
» par le respect envers leurs parens,
» par l'amour de la pureté, le Tsong-
» tom, & le Viceroi de la Provin-
» ce de Canton représentent, que dans
» la Ville de *Sinhoei*, une jeune fille
» nommée *Léang*, s'est autrefois dis-
» tinguée par une insigne chasteté,
» jusqu'à donner sa vie pour la con-
» server. Cette fille étoit d'un natu-
» rel aimable, d'une grande droitu-
» re, d'une rare beauté, & cepen-
» dant très-chaste. L'année quinziié-
» me du Règne de Canghi, des Py-
» rates ayant fait descente sur la côte,
» voulurent agir de violence envers
» la jeune *Léang*. Elle résista, & ne
» consentit point à leur infâme
» dessein. Elle fut faite prisonnière ;
» & on l'emmena pour servir d'escla-

» ve. Ayant été contrainte de passer
» sur la barque , elle eut la fermeté
» de ne jamais permettre la moindre
» action indécente. Elle ne répondit
» à ces scélérats que par des repro-
» ches & des injures ; & dans un mo-
» ment où elle se trouva plus libre ,
» elle se précipita dans la mer , pour
» se délivrer d'une occasion si dangé-
» reuse. C'est là le fait rapporté dans
» le Mémorial de ces deux Officiers.
» Après avoir examiné les informa-
» tions qu'on nous a envoyées , nous
» avons jugé qu'une si grande vertu
» mérite d'être récompensée , & que
» perdre la vie plutôt que perdre sa
» virginité , est un exemple qui doit
» être connu, afin qu'on l'imité. C'est
» pourquoi suivant les coûtumes de
» l'Empire , & les ordres de votre
» Majesté . nous déterminons qu'à
» l'honneur de cette jeune fille , on
» élève un arc de triomphe , & un
» monument de pierre sur lequel soit
» gravée cette illustre action , afin
» qu'on en conserve éternellement
» la mémoire. Si votre Majesté le

» juge à propos, nous avertirons le
 » Gouverneur du lieu, de prendre
 » dans le Trésor Impérial trente on-
 » ces d'argent pour cette dépense.

Ordre de l'Empereur.

J'approuve cette délibération.

Pêche des perles, tirée d'un Mémorial.

Dans un fleuve de Tartarie, qui est à l'Orient du côté de *Leao-Tong*, on trouve des perles. Tous les ans l'Empereur envoie à cette pêche un certain nombre de Tartares choisis dans les huit banieres. Les trois premières banieres qui sont les plus nombreuses & les plus illustres, fournissent trente-trois bandes. Les cinq autres banieres n'en fournissent que trente-six. Chaque bande a son Chef & son Sergent. Trois Officiers Majors les commandent toutes. Certains Marchands qui se connoissent en perles, les accompagnent; & pour avoir la permission de faire la pêche, ils doi-

vent chaque année donner à l'Empereur onze cens quarante-quatre perles, c'est le tribut fixé. Les trois premières bannieres en donnent cinq cens soixante-seize. Celles qu'ils offrent doivent être lumineuses & sans défaut, autrement on les leur rend, & on en exige d'autres. Quand ils sont de retour, on examine les perles qu'ils apportent; s'il y en a peu, les Officiers sont punis comme coupables de négligence. Par exemple, on leur retranche pour un an leurs appointemens, ou bien on les casse. Si la pêche est abondante, on les récompense.

*Anciens Ordres renouvelés en faveur
des parens infirmes ou fort âgés.*

Voici le fait qui donna occasion de renouveler les anciens Réglemens dont nous allons parler. Le Gouverneur d'une Ville du second ordre représenta que sa mere étoit fort âgée; qu'elle ne pouvoit pas être conduite dans le lieu de son Gouvernement; que pour cette raison, il supplioit l'Em-

D' O B S E R V A T I O N S. 105

pereur de lui accorder la grace de quitter sa charge , & d'aller auprès d'elle, pour lui rendre les devoirs qu'elle avoit droit d'exiger d'un bon fils. Quoi, dit l'Empereur , ayant lu ce Mémorial ? à peine y a-t'il un an qu'il est Gouverneur de cette Ville; est-ce que sa mere étoit beaucoup moins âgée , avant qu'il allât prendre possession de sa charge : ou si elle étoit âgée, pourquoi s'éloignoit-il d'elle? La demande qu'il fait, paroît bien être un prétexte pour sortir d'un Gouvernement qui ne lui plaît pas. Que le Viceroi de la Province de *Houcquang* examine cette affaire , & m'envoie cette information.

De plus, j'ordonne que le Tribunal souverain , qui doit connoître de toutes les affaires des Mandarins, s'assemble, & qu'il explique encore plus nettement les anciens ordres , qui permettent à un Officier de quitter son Emploi , pour aller soulager ses parens qui sont ou infirmes , ou fort avancés en âge.

Pour mieux entendre ces Réglemens , on doit sçavoir que selon les Loix de la Chine , un homme ne peut

être Mandarin, ou de Lettres ou de Guerre, non-seulement dans sa propre Ville, mais même dans la Province où demeure sa famille; & si on lui donne un Emploi dans une Province qui confine à la sienne, il doit être placé dans un lieu qui en soit éloigné au moins de cinquante lieues, parce qu'un Mandarin ne doit penser qu'au bien public: au lieu que s'il exerce une charge dans son pays, il sera troublé par les sollicitations de ses proches & de ses amis; & il seroit dangereux qu'en leur faveur il ne commît quelque injustice. On porte même cette délicatesse jusqu'à ne pas permettre qu'un fils, qu'un frere, qu'un neveu, &c. soit Mandarin subalterne dans la Province où son pere, son frere, son oncle, &c. seroient Mandarins supérieurs.

Or puisque celui qui est choisi pour être Mandarin doit sortir de sa Province, si ses parens sont encore en vie, il est dans la nécessité, ou de se séparer d'eux, ou de les emmener

avec lui. Pour l'ordinaire les parens suivent le fils qui devient Mandarin ; mais il arrive quelquefois que le pere ou la mere ne sont pas en état de faire un long voyage , ou qu'ils craignent que le changement d'air ne soit contraire à leur santé. Dans ces occasions, si le Mandarin a d'autres freres qui restent à la maison pour les secourir , ou si les parens n'étant pas encore fort âgés , & ne voulant pas l'accompagner , l'obligent cependant pour leur honneur ou pour leur intérêt particulier d'accepter la Charge, il n'y a pas de difficulté. Mais après l'avoir acceptée , si le frere qu'ils avoient laissé pour assister leurs parens vient à mourir , si les parens sont devenus infirmes ou fort avancés en âge , si le fils est en place depuis long-tems , alors la Loi lui permet de faire ses représentations à la Cour , & de demander à quitter sa Charge ; mais parce qu'on pourroit abuser de la permission que donne la Loi , voici ce qui fut réglé.

1^o. Si quelqu'un de ceux qui de-

vroient venir en Cour , ou pour tirer un Emploi au sort , ou pour rentrer en Charge après le deuil de trois ans, vouloit rester auprès de son grand-pere ou de sa grand'mere pour les servir jusqu'à leur mort , il doit avertir de son intention le Viceroi de la Province , qui en informera la Cour. On lui accordera sans difficulté ce qu'il demande ; & comme sa conduite est louable , il pourra dans son tems se présenter , & il rentrera dans son rang.

2°. Si sans avoir donné avis de l'âge de ses parens , il accepte une Charge , il l'exercera du moins pendant trois ans ; & si après trois ans il veut se rendre auprès d'eux pour les servir , il avertira le Viceroi , dont il sera subalterne , lequel fera l'examen ordinaire , dont il instruira la Cour. Si ce n'est pas un faux prétexte , s'il n'y a point de malversation , s'il ne doit rien , la Cour lui permettra de se retirer ; & après la mort de ses parens , il lui sera permis de rentrer dans une Charge du même degré.

3°. Si même pendant ces trois premières années, il étoit survenu quelque cas extraordinaire; que les parens qui se porteroient bien, fussent tombés dans quelque infirmité, ou que son frere qu'il avoit laissé auprès de ses parens fût mort, ou hors d'état de les servir; sans attendre le tems de trois ans, il avertira le Viceroi de la Province où il est en Charge, & le Viceroi enverra au plutót un écrit avec son sceau au Viceroi de la Province du Mandarin, par lequel il le priera de faire examiner dans tel endroit, si les parens d'un tel sont infirmes ou âgés, s'ils n'ont point d'autres enfans auprès d'eux, & d'en envoyer des attestations dans les formes avec le sceau des Mandarins du lieu. Ces informations & attestations seront portées en Cour; & si elles se trouvent véritables, on entérinera la supplique. L'Officier après la mort de ses parens, & le deuil de trois ans, pourra, s'il veut, obtenir une Charge semblable à celle qu'il avoit quittée.

Au reste cette permission de quitter sa Charge s'accorde, quand même les parens ieroient très-riches, & auroient auprès d'eux un grand nombre de domestiques ; parce que, disent les Chinois, il convient aux enfans de quelque qualité qu'ils soient, de ne point abandonner à d'autres le soin de leurs parens, ou dans l'infirmité, ou dans la vieillesse. Ils doivent les interroger eux mêmes sur l'état de leur santé, voir leurs besoins de leurs propres yeux, & les servir de leurs propres mains.

On voit par de si beaux Réglemens l'attention extrême que les premiers Empereurs de la Chine ont eue, pour inspirer aux enfans du respect, de l'amour & de la tendresse pour leurs parens, puisqu'ils sont allés jusqu'à peñ être à un fils de quitter les Emplois les plus illustres, & de s'éloigner de la Cour, pour s'approcher de son pere & de sa mere, pour les consoler dans leur vieillesse, & les accompagner jusqu'au tombeau. C'est encore pour entretenir & augmenter cette

D'OBSERVATIONS. III

piété filiale, qu'ils ont ordonné & établi pour les enfans certaines cérémonies extérieures & politiques, par lesquelles ils pussent donner à leurs parens des témoignages perpétuels de leur reconnoissance & de leur souvenir, même après leur mort. En faisant honorer les morts, ils enseignent ce qu'on doit aux vivans; & ce qu'un pere fait à l'égard de son pere mort, apprend à ses propres enfans ce qu'ils doivent à plus forte raison faire pour lui pendant sa vie. Enfin l'amour & le respect pour les parens est comme la base & le fondement, sur quoi porte toute la beauté & la solidité du Gouvernement Chinois.

L'Empereur offre un sacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre.

Une maxime du Gouvernement de la Chine, est que l'Empereur doit labourer la terre, & que l'Impératrice doit filer. L'Empereur donne

lui-même cet exemple aux hommes ; afin qu'il n'y ait personne qui n'estime l'agriculture. L'Impératrice le donne aux femmes, pour rendre parmi elles le travail des mains plus ordinaire. Les alimens & les vêtemens sont les deux choses nécessaires à la vie : si l'homme laboure les champs , disent les Chinois, la famille aura de quoi se nourrir ; & si la femme file, la famille aura de quoi se vêtir.

C'est le Tribunal des Rites qui règle ce qui doit s'observer, lorsque l'Empereur doit labourer la terre. 1^o. Il doit nommer les douze personnes illustres qui doivent l'accompagner, & labourer après lui ; sçavoir trois Princes, & neuf Présidens des Cours souveraines. Si quelques-uns des Présidens étoient trop vieux, ou infirmes, l'Empereur nomme les Assesseurs pour tenir leur place. 2^o. Cette cérémonie ne consiste pas seulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par son exemple ; mais elle renferme encore un sacrifice, que l'Empereur comme Grand Pontife offre au *Chang-*

21, pour lui demander l'abondance en
 faveur de son peuple. La même pré-
 paration doit être observée pour tous
 ceux qui sont nommés pour accom-
 pagner sa Majesté, soit Princes, soit
 autres, soit Mandarins de lettres, soit
 Mandarins de guerre. 3°. La veille
 de cette cérémonie, sa Majesté choi-
 sit quelques Seigneurs de la première
 qualité, & les envoie à la salle de
 ses Ancêtres se prosterner devant la
 tablette, & les avertir, comme ils fe-
 roient, s'ils étoient encore en vie,
 que le jour suivant il offrira le grand
 sacrifice. Le Memorial déclare en-
 core les préparatifs, que les différens
 Tribunaux sont chargés de faire. L'un
 doit préparer ce qui sert au sacrifice;
 un autre doit composer les paroles
 que l'Empereur récite en faisant
 le sacrifice; un troisième doit faire
 porter & dresser les tentes sous les-
 quelles l'Empereur dinera, s'il a or-
 donné le repas; un quatrième doit as-
 sembler quarante ou cinquante vieil-
 lards, Laboureurs de profession, qui
 soient présens, lorsque l'Empereur

laboure la terre. On fait aussi venir une quarantaine de Laboureurs plus jeunes , pour disposer la charrue , atteler les bœufs , & préparer les grains qui doivent être semés. L'Empereur sème cinq sortes de grains , qui sont censés les plus nécessaires à la Chine , & sous lesquels sont compris tous les autres ; le froment , le ris , le millet , la feve & une autre espèce de mil , qu'on appelle *Cao-léang*.

Le vingt - quatrième jour de la Lune , l'Empereur se rend avec toute la Cour en habit de cérémonie au lieu destiné à offrir au *Chang-ti* le Sacrifice du Printems , par lequel on le prie de faire croître , & de conserver les biens de la terre ; c'est pour cela qu'il l'offre avant que de mettre la main à la charrue. Ce lieu est une élévation de terre , à quelques stades de la Ville du côté du Midi Il doit avoir cinquante pieds quatre pouces de hauteur. A côté de cette élévation est le champ, qui doit être labouré par les mains Impériales. L'Empereur sacrifie , & après le Sacrifice , il descend

D'OBSERVATIONS. 115
avec les trois Princes, & les neuf
Présidens qui doivent labourer avec
lui. Plusieurs grands Seigneurs por-
tent eux-mêmes les coffres précieux,
qui renferment les graines qu'on doit
semér. Toute la Cour y assiste en
grand silence. L'Empereur prend la
charrue, & fait en labourant plusieurs
allées & venues. Lorsqu'il quitte la
charrue, un Prince du Sang la con-
duit, & laboure à son tour, ainsi du
reste. Après avoir labouré en diffé-
rens endroits, l'Empereur sème les
grains. On ne laboure pas alors tout
le champ entier; mais les jours sui-
vans, les laboureurs de profession
achèvent de le labourer. La cérémo-
nie se termine par une récompense,
que l'Empereur leur fait donner. Elle
est réglée, & consiste en quatre
pièces de toiles de coton teintes en
couleur, qu'on donne à chacun
d'eux pour se faire des habits.

Le Gouverneur de la Ville de
Péking va souvent visiter ce champ,
qu'on cultive avec grand soin. il par-
court les sillons, il examine s'il n'y

a point d'épis extraordinaires & de bon augure. Dans l'Automne, c'est ce même Gouverneur, qui doit faire ramasser les grains. On les met dans des sacs de couleur jaune, qui est la couleur Impériale; & ces sacs se gardent dans un magasin construit exprès. Ce grain est réservé pour les cérémonies les plus solennelles. Lorsque l'Empereur sacrifie au *Tien*, ou au *Chang-ti*, il en offre, comme étant le fruit de ses mains; & à certains jours de l'année, il en sert aussi à ses ancêtres, comme il leur en servirait, s'ils étoient encore vivans.



CHAPITRE VI.

*Description de la Ville de Ganjam ;
histoire de l'Idole qu'on y révère :
Description de Brampour : Cérémonie
extravagante des Brames : Tem-
ple & Pagode de Jagrenat ; histoire
de son origine ; concours prodigieux
de Pélerins à Jagrenat ; excès de leurs
austérités.*

GAnjam est une des Villes les plus marchandes, qu'on trouve depuis Madras jusqu'à Bengale ; tout y abonde, & le Port est très-commode. Dans les plus basses marées, son entrée a toujours cinq ou six pieds d'eau, & neuf ou dix dans les plus grandes. On y bâtit des vaisseaux en grand nombre, & à peu de frais. La facilité & l'abondance du commerce y auroit sans doute attiré les nations Européanes, si la jalousie des habitans ne s'étoit opposée à leur établis-

sement. Ces peuples, quoiqu'ils soient sous la domination Mogole, s'imaginent conserver leur liberté, parce qu'ils sont en possession de ne souffrir aucun More pour Gouverneur dans leur Ville. Ils ne veulent pas permettre que les Européens construisent leurs maisons de briques. » Si nous » leur permettions d'user de briques, » disent-ils, ils éleveroient bientôt des » Fortereses. & nous captiveroient. « Aussi n'y a-t'il dans toute la Ville qu'une grande Pagode & la maison du Gouverneur, qui soit de briques. Toutes les autres maisons sont construites d'une terre grasse, enduite de chaux par-dedans & par-dehors. Elles ne sont couvertes que de paille, & de joncs

La Ville est d'une grandeur médiocre : les rues sont étroites & mal disposées ; le Peuple y est fort nombreux. Elle est située à la hauteur de 19. degrés 30. minutes Nord, sur une petite élévation le long de la riviere, à un quart de lieue de son embouchure. Elle étoit autrefois plus con-

fidérable par ses richesses & par son commerce, & étoit beaucoup plus proche de la mer; mais un vent d'Est des plus violens fit déborder les eaux de la mer, qui submergerent la Ville. Peu de ses habitans échaperent au naufrage.

Il n'y a qu'une Pagode à Ganjam. C'est une tour de pierre massive, & de figure Polygone, haute d'environ 80. pieds, sur 30. à 40. de base. A cette masse de pierre est jointe une espèce de salle, où est placée l'Idole. Cette Idole s'appelle Coppal; elle est servie par des Sacrificateurs & des *Devadachi*, c'est-à-dire, par des esclaves des Dieux. Ce sont des filles prostituées, dont l'emploi est de danser, & de sonner de petites cloches en cadence, en chantant des cantiques infames, soit dans la Pagode quand on y fait des Sacrifices, soit dans les rues quand on promene l'Idole en cérémonie.

L'histoire du Dieu Coppal est des plus bizarres. Il v a environ soixante ans qu'un Marchand étranger apporta

une statue assez mal faite. C'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied & demi, qui avoit quatre mains ; deux étoient élevées & étendues. Il tenoit dans les deux autres une espèce de flute Allemande. Ce Marchand exposa cette figure en vente. Un Prêtre d'Idoles qui l'aperçut, fit publier par-tout que ce Dieu lui avoit apparu, & qu'il vouloit être adoré à Ganjam avec la même solennité qu'on adoroit Jagrenat. Le songe du Brame passa pour une révélation divine : on acheta la statue de Coppal, & on promit de lui bâtir un Temple célèbre: Le Gouverneur n'eut garde de désabuser le Peuple ; il imposa une taxe générale pour les frais du Temple, & trouva le moyen de tirer plus d'argent qu'il n'en falloit, pour bâtir deux Temples semblables à celui qu'il vouloit construire.

Brampour est encore plus considérable que Ganjam, soit par la multitude & la richesse de ses habitans, soit par le grand commerce qu'on

qu'on y fait de toiles & de foieries. Les habitans sont d'un naturel docile, & ils n'ont qu'un médiocre attachement pour les Idoles.

Il régné a Ganjam un déreglement de mœurs, qui n'a rien de semblable dans toute l'Inde; le libertinage y est si public, que l'on y cria, il y a quelques années à son de trompe, qu'il y avoit du péril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la Ville, mais qu'on pouvoit voir en toute sûreté celles qui desservoient le Temple de *Coppal*.

Brampour est à quatre lieues de Ganjam. La Forteresse est remarquable. Elle consiste en deux rochers de médiocre hauteur, qui sont environnés d'une muraille de pierre presque aussi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit. Ses murs, vers le Nord, sont baignés d'une petite rivière, qui va se jeter dans la mer à une lieue de-là. Il y a environ cent ans qu'un homme du pays, avec cent de ses compatriotes, y tint tête pendant deux ans à une armée for-

midable de Mores. Tout le plat pays est bien cultivé, sur tout auprès des montagnes, où le ris & le bled viennent en abondance deux fois l'année, de même qu'à Bengale; mais l'air y est beaucoup plus sain, & les bestiaux y sont plus gras & plus vigoureux.

Il se fait à Ganjam & à Brampour une cérémonie aussi superstitieuse qu'extravagante. Un vieux Brame, accompagné des deux principales Dames de la Ville, se rend auprès d'une petite élévation, que les *Carias* ou fourmis blanches ont formée. Le Brame après avoir fait diverses grimaces ridicules, prononce quelques paroles, & jette de l'eau sur ce monceau de terre; les femmes viennent ensuite d'un air fort dévot, & jettent sur le même monceau de terre du ris cuit, de l'huile, du beurre, du lait, & quantité de fleurs. Ce manège dure près de trois heures, ces femmes se succédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Il y a là un repaire de serpens extrêmement venimeux.

Ces femmes s'imaginent que par leurs offrandes, elles préervent leurs enfans & leurs maris de la piquure de ces serpens.

Jagrenat , éloigné de quinze à seize lieues de Ganjam , est sans contredit la plus célèbre & la plus riche Pagode de toute l'Inde. L'édifice en est magnifique ; il est fort élevé , & son enceinte est très-vaste. Cette Pagode est encore considérable par le nombre des Pélerins, qui s'y rendent de toutes parts ; par l'or , les perles & les pierres dont elle est ornée. Elle donne son nom à la grande ville qui l'environne , & à tout le Royaume. Le Raja du pays est en apparence tributaire du grand Mogol ; il prend même le titre d'Officier de l'Empire : tout l'hommage qu'on exige de lui , c'est que la première année qu'il prend possession de son Gouvernement , il visite en personne le Nabab de *Catck*. C'est une Ville considérable entre Jag enat & Balaffor. Le Raja ne fait sa visite que bien escorté , afin de le mettre à couvert de toute insulte.

Ce Temple est sur-tout célèbre par son ancienneté. L'Histoire de son origine est singulière ; voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux , quelques pêcheurs trouverent sur la plage, qui est fort basse , une poutre que la mer y avoit jettée. Elle étoit d'un bois singulier , & personne n'en avoit vû de semblable : elle fut destinée à un ouvrage public ; & ce ne fut pas sans peine qu'on la traîna jusqu'à la première peuplade , où l'on bâtit la Ville de Jagrenat. Au premier coup de hache qu'on lui donna , il en sortit un ruisseau de sang. Le charpentier interdit cria aussi-tôt au prodige. Le Peuple y accourut de tous côtés ; & les Brame ne manquerent pas de publier , que c'étoit un Dieu , qui devoit être adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge qui couloit de la poutre. Quand cette sorte de bois n'est pas coupée dans la bonne saison , si on l'expose au soleil , il ne manque pas d'être rongé par les vers,

qui creusent jusqu'au cœur du bois. Qu'on le jette ensuite dans l'eau, il en est bientôt abreuvé; & l'eau en sort en abondance, quand la hache pénètre un peu avant. Cette poutre étoit d'un bois rouge. L'eau en pénétrant dans le cœur de cette poutre, y avoit pris la couleur du bois, qui ressemble à celle du sang. On fit donc de cette poutre une statue de cinq à six pieds de hauteur. C'est plutôt la figure d'un singe, que d'un homme: ses bras sont étendus, & tronçonnés un peu plus bas que le coude.

Le tribut qu'on tire des Pélerins, est un des plus grands revenus du Raja de Jagrenat. En entrant dans la Ville, on paye trois roupies aux gardes de la porte; c'est pour le Raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du Temple, il faut présenter une roupie au principal Brame qui en a soin. C'est la moindre taxe, que les plus pauvres ne peuvent se dispenser de payer. Pour ce qui est des riches, ils donnent des sommes considérables.

On ne sçauroit croire la foule & le concours des Pèlerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde, soit en deçà, soit en de-là du Gange. Il y en a qui ont fait plus de trois cens lieues, en se prosternant continuellement par terre sur la route : c'est-à-dire, qu'en sortant de leurs maisons, ils se couchent tout de leur long, les mains étendues au-delà de la tête ; & puis se relevant, ils recommencent à se prosterner de la même manière, en mettant les pieds où ils avoient les mains ; ce qu'ils continuent de faire jusqu'à la fin de leur pèlerinage, qui dure quelquefois plusieurs années. D'autres traînent de pesantes & longues chaînes attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules chargées d'une cage de fer, dans laquelle la tête est enfermée.



CHAPITRE VII.

Gouvernement singulier de l'Isle de Tson-ming ; quel est l'emploi des Mandarins d'armes ; quelle est l'autorité des Mandarins de lettres. Cérémonie de demander de la pluie : Ordre des Lettrés , ordre du peuple, caractère de ces Insulaires.

L'ISLE de Tson-ming se partage en quatre sortes de personnes. Le premier ordre est celui des Mandarins , soit qu'ils soient Mandarins d'armes , ou qu'ils soient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le même rang , & fait à peu près les mêmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a sous lui quatre Mandarins , dont l'emploi répond assez à celui de Capitaine : quatre autres Mandarins dépendent d'eux , & sont comme leurs Lieutenans ; ceux-ci en ont encore d'autres

au-dessous d'eux , qu'on peut regarder comme leurs Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mândarins a un train conforme à sa dignité ; & quand il paroît en public , il est toujours accompagné d'une escorte d'Officiers de son Tribunal. Tous ensemble commandent quatre mille hommes de troupes , partie cavalerie , partie infanterie. Les Soldats sont du pays même , & y ont leur famille. On leur paye de trois mois en trois mois la solde de l'Empereur , qui est de cinq sols d'argent fin , & d'une mesure de ris par jour ; ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sols de plus , & deux mesures de petites fèves pour nourrir les chevaux , qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de tems en tems la revûe de ces troupes : alors on visite attentivement leurs chevaux , leurs fusils, leurs sabres, leurs flèches, leurs cuirasses, & leurs casques de fer ; pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes , leur négligence est punie à l'heure même de 30. ou de 40. coups

de bâton. On leur fait faire aussi l'exercice, si cependant on peut donner ce nom à une marche tumultueuse & sans ordre, qu'ils font à la suite du Mandarin. Hors de-là, il leur est libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix régné presque toujours, bien loin qu'on soit obligé d'enroller les soldats par force, ou par argent, cette profession est regardée de la plûpart, comme une fortune, qu'ils tâchent de se procurer par la protection de leurs amis, ou par les présens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier Mandarin de lettres est le Gouverneur de la Ville, & de tout le pays. C'est lui seul qui administre la justice. Il est chargé de recevoir le Tribut que chaque famille paye à l'Empereur. Il doit visiter en personne les corps de ceux qui ont été tués dans quelque démêlé, ou que le désespoir a portés à se donner la mort. Deux fois le mois il donne

audience aux 2^e. Chefs de quartiers répandus dans l'Isle, & il s'informe exactement de tout ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribue des passeports aux Barques & aux Vaisseaux ; il écoute les plaintes & les accusations, qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple. Tous les procès viennent à son Tribunal. Il fait punir à grands coups de bâton celui des Plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels. Mais sa Sentence, aussi-bien que celle des autres Mandarins qui sont au-dessus de lui, ne peut être exécutée, qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur ; & comme les Tribunaux de la Province, & encore plus ceux de la Cour, sont chargés d'une infinité d'affaires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'Arrêt de mort puisse être exécuté. Ce Mandarin en a trois subalternes, qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Ces charges ressemblent assez à celles des Lieutenans particu-

liers des Prédiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité sur le peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les Gradués, & seulement en ce qui concerne les examens & les degrés.

C'est encore au premier Mandarin à donner ses ordres; quand il faut demander de la pluie ou du beaux tems. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le Mandarin fait afficher par-tout des Ordonnances, qui prescrivent un jeûne universel. Il est défendu alors aux bouchers & aux traiteurs de rien vendre sous des peines grièves. Le Mandarin marche ensuite, accompagné de quelques autres Mandarins vers le Temple de l'Idole; il allume sur son Autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après quoi tous s'asseyent. Pour passer le tems, ils prennent du Thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, & enfin ils se retirent; c'est ce qu'ils appellent demander de la pluie, ou du beau tems.

Un Vice-Roi de la Province s'im-

patientant de ce que la pluie n'étoit pas accordée à ses demandes réitérées, envoya un petit Mandarin dire de sa part à l'Idole, que s'il n'y avoit de la pluie à tel jour qu'il désignoit, il la chasseroit de la Ville, & feroit raser son Temple. Il faut bien que l'Idole ne comprît pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces menaces; car le jour marqué arriva sans qu'il y eût de pluie. Le Vice-Roi offensé de ce refus, songea à tenir sa parole: il défendit au Peuple de porter son offrande à l'Idole; il ordonna qu'on fermât son Temple, & qu'on scellât les portes, ce qui fut exécuté sur le champ. Mais la pluie étant venue quelque tems après, la colère du Vice Roi s'apaisa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le second rang dans l'Isle. On appelle ainsi ceux qui ont été autrefois Mandarins, soit qu'ils ayent été cassés, & presque tous sont de ce nombre, soit que d'eux-mêmes ils ayent quitté le Mandarinat avec

D' O B S E R V A T I O N S. 133

l'agrément du Prince, ou qu'ils y aient été forcés par la mort de leur pere ou de leur mere. Car un Mandarin qui a fait une semblable perte, doit aussi-tôt se dépouiller de sa Charge, & donner par-là une marque publique de sa douleur.

On met encore au rang des nobles, ceux qui n'ayant pas eû assez de capacité pour parvenir aux degrés littéraires, se sont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visites, qui les fait craindre & respecter du Peuple.

Le troisième Ordre est celui des Lettrés. On compte dans l'Isle près de 400. Bacheliers. Outre cela il s'y trouve une infinité de gens d'étude, qui, depuis l'âge de 15. à 16. ans, jusqu'à celui de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leur composition. Tous aspirent également au degré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y

parviennent. C'est bien plutôt l'ambition que le désir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilège d'être admis à son audience, de s'asseoir en sa présence, & de manger avec lui; honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde à aucune personne du peuple.

Enfin, le dernier Ordre comprend tout le Peuple. Il est surprenant de voir avec quelle facilité un seul Mandarin le gouverne. Il publie ses ordres sur un simple quarré de papier, scellé de son Sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des Villes & des Villages; & il est aussi-tôt obéi.

Une si prompte obéissance vient de la crainte & du respect que le Mandarin s'attire, par la maniere dont il conduit un si grand Peuple. Il ne paroît jamais en public, qu'avec un grand appareil. Il est superbement vêtu; son visage est grave & sévère.

Quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte toute dorée ; il est précédé de tous les gens de son Tribunal , dont les bonnets & les habits sont d'une forme extraordinaire. Ils marchent en ordre des deux côtés de la rue : les uns tiennent devant lui un parasol de soie , les autres frappent de tems en tems sur un bassin de cuivre , & d'espace en espace avertissent à haute voix le peuple de se tenir dans le respect à son passage. Quelques-uns portent de grands fouets , d'autres traînent de longs bâtons ou des chaînes de fer : le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide , & qui sçait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui feroit souffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ses ordres.

Il n'y a guères de peuple qui craigne davantage la mort , que ces Indulaires , quoique pourtant il s'en trouve plusieurs , sur-tout parmi les personnes du sexe , qui se la procurent , ou par colere , ou par désespoir.

Mais il semble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Tel qui n'aura que neuf a dix pistoles , les emploiera a le faire construire un cercueil , plus de vingt ans avant qu'il en ait besoin ; & il le regarde comme le meuble le plus précieux de sa maison.

Il y a un certain canton de l'Isle , où les Peuples aiment les procès de telle sorte , qu'ils engagent leurs maisons , leurs terres , leurs meubles , tout ce qu'ils ont , seulement pour avoir le plaisir de plaider , & de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci , moyennant une plus grosse somme qu'il donne sous main au Mandarin , a l'adresse d'é luder le châ timent , & de faire tomber les coups de bâton sur le dos de celui-là même qui l'avoit appelé en justice. De-la naissent entr'eux des haines mortelles , qu'ils conservent toujours dans le cœur , jusqu'à ce qu'ils ayent trouvé l'occasion d'en tirer une vengeance qui les satisfasse.

La

La voie la plus ordinaire qu'ils employent pour se venger, est de mettre le feu pendant la nuit à la maison de leur ennemi. Les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font souvenir alors des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire; & selon les Loix, ceux qui en sont convaincus doivent être punis de mort.

CHAPITRE VIII.

*Description de l'Isle de Ténériffe : maniere dont se vendange le Malvoisie.
Description de l'Isle de Cuba, du Port & de la Ville de Havane, de la Vera-Cruz, de la Puebla de Los-Angelos, de Mexico, d'Acapulco; & du Royaume de Zuoda.*

LES richesses de l'Isle de Ténériffe, son grand commerce, & l'excellent vin de Malvoisie qu'elle

produit, la rendent la plus considérable de toutes les Isles Canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur, & environ cinq de largeur. Au milieu de l'Isle s'éleve cette fameuse montagne qu'on nomme le Pic de Ténériffè, & que l'on apperçoit de plus de cinquante lieues; sa hauteur est d'environ treize cens toises. Souvent il tombe de la neige sur le sommet, tandis que dans la plaine on est fort incommodé de la chaleur.

La Lagune, petite Ville, est la Capitale de l'Isle. On trouve au-delà une plaine de deux lieues, d'où l'on apperçoit la mer du côté de l'Ouest. Là commencent ces beaux côteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres de l'Amérique.

La Malvoisie est un raisin d'une espèce particulière. On cueille ses grappes avec attention; & on ne prend que celles qui sont parfaitement mûres, pour les porter au pressoir. Quand le vin est tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il se conserve, lors-

qu'on le transporte dans les divers climats du monde. L'Isle a encore du vin blanc & du vin rouge d'une autre espèce. On y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre l'eau qu'on veut boire.

L'Isle de Cuba a environ deux cens cinquante lieues de largeur. Il est presque impossible de croiër pendant l'Hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au Sud plusieurs rochers le long de la grande Isle de Cuba, & au Nord le Parcel, où il y a de petites Isles fort basses; le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur. Il n'y a plus d'Indiens dans cette Isle. Elle est toute peuplée d'Espagnols, qui y ont plusieurs Villages; elle a un Evêque, qui fait sa résidence ordinaire à la Havane, Capitale de toute l'Isle. C'est principalement dans l'Isle de Cuba que croît cet excellent Tabac, qu'on apporte en poudre & en feuilles en Espagne, & qu'on vend dans toute l'Europe sous le nom de Tabac d'Espagne.

Le Port de la Havane est défendu

par le Fort du More ; ce Château a plus de soixante canons de fonte. L'autre passe est au milieu , entre le Fort du More & un autre Fort , qui a trente-six pièces de grosse artillerie de fonte. Quand on approche de la Ville , on se trouve à la portée des canons d'un troisième Fort plus petite que les deux autres ; il ne peut passer qu'un seul vaisseau dans chaque passe, le reste étant semé de rochers à fleur d'eau. Ce Port , ou plutôt cette Baye s'enfonce une lieue au Sud, & forme comme différens bras à l'Ouest & à l'Est. Le mouillage en est bon ; & on y est en sûreté contre les vents les plus violens.

La Ville est bien fortifiée ; elle a du côté de la terre plusieurs Bastions avec leurs courtines : sa figure est presque ronde. Il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroisses , six maisons de différens Ordres , & trois monasteres de Religieuses.

On ne sçait guères si l'on doit donner le nom de Port à la rade de la

D' O B S E R V A T I O N S. 148

Vera-Cruz, qui est à 19. degrés & 10. minutes, & à 7. heures de différence du Méridien de Paris. Les vaisseaux mouillent à l'abri du Fort saint Jean d'Ulva. Ce Fort a été construit dans une petite Isle, que la marée couvre entièrement lorsqu'elle est haute. Ce fut le Vendredi Saint de l'année 1519. que Fernand Cortez débarqua près de saint Jean d'Ulva; & c'est à l'occasion de ce saint jour, qu'il donna le nom de *Vera-Cruz* à la Ville, qu'il fonda cinq lieues plus au Nord que la petite Isle d'Ulva. On l'appelle à présent la *vieja - Cruz*, pour la distinguer de celle où est maintenant le Port, qu'on appelle la *nueva Vera-Cruz*. C'est le seul Port qui soit dans le Golfe du Mexique. Cette Ville n'est que le tiers de la Havane. Elle n'est considérable, que par le séjour qu'y font les vaisseaux marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

La puebla de los - Inglos est la Ville la plus considérable du Mexique.

après la Capitale. Elle est à peu près de la grandeur d'Orléans ; les rues en sont fort droites , & les maisons assez belles. Elle est partagée en quatre Paroisses. On y compte neuf Monastères de Religieuses, & un plus grand nombre de communautés d'hommes. Rien n'égale la magnificence des Eglises , sur-tout de la Cathédrale.

La Ville de México est éloignée de 22. lieues de la *Puebla* , & de 80. de la Vera - Crux. México est la Ville la plus belle & la plus considérable du nouveau monde. Elle est située dans une grande plaine , environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la saison des pluies, qui commencent vers le mois de Mai , on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demi - lieue de longueur. Les deux autres sont d'une lieue , & d'une lieue & demie ; mais dans les tems de sécheresse , le lac au milieu duquel la Ville est située, diminue considérablement. Les Espagnols se sont efforcés de faire écouler les eaux à

travers les montagnes qui environnent cette grande plaine ; mais après bien des frais & des travaux immenses , ils n'ont réuffi qu'en partie dans l'exécution de leur projet: néanmoins, ils ont remédié par-là aux grandes inondations dont la Ville étoit souvent menacée.

La Ville de México est bâtie fort régulièrement ; elle est traversée de quelques canaux , lesquels se remplissent des eaux qui viennent du lac. On en pourroit creuser dans toutes les rues. Elle est beaucoup plus grande que la *Puebla*. Quelques Espagnols y comptent deux cens mille ames ; mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé , on n'y en trouvera pas plus de soixante mille.

Il y a dix mille blancs dans México : le reste des habitans est composé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulâtres , de Mestis & d'autres peuples , qui descendent du mélange de ces diverses nations entr'elles , & avec les Européens ; ce qui a formé des hommes de couleurs si différentes de

puis le blanc jusqu'au noir , que parmi cent vilâges , à peine en trouve-t'on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles , & les Eglises magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautés religieuses; on y voit rouler beaucoup plus de carrosses qu'en aucune ville de France , si l'on excepte Paris. Le climat est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne , quoiqu'on soit environ à 20. degrés de latitude Nord. Dans le fort de l'Été on n'a qu'à se tenir à l'ombre , pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V. un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince lui ayant demandé combien de tems il y avoit au Mexique entre l'Été & l'Hiver :
» Autant de tems , Sire , lui répon-
» dit il , qu'il en faut pour passer du
» soleil à l'ombre. « Les pluies qui commencent au mois de Mai , & qui ne finissent qu'après l'Été, contribuent
beaucoup

beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin si l'on considère la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville, la magnificence des Eglises & des autres Edifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, & les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premières & des plus riches Villes du monde; mais d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui font la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge & nus pieds, on a de la peine à se persuader que cette Ville soit effectivement si opulente.

On compte quatre vingt lieues de México à Acapulco. Ce Bourg est à seize degrés quarante-cinq minutes de latitude Nord, selon les observations des Pilotes. Les Marchands de México y ont des maisons, où ils mettent les marchandises qu'on apporte de Manille. Tandis que le vais-

seau des Philippines est dans le port , on y voit quantité de Marchands ; mais à peine est-il parti , que chacun se retire. Les Habitans même les plus riches vont passer l'Été plus avant dans les terres , pour éviter le mauvais air d'Acapulco.

Le Port est bon & sûr ; mais le Château n'est pas fort : il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les Vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers les mois de Décembre & de Janvier , & ils en partent depuis le commencement de Mars , jusqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partoient plus tard , ils ne trouveroient pas les brisées (nom qui se donne à un vent qui vient du côté de la mer) assez fortes pour leurs pesans galions ; & au de-là des Isles Mariannes , ils auroient infailliblement à esfuyer des vents d'Ouest , qui commencent à la fin de Juin , & qui leur sont entièrement contraires. Il arrive souvent des tremblemens de terre à Acapulco.

Le petit Royaume de Quéda est

tributaire du Roi de Siam. La Ville a sept à huit mille Habitans, & tout le Royaume environ vingt mille. L'entrée de la rivière est à six degrés dix minutes de latitude Nord. On voit au Nord-Est de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'Eléphant; elle est ainsi appelée, parce que de loïn elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des Vaisseaux médiocres, qui puissent passer la barre, sur laquelle il n'y a que deux brasses & demie de haute mer. Dans la rivière, jusqu'aupres de Quéda, on trouve quatre brasses d'eau de haute mer.

Les Habitans sont Malais; ils suivent tous la Secte Mahométane des Turcs & des Mogols. Leurs maisons sont bâties de Bambou, & élevées sur des pilliers, à quatre ou cinq pieds de terre, à cause de l'humidité. Le Roi & quelques-uns des plus riches ont des maisons de planches: leurs vêtemens sont semblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor & de Sumatra. Ils ont presque tous

Les cheveux longs ; une pièce de toile ou de soie leur entoure la tête , sans la couvrir entièrement. Ils portent toujours sur eux leur cric ; c'est un poignard fort tranchant , long de quinze à dix-huit pouces , & large de deux. Plusieurs sont faits en figure d'onde , & ont des poignées d'or. Ils ont aussi des Zagayes & quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds & fort légers ; ils ont deux pieds & quelques pouces de diamètre. Ils sont à l'épreuve du sabre & du pistolet. Il y a dans le pays plusieurs familles venues de la côte de Coromandel. Il est aisé de les distinguer , parce qu'ils sont plus noirs & plus timides que les Malais. On y trouve aussi quelques Chinois , qui y sont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'est pas peuplé ; il est rempli de grandes forêts où l'on voit quantité de Buffles sauvages , d'Eléphants , de Cerfs & de Tigres. On y prend les Eléphants comme dans le Royaume de Siam , & c'est un des principaux revenus du Roi Les plai-

no
se
le
le
m
co
pa
Du
de
I
fu
est
re ;
Il e
mon
qui
batt
ron
dem
grav
don
Une
ne v
cour
font
chan
de l'é

nes sont coupées de plusieurs ruisseaux, qui les rendent fertiles. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même plusieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du monde, parmi lesquels le Danguoustan & le Durion sont les plus estimés, même des Européens.

Le Roi ne leve aucun tribut sur ses sujets : il a des mines d'un étain qui est aussi blanc que celui d'Angleterre; mais qui n'en a pas la solidité. Il en fait fabriquer des piéces de monnoie qui pesent une livre, & qui ne valent que sept sols. Il fait battre aussi de petites piéces d'or rondes de bas alloi, d'une ligne & demie de diamètre, sur lesquelles sont gravées des lettres Arabes. On en donne cinq pour un écu d'Espagne. Une petite monnoie de cuivre, qui ne vaut qu'un denier de France, a cours parmi le peuple. Les vivres y sont fort bons, & à vil prix. Les Marchands de Surate viennent y charger de l'étain, qu'on appelle le Calin aux

Indes. Ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton ; & ils en tirent de l'or en poudre & des Eléphans.

C H A P I T R E I X.

Différentes particularités du Royaume de Sennar ; Description de la Capitale & du Palais ; Ordre qui s'observe lorsque le Roi va à la campagne ; manière dont s'administre la justice ; Richesses & Fertilité du Pays ; différentes Monnoies qui y ont cours ; Mœurs , Coûtumes & Commerce des Habitans ; Habillemens singuliers des Dames de qualité ; Arbres extraordinaires qui se trouvent dans ce pays.

LA Ville de Sennar , Capitale du Royaume de ce nom , a près d'une lieue & demié de circuit. Elle est fort peuplée , mais mal-propre & mal policée. On y compte environ cent mille ames. Elle est située à

l'Occident du Nil , sur une hauteur, à treize degrés quatre minutes de latitude Septentrionale. Les maisons n'ont qu'un étage, & sont mal bâties; mais les terrasses qui leur servent de toit, sont fort commodes. Le Palais du Roi est environné de hautes murailles de briques cuites au soleil ; il n'a rien de régulier. On n'y voit qu'un amas confus de bâtimens , qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce Palais sont assez richement meublés , avec de grands tapis à la manière du Levant.

Mais souvent le Roi quitte son Palais, pour aller à ses maisons de campagne. Voici l'ordre qu'il tient dans sa marche. Trois à quatre cens Cavaliers montés sur de très beaux chevaux paroissent d'abord. Le Roi vient ensuite, environné d'un grand nombre de valets de pied & de soldats armés, qui chantent à haute voix ses louanges, & qui jouent du tambour de basque ; ce qui fait une assez agréable harmonie. Sept à huit cens filles ou femmes marchent pêle mêle avec

ces soldats , & portent sur leurs têtes de grands paniers ronds de paille de diverses couleurs, & très-bien travaillés. Ces paniers qui représentent toutes sortes de fleurs, & dont le couvercle est en Pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés, remplis de fruits & de viandes toutes préparées. Ces plats sont servis devant le Roi ; & on les distribue ensuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cens Cavaliers suivent dans le même ordre que les premiers, & ferment toute cette marche.

Le Roi qui ne paroît jamais en public que le visage couvert d'une gaze de soie de plusieurs couleurs, se met à table si-tôt qu'il est arrivé. Son divertissement le plus ordinaire est de proposer des prix aux Seigneurs de la Cour, & de tirer avec eux au blanc avec le fusil. Après avoir passé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne à la Ville dans le même ordre qu'il en est sorti le matin. Les jours qu'il ne va pas à la

promenade, il tient Conseil matin & soir. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès; aussi-tôt qu'un criminel est arrêté, on le présente au Juge qui l'interroge, & qui le condamne à mort, s'il est coupable. La Sentence s'exécute sur le champ. On prend le criminel, on le renverse par terre, & on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire.

Tout est à grand marché à Sennar. Un Chumeau ne coûte que sept à huit livres, un Bœuf cinquante sols, un Mouton quinze, & une Poule un sol. Il en est ainsi à proportion des autres denrées: le pain de froment n'est pas du goût de ces Peuples; ils n'en font que pour les Etrangers. Celui dont ils se servent, est de *Dora*, qui est un petit grain rond. Ce pain est bon quand il est frais; mais après un jour il est insipide, & on ne peut en manger. C'est une espèce de gâteau fort large, & de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce pays sont les dents d'Eléphants, le Tama-

rin, la Civette, le Tabac, la poudre d'or, &c. On tient tous les jours marché dans la grande place qui est au milieu de la Ville, où l'on vend toutes sortes de denrées & de marchandises. On en tient encore un autre, dans la place qui est devant le Palais du Roi. C'est dans ce marché qu'on expose en vente les Esclaves. Ils sont assis à terre, les jambes croisées l'une sur l'autre, les hommes & les garçons d'un côté, les femmes & les filles de l'autre. On a un Esclave des plus forts & des plus robustes pour dix écus; ce qui fait que les Marchands d'Egypte en enlèvent tous les ans un très grand nombre.

La monnoie la plus basse de ce Royaume vaut un double de France. C'est un petit morceau de fer, de la figure d'une Croix de Saint Antoine. Le *Fadda* vient de Turquie. C'est une monnoie d'argent fort mince, & moins grande qu'un denier. Elle vaut un sol-marqué. Outre ces deux monnoies, on ne se sert que de réaux & de piastrès d'Espagne, qui

doivent être rondes ; car les quarrées ne passent point dans le Commerce. Les piastres valent environ quatre francs dans ce pays-là.

Les chaleurs de Sennar sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de Janvier, & ne finissent qu'à la fin d'Avril : elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, & qui causent une grande mortalité parmi les hommes & parmi les animaux. C'est un peu la faute des Habitans qui sont mal-propres, & qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, & qui venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes & trompeurs, mais d'ailleurs fort superstitieux, & fort attachés au Mahométisme. L'eau-de-vie, le vin, l'hydromel même leur sont défendus ; & ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson est une espèce de bière, qu'ils appellent *Bousa*. Elle est

fort épaisse, & d'un fort mauvais goût. Voici la manière dont ils la préparent. Ils font rôtir au feu la graine de *Dora* : ils la jettent ensuite dans l'eau froide ; & après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont aussi l'usage du café, qu'ils boivent volontiers. On ne s'en sert pas en Ethiopie.

Les femmes de qualité sont couvertes d'une veste de soie, ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent jusqu'à terre. Leurs cheveux sont tressés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverses couleurs. Ces anneaux sont attachés à leurs tresses en forme de couronnes ; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles, leurs narines mêmes sont chargées de ces mêmes anneaux. Elles ont aux doigts plusieurs bagues, dont les pierres ne sont pas fines. Toute leur chaussure consiste en de simples semelles, qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes & les filles du commun, el-

les ne sont couvertes que depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Les marchandises qu'on apporte au Royaume de Sennar sont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du sublimé, de l'arsenic blanc & jaune, de la clinquaille, du spica de France, du mahaleb d'Egypte, qui est une graine d'une odeur forte, des couteries de Venise, qui sont des espèces de chapelets de verre de toutes les couleurs, & enfin du noir à noircir, qu'ils appellent *Kool*, & qui est fort estimé en ce pays là, parce qu'on s'en sert pour noircir les yeux & les sourcils. Toutes ces marchandises ont aussi cours en Ethiopie, avec cette différence, qu'à *Sennar* les plus gros grains de verre sont les plus estimés, & en Ethiopie les plus petits.

Les Marchands de *Sennar* font un grand commerce du côté de l'Orient. Au tems de la Mousson, ils s'embarquent à *Suaquen* sur la Mer Rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-là, & la Ville de *Suaquen*, ap-

partiennent au Grand Seigneur. Ils passent de-là à Moka, Ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au Roi d'Yémen, & se rendent ensuite à *Swate*, où ils portent l'or, la civette & les dents d'Eléphant, & en rapportent les épiceries & les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le Roi de Sennar est mort, le Grand Conseil s'assemble, & par une coutume barbare, fait égorger tous les freres du Prince qui doit monter sur le Trône.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays-là, est une prodigieuse quantité de différens arbres, qui sont inconnus en Europe. Il y en a qui sont de beaucoup plus hauts que les plus grands chênes, & si gros, que neuf hommes ensemble ne pourroient pas les embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, & leur fruit qui est très-amer, aux Courges. Il y en a aussi de ronds. On voit un de ces arbres creusé naturel-

lement, où l'on entre par une petite porte dans une espèce de chambre ouverte par en haut, & dont la capacité est si grande, que cinquante personnes peuvent aisément s'y tenir debout.

Le Gelingue est un autre arbre, qui n'est pas plus gros qu'un chêne, mais qui est aussi haut que ceux dont nous venons de parler. Son fruit est de la figure des melons d'Inde, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en cellules remplies de graine jaune, & d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur & très-rafraichissante. L'écorce en est dure & épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lys, & porte une graine semblable à celle d'un pavot.

Il y a encore en ce pays là une autre espèce d'arbre nommé Déleb. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, & à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent

à un éventail ; mais elles sont plus larges. Son fruit est rond & en grappe ; & depuis la queue jusqu'au milieu, un peu plus gros que ceux du *Gelingue*. Ce fruit est couvert de cinq écailles fort dures, qui forment une espèce de calice. Il est jaune, quand il est mûr ; & son écorce est si dure, que quand ces arbres sont agités par les vents, ces fruits se heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, & qu'il vint à tomber sur la tête d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a cassé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui soutiennent une substance à peu près semblable au miel. Cette substance qui a l'odeur du Baume, est si douce & si agréable, qu'on ne peut rien manger de plus délicieux. On trouve au milieu de cette substance une lentille brune, grosse & fort dure, qui est la semence de cet arbre. Outre le fruit dont nous venons de parler, ce même arbre

arbre
form
ces c
chat.

Le
Deleb
rié qu
sont p
plus l
des n
les V
arbre
qui est
les, &
& dou
nourri

L'an
encore
sont n
collés
irrégul
ne port
ment c
odeur.

forêt d
bres en
ropéens

Tome

arbre en porte encore un autre en forme de rave, couvert de trois écorces que l'on leve, & qui a le goût des châtaignes cuites.

Le *Dom* est comme le mâle du *Deleb*. Il n'est pas si haut de la moitié qu'un palmier. Mais ses feuilles sont presque aussi longues, & une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, & même des voiles pour les vaisseaux de la Mer Rouge. Cet arbre pousse un fruit long d'un pied, qui est couvert de cinq ou six feuilles, & dont la substance est blanche & douce comme le lait, & fort nourrissante.

L'arbre qu'on appelle *Couglés*, est encore d'une grosseur énorme. Ces sont neuf ou dix gros arbres liés & collés ensemble d'une manière fort irrégulière. Il a la feuille petite, & ne porte point de fruit, mais seulement de petites fleurs bleues sans odeur. Il y a encore dans la vaste forêt de Sennar plusieurs autres arbres entièrement inconnus aux Européens.

C H A P I T R E X.

Description de Gondar, Capitale de l'Ethiopia; Grand Commerce qui s'y fait; Monnoies qui ont cours dans l'Empire; vaste étendue de l'Ethiopia; Richesses & Fertilité du Pays; Puissance de l'Empereur. Cause du débordement du Nil; Sources de ce Fleuve; Habillemens des personnes de qualité. De la Civette: des Hippopotames; manière dont on les prend: Description d'Erfras: Cérémonies que les Ethiopiens observent dans leurs Funérailles.

GONDAR ou Gondar à Catma, c'est-à-dire, Ville du Cachet, est la Capitale de l'Ethiopia. Quoique l'étendue de cette Ville soit de trois ou quatre lieues, elle n'a point l'agrément des Villes d'Europe; & elle ne peut l'avoir, parce que les maisons n'ont qu'un étage, & qu'il n'y a point

de boutiques ; cela n'empêche pas qu'il ne s'y fasse un grand commerce. Tous les Marchands s'assemblent dans une grande & vaste place, pour y traiter de leurs affaires ; ils y exposent en vente leurs marchandises. Le marché dure depuis le matin jusqu'au soir. On y vend toutes sortes de marchandises. Chacun a un lieu qui lui est propre, & où il expose sur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or & le sel sont la monnoie dont on se sert. L'or n'est point marqué au coin du Prince, comme en Europe ; il est en lingots, qu'on coupe selon qu'on en a besoin, depuis une once jusqu'à une demi-dragme, qui vaut trente sols argent de France ; & afin qu'on ne l'altère pas, il y a par-tout des Orfèvres qui en jugent à l'épreuve. On se sert du sel de roche pour la petite monnoie. Il est blanc comme la neige, & dur comme la pierre. On le tire de la montagne *Lafia* ; & on le porte dans les magasins de l'Empereur, où on le forme en tablettes, qu'on appelle *Amanly*, ou en demi-

tablettes, qu'on nomme *Courman*. Chaque tablette est longue d'un pied, large & épaisse de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt, selon le payement que l'on a a faire, & on se sert de ce sel également pour la monnoie & pour l'usage domestique.

Il y a environ cent Eglises dans la Ville de *Gondar*. Le Patriarche qui est le Chef de la Religion, & qui demeure dans un beau Palais près de l'Eglise Patriarchale, dépend du Patriarche d'Alexandrie qui le consacre. Il nomme tous les Supérieurs des Monastères, & a un pouvoir absolu sur tous les Moines qui sont en grand nombre; car il n'y a point d'autres Prêtres en Ethiopie, comme il n'y a point d'autres Evêques que le Patriarche. On peut juger du grand nombre de Prêtres qu'il y a dans tout l'Empire, parce que dans une seule Ordination, on en consacre quelquefois jusqu'à dix mille, & six mille Diacres. Toute la cérémonie de leur ordination consiste, en ce que

le Patriarche assis récite le commencement de l'Évangile sur la tête de ceux qu'il veut ordonner Prêtres, & leur donne sa bénédiction avec une croix de fer de sept à huit livres, qu'il tient à la main. Pour les Diacres, il se contente de leur donner la bénédiction, sans réciter l'Évangile.

L'Empire d'Éthiopie comprend une vaste étendue de pays. Il est composé de plusieurs Royaumes. Celui de *Tigré* a vingt-quatre Principautés de sa dépendance. Ce sont autant de petits Gouvernemens. Le Royaume d'*Agau*, avant que les Éthiopiens en fissent la conquête, étoit une République, qui avoit ses Loix & son Gouvernement particulier. L'Empereur d'Éthiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les Frontières du Royaume de *Nerea*, & l'autre sur celle du Royaume de *Govamo*, où sont les plus riches mines d'or. On porte à Gondar tout ce qu'on tire de ces mines: on le purifie, & on le met en lingots, qu'on porte dans le Trésor Royal, d'où il ne sort que pour le payement des

Troupes , & pour les dépenses de la Cour.

La grande puissance de l'Empereur vient de ce qu'il est le maître absolu de tous les biens de ses sujets. Il les ôte & les donne comme bon lui semble. Quand le Chef d'une famille meurt , il s'empare de tous ses biens immeubles, dont il laisse les deux tiers à ses enfans ou à ses héritiers. Il dispose de l'autre tiers en faveur d'un autre , qui devient par-là son feudataire , & qui est obligé de le servir à la guerre à ses dépens , & de lui fournir des soldats à proportion des biens qu'il lui donne ; ce qui fait que ce Prince qui a un nombre presque infini de feudataires, peut mettre de puissantes armées sur pied en peu de tems , & à peu de frais.

Dans toutes les Provinces il y a des contrôles , où l'on tient un registre exact de tous les biens , qui reviennent au domaine Impérial par la mort du possesseur ; & qui sont ensuite donnés à des feudataires. Voici la maniere dont l'Empereur les met

en possession de ces biens. Il envoie à celui qu'il a choisi pour être son feudataire; un bandeau de taffetas, sur lequel sont écrits ces mots en lettres d'or : *Jesus, Empereur d'Ethiopie, de la Tribu de Juda*, lequel a toujours vaincu ses ennemis. L'Officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front du nouveau feudataire, & va ensuite accompagné de trompettes, de tymbales, & d'autres instrumens, & de quelques cavaliers, le mettre en possession des biens dont le Prince vient de le gratifier.

Les pluies durent six mois en Ethiopie. Elles commencent au mois d'Avril, & ne cessent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours sont sereins & beaux. Mais dès que le soleil se couche, il pleut jusqu'à ce qu'il se lève, ce qui est accompagné ordinairement de tonnerres & d'éclairs. On a cherché long-tems la cause du débordement du Nil. On l'a attribuée mal à propos à la fonte des neiges; car on

n'en a peut-être jamais vû en Ethio-
pie. Il n'en faut point chercher d'au-
tre cause, que ces pluies, qui sont si
abondantes, qu'il semble que ce soit
un déluge d'eau qui tombe. Les tor-
rens s'enflent alors extraordinairement,
& entraînent avec eux de l'or
beaucoup plus pur, que celui qu'on
tire des mines. Les payfans le ramas-
sent avec un grand toin.

Il n'y a guère de pays plus peuplé,
ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes
les campagnes, & les montagnes mê-
m qui sont en grand nombre, sont
cultivées. On voit des plaines entiè-
re couvertes de cardamomum, & de
gingembre, qui a une odeur très-
agréable. La plante en est quatre fois
plus grande, que celle des Indes.
La multitude des grandes rivières qui
arrosent l'Ethiopie, & qui sont tou-
jours bordées de lys, de jonquilles,
de tulipes, & d'une infinité d'autres
fleurs inconnues en Europe, rendent
ce pays délicieux. Les forêts sont
remplies d'orangers, de citronniers,
de jasmins, de grenadiers, & de plu-
sieurs

fieu
bel
me
qui
cou
d'E

C
extr
gros
hon
voix
sonn
tient
& il
quel
péris

A
l'Em
en ca
re au
qui
Avar
gne,
part
gran
Gond
ques.

Ti

fleurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuse. On y trouve un arbre, qui porte une espèce de roses beaucoup plus odoriférantes que celles d'Europe.

On voit en ce pays-là un animal extraordinaire. Il n'est guères plus gros qu'un chat. Il a le visage d'un homme, & une barbe blanche. Sa voix est semblable à celle d'une personne qui se plaint. Cet animal se tient toujours sur un arbre; il y naît, & il y meurt. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, il dépérit, & meurt de mélancolie.

Aussi-tôt que les pluies sont cessées, l'Empereur a coûtume de se mettre en campagne, pour aller faire la guerre aux Rois de *Galla* & de *Changalla*, qui sont ses plus puissans ennemis. Avant que de se mettre en campagne, il fait publier le jour de son départ, & dresser ses tentes dans une grande plaine à la vûe de la Ville de *Gondar*. Elles sont toutes magnifiques. Celle où loge l'Empereur, est de

velours rouge brodé d'or. Trois jours après ce Prince fait porter par toute la Ville ses deux grandes tymballes d'argent , monte à cheval , & se rend au Palais d'*Arringon* , où est le rendez vous de toute l'armée. L'Empereur emploie trois jours à en faire la revûe , après laquelle on entre en action. Les armées sont si nombreuses , que celle que l'Empereur commandoit en l'année 1699. étoit composée de quatre à cinq cens mille hommes.

On a été long - tems en Europe dans l'erreur sur la couleur & le visage des Ethiopiens ; cela vient de ce qu'on les a confondus avec les Noirs de la Nubie leurs voisins. La couleur naturelle des Ethiopiens est brune & olivâtre. Ils ont la taille haute & majestueuse ; les traits du visage bien marqués ; les yeux beaux & bien fendus ; le nez bien pris , les lèvres petites , & les dents blanches ; au lieu que les habitans du Royaume de *Sannar*, ou de la Nubie , ont le nez écrasé , les lèvres grosses & épaisses , & le visage fort noir.

un
de
Le
me
qu
la
plu
qu
pe
La
for
dro
la
On
qu
du
por
qua
I
une
de
d'ea
l'O
me
ren
le

L'habit des personnes de qualité est une veste de soie ou d'une fine toile de coton , avec une espèce d'écharpe. Les bourgeois sont habillés de la même maniere , avec cette différence , qu'ils ne portent point de soie , & que la toile de coton dont ils se servent est plus grossiere. Pour le peuple , il n'a qu'un caleçon de coton , & une écharpe qui lui couvre la moitié du corps. La maniere de saluer en Ethiopie est fort singuliere. On se prend la main droite les uns aux autres ; & on se la porte mutuellement à la bouche. On prend aussi l'écharpe de celui qu'on salue , & on se l'attache autour du corps , ce qui fait que ceux qui ne portent point de veste, sont demi-nuds quand on les salue.

Il y a dans le royaume de *Goyans* une montagne fort élevée , au haut de laquelle sont deux grosses sources d'eau , l'une à l'Orient , l'autre à l'Occident. Ces deux sources forment deux ruisseaux , qui se précipitent avec une grande impétuosité vers le milieu de la montagne dans une

terre spongieuse & tremblante, qui est couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne paroissent qu'à dix ou douze lieucs de-là, où se réunissant, elles forment la rivière du Nil, qui se grossit en peu de tems par les eaux de plusieurs rivières qu'elle reçoit. Ce qui est merveilleux, est que le Nil passe au milieu d'un lac sans y mêler ses eaux. Ce lac est si grand, qu'on l'appelle *Babal Dembea*, c'est-à-dire, la mer de Dembea. Le pays qui l'environne est enchanté; on ne voit de tous côtés que de grosses bourgades, & de beaux bois de lauriers. Sa longueur est d'environ cent lieues, & sa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en est douce & agréable, & beaucoup plus légère que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une Isle, où l'Empereur a un Palais aussi magnifique que celui de Gondar.

On voit sur ce lac beaucoup d'*Hypopotames*. Ils poussent l'eau devant eux, & s'élancent fort haut. La peau de ces animaux est tantôt rouge, &

ta
ce
les
tar
ter
le
les
no
mé
fon
la
cha
une
V
Lor
on l
lui c
nag
ge,
sang
E
n'est
Ville
pie;
les r
les f
autre

D' O B S E R V A T I O N S. 1-3

tantôt blanche. Leur tête ressemble à celle des chevaux; mais leurs oreilles sont plus courtes. Ces Hypopotames sont des amphibies, qui sortent de l'eau pour brouter l'herbe sur le rivage, d'où ils enlèvent souvent les chèvres & les moutons, dont ils se nourrissent. Leur peau est fort estimée; on en fait des boucliers, qui sont à l'épreuve du mousquet & de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaise nourriture.

Voici la maniere dont on les prend. Lorsqu'on en apperçoit quelqu'un, on le suit le sabre à la main, & on lui coupe les jambes; ne pouvant plus nager, ils viennent au bord du rivage, où ils achevent de perdre leur sang.

Emfras est après *Gondar*, dont elle n'est éloignée que d'une journée, la Ville la plus considérable de l'Ethiopie; sa situation est charmante, & les maisons sont très bien bâties. Elles sont toutes séparées les unes des autres par des haies vives toujours

vertes , couvertes de fleurs & de fruits , & entremêlées d'arbres plantés à une distance égale : c'est l'idée qu'on doit se former de la plûpart des Villes d'Ethiopie. Le Palais de l'Empereur est situé sur une éminence , qui commande toute la Ville.

Emfras est fameuse par le commerce des esclaves & de la civette. On y élève une quantité si prodigieuse de ces animaux , qu'il y a des marchands , qui en ont jusqu'à trois cens. La civette est une espèce de chat ; on a peine à la nourrir. On lui donne trois fois la semaine du bœuf crud , & les autres jours une espèce de potage au lait. On parfume cet animal de tems en tems de bonnes odeurs ; & une fois la semaine on racle proprement une matiere onctueuse qui sort de son corps avec sa sueur : c'est cet excrément qu'on appelle civette , du nom de l'animal même. On renferme cette matiere avec soin dans des cornes de bœuf , qu'on tient bien bouchées.

La vendange se fait à Emfras au

mo
pes
livr
com
tout
quo
pas
de l
pou
Et
où l
cice
leur
les d
L
me ;
l'Ecr
sieur
à l'é
plus
font
L
quel
ne p
qu'u
rend
tabl

mois de Février. On trouve des grappes de raisin qui présentent plus de huit livres, & dont les grains sont gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés; & cela vient uniquement de l'aversion que les Ethiopiens ont pour les Européens qui sont blancs.

Emfras est la seule Ville d'Ethiopie, où les Mahométans fassent un exercice public de leur religion, & où leurs maisons soient mêlées avec celles des Chrétiens.

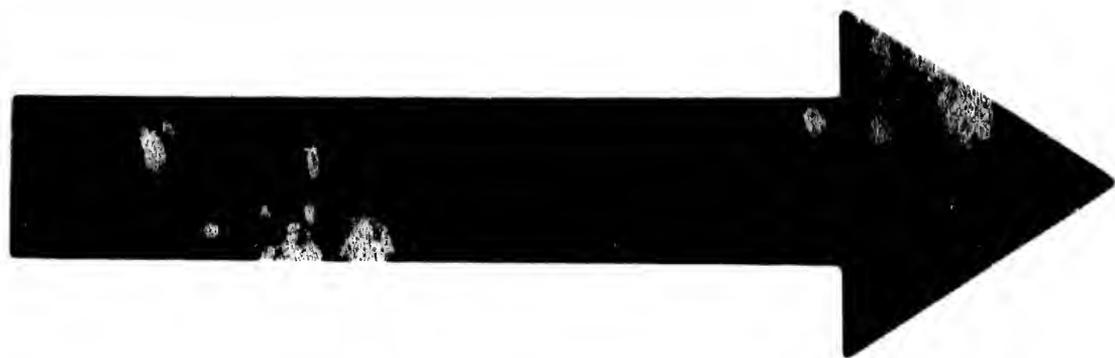
Les Ethiopiens n'ont qu'une femme; mais ils voudroient bien que l'Ecriture leur permît d'en avoir plusieurs. Les Religieux sont fort sévères à l'égard de ceux qui en entretiennent plus d'une; mais les Juges laïques ne sont pas à beaucoup près si rigides.

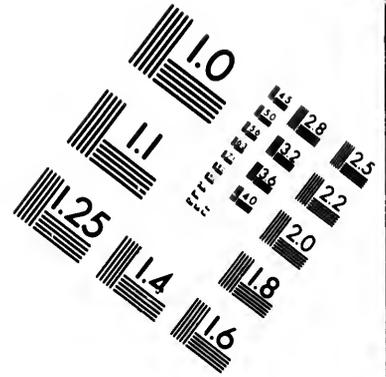
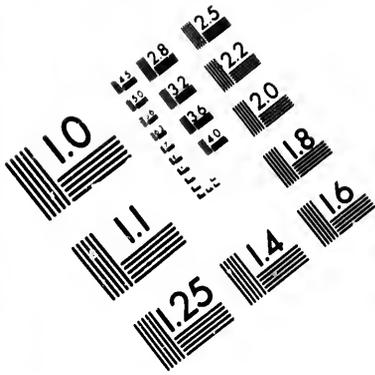
Les obsèques des Ethiopiens ont quelque chose de trop singulier, pour ne pas être rapporté. Lorsque quelqu'un meurt dans ce pays-là, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent

dans la maison du défunt , & pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des cérémonies particulières ; & après l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton , on le met dans un cercueil au milieu d'une salle , avec des flambeaux de cire : on redouble les cris & les pleurs au son des tambours de basque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt ; les autres disent des vers à sa louange , ou s'arrachent les cheveux , se déchirent le visage , ou se brûlent la chair avec les flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie qui est affreuse & touchante , dure jusqu'à ce que les Religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques Pseaumes , & fait les encensemens , ils se mettent en marche , tenant à la main droite une croix de fer , & un livre de prières à la gauche. Ils portent eux-mêmes le corps , & psalmodient pendant tout le chemin. Les parens & amis du défunt suivent , & continuent leurs cris avec des tambours de basque. Ils

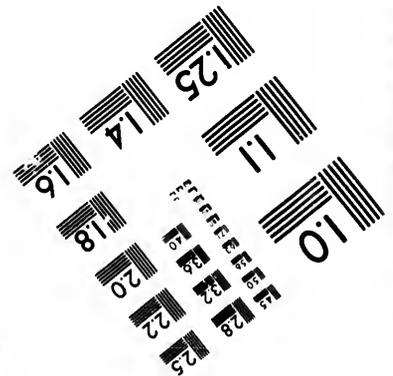
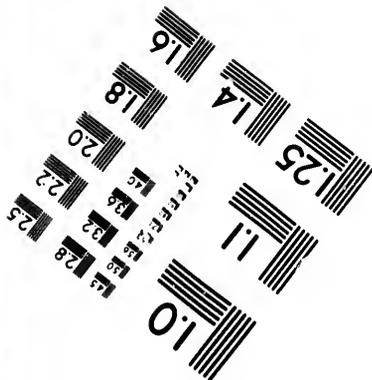
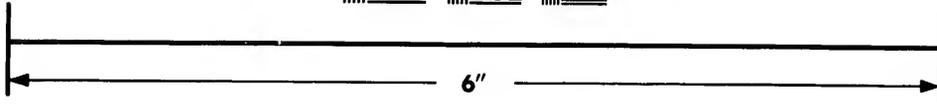
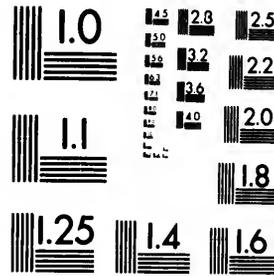
ont tous la tête rasée , qui est la marque du deuil. Quand on passe devant quelque Eglise , le convoi s'y arrête ; on fait quelques prieres , & ensuite on continue son chemin jusqu'au lieu de la sépulture. Là on recommence les encensemens ; on chante quelque tems les Pseaumes d'un ton lugubre , & on met le corps en terre. Les assistans rerournent a la maison du défunt , où l'on fait un festin. On s'assemble matin & soir pendant trois jours pour pleurer ; & on ne mange point ailleurs pendant tout ce tems-là : après trois jours , on se sépare jusqu'au huitième jour de la mort ; & de huit jours en huit jours , on se rassemble pour pleurer pendant deux heures , ce qui se pratique pendant toute l'année. C'est leur anniversaire.

Une autre cérémonie plus singulière encore , est celle qui s'observe le jour de l'Assomption , jour auquel l'Empereur a coûtume de communier. On voit douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du Palais. L'Empereur revêtu ce jour-là





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
11
E E E E E 28
E E E 25
E E 22
E 20
E 18
6

11
11
10
E E
E E

d'une veste de velours bleu à fleurs d'or , qui traîne jusqu'à terre , a la tête couverte d'une mouleline rayée de filets d'or , qui forme une espèce de couronne a la maniere des Anciens , & qui lui laisse le milieu de la tête nue. Ses souliers sont a l'Indienne , travaillés à fleurs avec des perles. Deux Princes du Sang superbement vêtus l'attendent à la porte du Palais avec un magnifique dais , sous lequel l'Empereur marche précédé de ses trompettes , tymbales , fifres, harpes, hautbois, & autres instrumens qui font une simphonie assez agréable. Il est suivi par les sept premiers Ministres de l'Empire , qui se tiennent par-dessous les bras , & qui ont la tête couverte à peu près comme l'Empereur , ayant chacun une lance a la main. Celui du milieu porte la couronne Impériale , tête nue. Cette couronne fermée , & surmontée d'une croix de pierreries , est très-magnifique. Les Officiers de la Couronne se tenant de la même maniere, suivent chantant les louan-

ges de l'Empereur , & se répondant les uns aux autres Les Moutquetaires vêtus de vestes de différentes couleurs , ferrées en manière de justeau corps , viennent ensuite , & sont suivis par les Archers armés d'arcs & de flèches. Cette marche est fermée par les chevaux de main de l'Empereur superbement enharnachés , & couverts de magnifiques étoffes d'or , qui traînent jusqu'à terre , & sur lesquels sont des peaux de tigres d'une grande beauté

Le Patriarche revêtu de ses habits Pontificaux parsemés de croix d'or est à la porte de la Chapelle , accompagné de plus de cent Religieux vêtus de blanc. Ils sont rangés en haie , tenant une croix de fer à la main , les uns dans la Chapelle , & les autres en dehors : le Patriarche prend l'Empereur par la main droite en entrant dans la Chapelle , & le conduit près de l'Autel. On porte le dais sur la tête de l'Empereur jusqu'à son prie-Dieu , qui est couvert d'un riche tapis. L'Empereur demeure presque tou-

jours debout jusqu'à la communion ; que le Patriarche lui donne sous les deux espèces.

La cérémonie étant finie , on tire deux canons , comme on avoit fait en entrant ; & l'Empereur sort de la Chapelle , & retourne au Palaïs , dans le même ordre qu'il est venu.

C H A P I T R E X I.

Divers remèdes fort simples , dont se servent utilement les Médecins Indiens , pour différentes sortes de maladies.

POUR soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancemens , les Médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau , & après avoir bien agité ces deux liqueurs , ils en mettent dans le creux de la main , & en frotent fortement la fontaine de la tête : ils disent que rien

D'OBSERVATIONS. 181

n'est plus propre à rafraîchir le sang; ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine.

Ils traitent les érisipelles de la tête en appliquant les sangsues; & pour les faire mordre, ils les irritent, en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est d'un grand usage chez les Médecins de Bengale; ils l'appliquent aux temples pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement sur les piquures de scorpion, de frêlons, &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, & les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une espèce d'emplâtre qui tombe de lui-même, quand il a fait son opération. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remède contre les vers du ventre, est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite, pour les vers qui s'engendrent dans les plaies, ils

mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac.

Le *Cucuma*, ou *Terra merita*, n'est pas moins en usage que la chaux : ils en frottent le front, le dedans des mains, & le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de Bengale broyée, mise dans un nouet ou sachet, & sentie plusieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, la fièvre tierce. Quelques-uns donnent à sentir la fleur entière & non froissée de la camomile blanche pour le même mal ; & deux heures avant l'accès, ils prennent un nouet, où ils ont une herbe froissée avec les doigts, dont ils touchent légèrement le front, les temples, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où on a coutume de saigner, les poignets, le dedans & le dehors de la main, l'umbilic, les lombes, les jarrets, le dessus & le dessous des pieds, & la région du cœur. Ce nouet est rempli de feuilles de haricots du pays ; car ils n'emploient pas ceux d'Europe.

D'OBSERVATIONS. 183

Les haricots sont aussi très-utiles contre le scorbut : on en donne le bouillon aux plus malades ; aux autres , on les fait manger fricassés.

Les habiles Médecins jugent de la grandeur du mal par le poulx. Le commun en juge par le froid , ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans , quand la chaleur domine au-dehors. Alors ils sont inexorables pour ne point permettre de boire , de crainte du *sannipati* ; c'est une espèce de létargie , qui sans troubler beaucoup la raison, cause la mort en peu de tems.

De toutes les fièvres , ils ne craignent que la double-tierce ; pour celles qui commencent par le frisson & par le tremblement , ils font avaler une espèce de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier , & une tête d'ail concassée. Ce remède fait suer les malades , & les délivre de la soif. Quand on a froid au corps , & chaud aux pieds & aux mains , ils ordonnent de prendre trois matins de suite trois cuillerées du suc d'une

petite herbe , qui selon toutes les apparences , est le *chamaedris* rampant , avec du jus de gingembre verd ; peut-être que ce gingembre sec avec du sucre auroit le même effet que le verd.

Il y en a , qui pour décharger les poumons d'une pituite crasse & visqueuse , veulent qu'on fume au lieu de tabac l'écorce sèche de la racine de verveine. D'autres , pour inciser cette humeur dans la toux , font torréfier parties égales de cloud, de canelle, de poivre long , qu'ils mêlent avec du miel, corrigé par une tête de cloud rougie au feu. Cette composition étant faite , ils en mettent de tems en tems sur la langue.

Pour nettoyer les vaisseaux salivaires & les amigdales d'une humeur épaisse & gluante , on se gargarise avec une décoction de lentilles ; & on s'en trouve bien.

Pour guérir de l'épilepse , ils brûlent jusqu'à l'os avec un louton d'or dans le paroxisme ; ou dans le commencement du paroxisme , ils appliquent

que
où
ven
ses
rien
ce q
C
de v
ils d
d'eau
veill
min
poiv
Caff
lieux
miel
posé
Ils
sur u
en fo
serve
emple
tes le
Qu
malad
siège
except
Ton

quent derrière la tête, dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relèvent se séparent, deux ou quatre grosses sangsues : si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis des lavaille au soir une cuillerée de cummin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé, & grillé comme du Café. Si c'est un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'*opium* avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur l'ombilic.

Ils froissent les écailles d'huîtres sur une pierre avec de l'eau, & ils en font un liniment, dont ils se servent pour l'enflure du scrotum. Ils emploient le même remède pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siège; ils lui couvrent tout le corps, excepté la tête, & dessous ils mettent

de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir la *Stramonia*, la grosse *Germandrée*, l'*Eryssimum*, &c. Ils y mettroient du buis, s'ils en avoient; car le buis épineux que l'on voit à Bengale, n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a à Bengale une maladie assez commune, accompagnée de sueurs extraordinaires, qui causent la mort. Le remède est de donner des cordiaux, & de semer dans le lit du malade quantité de semence de lin, laquelle mêlée avec la sueur, fait un macilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mêlé dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, & ils en bassinent l'endroit où est la dartre. On est guéri en trois semaines; on sent de la fraîcheur en appliquant ce remède.

Ils guérissent le *Panaris* fort aisément. Ils font mortifier sur la braise un morceau de la feuille d'une espèce de lys qui croît à Bengale. Ils le met-

rent sur le mal deux fois le jour : au bout de trente jours le pus est formé. Ce remède cause beaucoup de douleur ; ils emploient le même remède pour résoudre les fronces , & les duretés , & pour les faire percer. On guérit les abscesses avec un cataplasme d'oignons , & de gingembre verd , fricassés dans l'huile de moutarde. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte , & sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans le Royaume de Bengale. On le nomme Jari. Les Médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué , après quoi ils lui font boire d'une liqueur composée de jus d'oignons , de gingembre verd , & de grand basilic , parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel , & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulcères qui sont dans les entrailles.

Il y a aussi un autre mal fort commun , qu'on nomme Agram. La langue se fend , & se coupe en plusieurs

endroits ; elle est quelquefois rude ; & semée de taches blanches. Les Indiens craignent beaucoup ce mal , qui vient , a ce qu'ils disent , d'une grande chaleur d'estomac. Pour remède , ils donnent à mâcher du basilic a graine noire ; ou bien ils en font avaler le suc , ferré avec la tête d'un cloud. Quelquefois ils donnent a boire le jus de la grosse mente.

Il y a encore une sorte d'ulcères , qu'ils appellent fourmilliere de vers ; & en effet , ce sont plusieurs ulcères qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un se guérit , & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers , il y en a qui appliquent de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits ; & sur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres : les vers passent par les trous du plomb , & se jettent dans le fruit qu'on ôte aussi-tôt ; & alors l'ulcère se guérit.

On guérit aussi quelquefois les ulcères , en mettant dessus une couche de tabac grossièrement pulvérisé , de

D'OBSERVATIONS. 183
l'épailleur d'une pièce de quinze sols,
& du sel pilé d'une égale épaisseur.
Ce remède s'applique tous les matins,
& on est guéri en vingt jours.

CHAPITRE XII.

*Situation & étendue de l'Egypte ; son
Gouvernement ; ses productions ; cours
du Nil ; différentes antiquités de
Caire , d'Alexandrie & de Thèbes.*

L'EGYPTE est appelée par les Grecs , tantôt *Aigyptos* , tantôt *Potamuris* , tantôt *Melambolis* , tous noms qui marquent l'avantage qu'elle a d'être arrosée des eaux du Nil , & engraislée par le sable noir qu'il entraîne , & qu'il répand sur les terres.

Presque tous les autres Peuples anciens l'ont connue sous le nom de la Terre de *Cham* , fils de Noé , ou sous le nom de la Terre de *Mitstaim* , fils ou descendant de Cham , qui s'y établit.

La situation de l'Egypte est entre la Mer Méditerranée au Nord ; l'Isthme de Suès , & la Mer Rouge à l'Est ; la Nubie au Sud , les Déserts de Barca & la Libye à l'Ouest.

Sa longueur Nord Sud , depuis la dernière Cataracte de la Nubie , jusqu'à la Mer Méditerranée , est de cinq mille trois cens stades , selon Strabon , c'est à-dire de deux cens douze lieues ; sçavoir , de la Mer Méditerranée au Caire trente - cinq lieues , du Caire à Thèbes cent trente-cinq lieues , & de Thèbes à la dernière Cataracte quarante-deux lieues.

Sa largeur n'est pas égale. Elle n'est tout au plus que de vingt à vingt-six lieues depuis la dernière Cataracte jusqu'au Caire. On pourroit même à la rigueur dire qu'elle n'est que de cinq à six lieues , puisqu'il n'y a de terrain cultivé que de cette largeur ; car c'est une longue vallée bordée d'une double chaîne de montagnes Est Ouest traversée par le Nil : hors cette largeur , le reste est un terrain qui de tout tems a été inculte &

désert. Mais depuis le Caire entirant au Nord jusqu'à la Mer Méditerranée, l'Egypte s'élargit toujours, de sorte que la base du côté de la Mer s'étend de Kan-jounès, autrefois Jaïfus, dernière Ville du Royaume à l'Ouest, aux côtes de la Libye, par de-là Alexandrie, & est de près de cent lieues.

Tomumbay de la race des Mamelus est le dernier Soudan qu'il y ait eu en Egypte. Selim Empereur des Turcs la conquit en l'an 1517. & elle est demeurée sous la domination du Grand Seigneur.

Il y a un Bacha, vingt-quatre Beys, & quatre Corps de milices. Quoique le Bacha soit comme le Chef du Gouvernement, il ne peut cependant rien entreprendre de considérable, que de l'avis & du consentement des Beys & des autres Officiers.

Le Bacha a coutume d'entrer en fonction au mois de Septembre, qui est le premier mois de l'année, selon les Coptes. Le Sultan lui envoie

tous les ans vers ce tems-là, ou une confirmation dans sa Charge, ou l'ordre de sa déposition. Ordinairement le Bacha est trois ans en charge; mais il n'y a rien de réglé là-dessus. Souvent il est dépossédé avant ce tems-là.

Le Château du Caire sert de Palais au Bacha. Il y tient trois fois la semaine le Divan, ou le Conseil général, qui est composé des Beys & des Agas des sept Corps de milices.

Les Beys sont les Lieutenans du Bacha. Il doit y en avoir vingt-quatre; mais rarement leur nombre est complet, parce que le Bacha qui les nomme est intéressé à ne pas les remplacer d'abord, à cause d'une certaine somme assignée sur le Trésor Royal pour payer les appointemens des Beys, dont le Bacha profite lorsqu'il manque quelque Bey. Et il faut sçavoir qu'un Bey a par jour près de dix-neuf livres, & trente-sept livres dix sols lorsqu'il est en voyage pour le service de l'Etat.

Comme il se présente un grand nombre

no
de
me
me
cha
I
ter
fon
mil
mil
pay
a p
Tro
T
dou
mill
Châ
La
cinq
est d
L
Gou
ze g
gran
Béhe
Char
Garb
T

D' O B S E R V A T I O N S. 173.

nombre de concurrens pour la place de Bey, le Bacha reçoit ordinairement de celui qu'il veut bien nommer, vingt ou vingt-cinq bourses, & chaque bourse est de cinq cens écus.

Les Officiers de même, pour profiter de la solde destinée au soldat, font si bien, qu'au lieu de vingt mille hommes de Cavalerie, & vingt mille hommes d'Infanterie, qui sont payés par le Grand Seigneur, il n'y a presque jamais la moitié de ces Troupes.

Toute l'Infanterie qui consiste en douze mille Janissaires & en huit mille Azaps, est en garnison dans le Château & dans la Ville du Caire. La Cavalerie qui est composée de cinq corps de Troupes différentes, est dispersée d'un côté & d'autre.

L'Egypte est partagée en dix-sept Gouvernemens, dont il y en a treize grands, & quatre petits. Les grands sont Achemonain, Athsihé, Béheiré, Béhensé, la Loubié, Charquité, Quahalié, le Faiom, Garbié, Girgé, Gizé, Manselouth, la

Menoufié. Les petits Gouvernemens sont ceux d'Assouan , d'Ebrim , d'Elouah , & de Terrané. Outre les Gouverneurs , les Bourgs & les Villages ont leurs Seigneurs particuliers. Tous indifféremment sont obligés de suivre en tout les délibérations du Divan du Caire.

Les Gouverneurs ne sont en place qu'un an. Le Bacha en nomme de nouveaux chaque mois de Septembre. C'est le Bacha lui-même, qui installe les treize Gouverneurs des grands Gouvernemens. Il les revêt d'un Cafetan qui est une veste particulière, & leur assigne une garde de Cavalerie , qui est plus ou moins forte , selon l'étendue de leur Gouvernement. Le Gouverneur de Terrané est installé par le Gouverneur de Béheiré, & ceux d'Assouan , d'Ebrim , d'Elouah, le sont par le Gouverneur de Girgé.

Les Seigneurs des Bourgs & Villages ont ce désagrément , que si quelqu'un d'eux meurt sans avoir vendu ou résigné quarante jours

D' O B S E R V A T I O N S. 195

avant sa mort les terres dont il est Seigneur, ses biens sont confisqués. Le Bacha les fait vendre à l'encan, & en reçoit l'argent au profit du Grand Seigneur.

L'Égypte est si fertile & si riche, que le Fisc en tire tous les ans quinze millions d'argent, & deux cens quatre-vingt-seize mille sept cens charges, les deux tiers de bled, l'autre tiers d'orge, de lentilles, fèves & autres semblables légumes. On envoie aussi par an à la Porte douze cens quintaux de sucre, & sept cens charges de lentilles.

Ce n'est cependant là qu'une partie de ce que le Grand Seigneur retire de l'Égypte. Les Douanes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, de Suès, du Caire, &c. produisent des sommes beaucoup plus considérables.

L'Égypte cependant n'est pas un pays extrêmement peuplé. Il y a peu de grandes Villes, & on ne compte en tout que trois mille tant Bourgs que Villages. Dans un si petit pays

bre de Villes & de Villages, il y a jusqu'à douze mille Mosquées.

La fertilité du pays paroît encore par la multitude d'animaux que l'on voit de tous côtés, & par cette quantité prodigieuse de plantes que la terre produit, dont plusieurs sont particulières à l'Egypte.

Entre les animaux, les Crocodiles, les Gazelles, les Bœufs sauvages, les Bouquetins, les Sangliers, les Loups, les Renards, les Ichneumons, c'est-à-dire Rats de Pharaon, les Tigres, les Hyènes, les Cameleons, les Moutons, les Lievres & autres semblables, se trouvent en Egypte comme en d'autres pays. Il n'y a que les Hipopotames qui lui soient particuliers. Le nombre des Crocodiles est prodigieux; celui des Hipopotames au contraire est très-petit.

La liste des Oiseaux seroit infinie. Il y a sur-tout beaucoup de Tourterelles, de Cailles, de Canards, de Sarcelles, de Saq-saqs, que les Grecs appellent Trochilus, de Macreuses, de Plongeurs, d'Oies du Nil, de Poules de ris, de Pluviers, de Bechats,

de Chevaliers , de Quathas , qui est une espèce des Perdrix , (car de Perdrix véritables , il n'y en a que dans le Desert de Saint Antoine ;) de Courlis , de Hérons , de Pélicans , de Cormorans , de Grues , (mais seulement dans la haute Egypte , & pendant quelques mois. Elles y viennent du pays du Nord.) d'Aigles , d'Ibis , & de toutes sortes de petits Oiseaux. La Bécasse est très-rare soit dans la haute , soit dans la basse Egypte.

Il en est des plantes comme des animaux. L'Egypte a toutes les plantes communes aux autres pays , à l'exception des Noyers & des Aman-diers. Celle qui porte le Sené y est inconnue , quoique les Egyptiens en fournissent une grande quantité à l'Europe ; ils le tirent de Nubie.

Le Papyrus qui est une espèce de jonc , le Lotus , l'Arum Ægyptiacum , le Méloukié sorte de Mercuriale , l'Achar plante Tithymale , gommeuse , épineuse , le Hanné , dont le jus est d'un beau rouge , l'Aber assez semblable au Romarin , sont des plantes particulières à l'Egypte. R iij

La Casse, le Sycomore, le Carérambas, qui est une espèce de Coloquinte, ne croissent que dans quelques endroits particuliers de l'Égypte.

Malgré la fertilité de la terre, c'est le Nil cependant qui est le nourricier de l'Égypte. La cherté ou l'abondance dépendent du débordement de ce Fleuve. Outre cela les autres alimens ne sont pas d'un goût exquis. Il n'y a que le Bœuf qui soit excellent : le Mouton n'est que médiocrement bon. Les poulers le sont encore moins, apparemment à cause de la manière dont on les fait éclore.

Il ne croît point de vin en Égypte ; le vin qu'on y boit vient de Chypre, de Candie, d'Italie ou de France. L'eau pour être potable, sur-tout dans les contrées les plus chaudes, doit être renfermée dans des pots d'une terre qui soit très-poreuse, qu'on expose aux fenêtres du côté du Nord ; & c'est ce qui se pratique au Caire.

Cette incommodité est bien compensée par la situation où se trouve

l'Égypte. Il n'y a nul pays au monde, qui en ait une plus commode pour le Commerce. Placée entre l'Afrique & l'Asie, vis-à-vis de l'Europe, bornée d'un côté par la Mer Arabique, & de l'autre par la Mer Méditerranée, elle doit être comme la Dépositaire de toutes les richesses de ces trois parties du monde.

Le cours du Nil n'a qu'un seul canal, depuis sa source jusqu'à cinq lieues au-dessous du Caire. Il descend de l'Abyssinie, & traverse les Royaumes de Sennar & de Dangola, toute la Nubie & l'Égypte. Mais au dessous du Caire il se divise en deux branches; l'une va à Damiette, & l'autre à Rosette, & par-là forme l'Isle du Delta.

Les autres grands Fleuves grossissent dans leurs cours par les nouvelles eaux qu'ils reçoivent continuellement dans leurs lits. Le Nil au contraire dans la seule Égypte se répand par plus de quatre-vingt grands canaux, & par plusieurs petits, qui

presque tous aboutissent à la Mer Méditerranée.

Pendant les trois ou quatre mois de l'année que le Nil est haut, tous ces canaux sont pleins d'eau. Quand il baisse, la plupart diminuent peu à peu, & enfin sont à sec, à l'exception de quelques-uns qui ne tarissent jamais, à cause de la multitude des sources dont ils sont remplis.

Ceux qui sont le long des canaux qui viennent à sec, sont autour de leurs hameaux de vastes & profonds fossés, que l'on prendroit pour des Lacs, lorsqu'ils sont remplis par le débordement du Nil. L'eau n'ayant point d'issue, s'y conserve jusqu'à la nouvelle croissance de ce Fleuve, & sert de boisson aux hommes & aux bestiaux.

Outre ces profonds fossés, ils creusent des puits, qui se remplissent également des eaux du Nil, mais en très-peu de tems. L'eau y contracte une salure insupportable, que le nitre de la terre leur imprime; de sorte qu'elle ne sert ordinairement qu'à arroser leurs prés & leurs légumes.

Ainsi par le moyen de ces puits, & par les inondations du Nil, qui ont précédé, l'Egypte sous un climat brûlant, sous un ciel sans nuage & sans pluie, est très-fertile.

Pour procurer l'abondance en Egypte, il faut que le Nil s'éleve au-dessus du niveau de son lit, & croisse de vingt à vingt-quatre pieds à la Cataracte d'Assouan, c'est-à-dire à l'entrée de l'Egypte, de vingt à vingt-quatre palmes au Caire, & seulement de quatre ou cinq palmes à Damiette & à Rosette.

Les eaux du Nil commencent à se troubler, & à grossir vers le vingt-deux de Juin, & elles diminuent après le vingt-deux de Septembre; c'est-à-dire, qu'elles sont trois mois à croître, & trois mois à diminuer.

Le grand Caire, Capitale de l'Egypte, est situé sur la rive droite du Nil. Cette Ville a dix ou douze milles de circuit, en y comprenant le vieux Caire & Boulac. Sa longitude est quarante-neuf degrés, & sa latitude vingt-neuf degrés trente minutes. Il y a

certainement au Caire un plus grand nombre d'Habitans qu'à Paris, mais moins de maisons, quoiqu'il y ait près de treize cens Edifices publics, ſçavoir, ſept cens vingt Mosquées avec des clochers, & quatre cens trente ſans clocher, quatre-vingt bains publics, (le nombre des bains particuliers va à l'infini) : enfin un grand Collège nommé *Sama*, c'est à dire la Mosquée des fleurs.

C'est là que les quatre Pontifes, ou les quatre Chefs des quatre Sectes de la Loi ont leur ſiége, & exercent leur juridiction. Leur autorité est parfaitement égale. On prend par an des greniers du Grand Seigneur deux mille charges, ſoit de bled, ſoit de légumes, pour l'entretien du Collège, qui en a bien encore autant, & ſouvent davantage, par les legs qu'on lui fait. On y enſeigne les principes du Mahométiſme, la Logique, l'Aſtronomie, l'Aſtologie judiciaire, & l'Histoire.

Il n'y a dans le Caire qu'une ſeule Place publique, nommée la Romé-

lie. Elle est devant le Château, sans arbre, sans fontaine, & sans aucun ornement.

Les rues sont étroites & sans allignement; comme elles ne sont point pavées, on marche toujours dans un terrain poudreux à l'excès. On ne voit au Caire, ni carrosse, ni caleche, ni chaise à porteur: on va par la Ville, ou à cheval, ou sur des ânes. Les Dames mêmes n'ont point d'autre monture. Dans chaque rue il y a un réservoir d'eau, & un abreuvoir pour faire boire les animaux. Chaque réservoir a un ou deux tuyaux, & une tasse de cuivre suspendue à une chaîne.

Les maisons sont à plusieurs étages: elles sont bâties de briques, ou moitié de briques & moitié de pierres. La magnificence des maisons est au dedans, & du côté des cours. Leurs Divans sur-tout & leurs salles ont du beau & du grand: ce ne sont que jets d'eau, que compartimens de marbre, & toute sorte d'embellissemens.

Le canal qui traverse le Caire d'un bout à l'autre , est l'unique chose extérieure , qui pourroit donner quelque idée de la Ville ; mais l'eau n'y coule que l'espace de trois ou quatre mois : le reste de l'année elle est si basse , qu'elle y croupit , & qu'elle en fait un cloaque. Ce canal n'a point d'autre source que le Nil.

Le seul Château du Caire a des choses plus remarquables que tout le reste de la Ville. Cette Citadelle a une vaste enceinte ; elle n'est ni forte ni régulière : elle domine la Ville ; mais elle est dominée par une montagne qui est au Levant. Elle a pour garnison les Janissaires , les Azaps , qui y ont leurs logemens , leurs magasins d'armes , & leur artillerie. Ce Château est l'ouvrage de la Reine Sémiramis , qui y mit une garnison de Babyloniens , afin de tenir toujours en échec Memphis , située vis-à-vis à l'Occident du Nord. Un long aquéduc , dit Strabon , y conduisoit l'eau du Nil , par le moyen de plusieurs pompes & de roues , que cinquante esclaves faisoient tourner.

Aujourd'hui c'est un aquéduc bâti de pierres taillées en forme de diamans, & qui est soutenu par trois cens vingt arcades.

Outre cet aquéduc, il y a dans le Château un puits nommé communément le puits de Joseph, dont nous avons déjà parlé.

Ochus, Roi de Perse, avoit fait bâtir dans le vieux Caire un fameux Temple, qu'il avoit dédié à la Divinité du feu. On y entretenoit une si grande clarté, qu'il fut nommé le Château des bougies.

Alexandrie, l'ouvrage du grand Alexandre, cette Ville si fameuse, la demeure des Ptolomées, la Capitale de l'Egypte, la rivale d'Athènes & de Rome en fait des Sciences & des beaux Arts, peuplée à l'infini, opulente, superbe dans ses bâtimens, où l'on ne voyoit qu'Edifices publics, que Places environnées de colonnes de marbre; cette célèbre Ville est depuis long-tems ensévelie sous ses ruines. Elle doit au Commerce tout ce qu'elle est encore. Comme elle a

deux Ports excellens , les Vaisseaux y abordent volontiers. Le vieux Port est destiné pour les Bâtimens des Sujets du Grand Seigneur, & le Port nouveau est ouvert aux Européens.

On retrouve cependant l'ancienne Alexandrie au milieu même de ses ruines. On trouve dans le Port vieux, & dans le Port nouveau, les deux fameux Ports dont parle Strabon.

On voit que c'est dans la plaine, qui aboutit à la porte de Rosette, qu'étoient les Palais des Ptolomées, leur Bibliotheque, les Sépulcres d'Alexandre & des Ptolomées. Car proche leur Palais, ils avoient au Sud du Lochias un petit Port qui ne servoit qu'à eux. L'entrée en étoit fermée par des jettées de pierre, qui paroissent encore dans la Mer; ce Port s'étendoit jusqu'à l'Isle Antirhodus, qu'on nomme le Pharillon, dans laquelle il y avoit un Palais & un Théâtre.

Au Sud Est de ce Port, étoit l'Emporium, dont parle Strabon; un peu plus loin ce petit Cap, que le même

Auteur appelle Possidium, a cause d'un Temple dédié à Neptune. Marc Antoine allongea ce Cappar un mole dont la tête subsiste. Il y fit bâtir un Palais nommé Timonium : quand la Mer est calme, tout enseveli qu'il est sous l'eau, on en distingue encore une si grande multitude de débris, que l'on voit bien qu'il étoit d'une grande étendue & d'une grande magnificence.

C'est a Alexandrie où l'on voit le Temple de Sérapis, tant vanté par les Anciens, dans lequel on voyoit une Statue du soleil toute de fer, qui étoit agitée & attirée, dit Ruffin, par une pierre d'aimant posée dans la voute.

Dans le même quartier étoit l'Amphitéâtre, le Stadium, le lieu destiné aux jeux & aux combats, que l'on représentoit tous les cinq ans; le Panium qui est la bute de Nathaur, le Collége avec ses longs Portiques, le Tribunal de la justice & les Bois sacrés; enfin une grande Place qui aboutissoit à la porte de Canope.

Au sortir de cette Porte commençoit l'Hippodrome , pour la course des chevaux. Il étoit de la longueur de trente stades , & alloit jusqu'à Nicopolis , aujourd'hui Casserquiasera. Ce Fauxbourg alloit jusqu'à la mer. Nicopolis devoit être quelque chose de considérable ; car l'on y voit encore les restes d'un Château quadré long , flanqué de vingt Tours , délabré à la vérité , mais reconnoissable. Le Port pouvoit contribuer à la grandeur de ce Fauxbourg. Vespasien s'y embarqua , lorsqu'il entreprit la conquête de Jérusalem.

C'est là proprement qu'Alexandrie, y compris son Fauxbourg, finissoit. Par conséquent , selon la supputation de Diodore , cette Ville avoit dans une de ses longueurs soixante & dix stades , qui font plus de deux lieues & demie , puisqu'il assure qu'il y avoit une rue ornée de Palais & de Temples , qui avoit cent pieds de largeur , & quarante stades de la porte , apparemment de la porte du vieux Port , jusqu'à la porte de Canope. Car
c'est

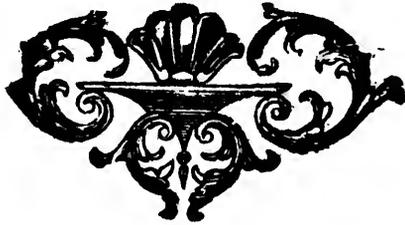
c'est dans cette distance d'un bout à l'autre, que l'on trouve encore aujourd'hui presque à chaque pas des morceaux de colonnes brisées.

Nous avons déjà parlé dans un des Chapitres de cet Ouvrage de la fameuse colonne de Pompée, & des deux obélisques de Cléopâtre, dont on voit encore de beaux restes à Alexandrie.

Que toute l'Antiquité n'a-t-elle point dit de Thèbes, autrement *Diospolis magna*. Il n'est pas un Auteur qui n'en ait parlé, comme d'une Ville, dont la grandeur & la beauté étoient au dessus de toute expression. Diodore veut que son circuit fût de cent quarante stades, qui font six lieues à quelque chose près. Strabon lui donne même quatre-vingt stades de longueur. Ce qu'il y a de sûr, est qu'il falloit que son étendue fût prodigieuse, puisqu'elle fut nommée la Ville à cent portes. Non-seulement elle fut la Capitale de l'Egypte; mais sous Sésostris, elle étoit même la Capitale de l'Orient. Sa situation étoit d'au-

tant plus commode & avantageuse ;
pour nourrir les milliers d'Habitans
qu'elle contenoit , que le terrain des
environs est admirable, & que le Nil
traveroit la Ville.

Cette superbe Ville a eu le même
fort qu'Alexandrie & que Memphis ;
on ne la connoît plus que par ses
ruines. Les plus beaux Monumens
d'Antiquité qu'elle conserve , sont les
précieux restes des Sépulcres & des
Palais des Rois de Thèbes, dont nous
avons déjà donné la description.



P
le
noi
ner
a u
mill
dan
les
tout
ou c
Lois
peu
le t
l'obl
il y
la p

C H A P I T R E X I I I .

Cérémonies que les Chinois observent dans leurs devoirs de civilité, dans leurs visites, dans les lettres qu'ils s'écrivent, & dans leurs festins.

POINT de Nation qui pousse plus loin l'exactitude à observer le Cérémonial, que la Nation Chinoise. Parmi leurs livres qui contiennent les Régles de la civilité, il y en a un où l'on en compte plus de trois mille différentes. Tout y est prescrit dans le détail : les saluts ordinaires, les visites, les présens, les festins ; tout ce qui se pratique en public ou dans le particulier sont plutôt des Loix, que des usages introduits peu à peu par la Coûtume ; & afin qu'avec le tems on ne se relâche point dans l'observation de ces espèces de Loix, il y a un Tribunal à Péking, dont la principale fonction est de con-

servir les Cérémoniaux de l'Empire.

Ce Tribunal est si rigoureux, qu'il ne veut pas même que les Etrangers y manquent; c'est pour cela, qu'avant que d'introduire les Ambassadeurs à la Cour, la coûtume est de les instruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, à peu près comme on exerce nos Comédiens, quand ils doivent représenter une pièce sur le Théâtre.

Il y a certains jours où les Mandarins viennent en habit de cérémonie saluer l'Empereur; & quand même il ne paroîtroit pas en public, ils saluent son Trône: c'est de même que s'ils saluoient sa personne. En attendant le signal pour entrer dans la cour du *Tchao*, (c'est la cour qui est devant la salle du Trône) ils sont assis chacun sur son coussin dans la cour, qui est devant la porte méridionale du Palais. Cette cour est pavée de briques, & propre comme une salle: les coussins sont différens, suivant le rang des Mandarins.

Ceux qui ont droit de couffin , car tous ne l'ont pas, le portent en Eté de soie, qui se distingue par les couleurs, & c'est sur-tout le milieu du couffin , qui fait la différence du rang ; & en Hiver de peaux, qui se distinguent par le prix. Dans cette grande multitude, où il semble que devrait régner la confusion , tout est admirablement réglé, & se passe dans le plus grand ordre. Chacun connoît sa place , & à qui il doit céder : on ne sçait ce que c'est que de se disputer le pas.

Le Cérémonial est pareillement réglé dans toutes les autres occasions, où quelques événemens demandent que les Grands viennent complimenter l'Empereur.

Il n'est pas étonnant qu'il y ait un Cérémonial réglé pour la Cour ; mais ce qui surprend , est qu'on ait établi dans le plus grand détail des règles , pour la manière dont les particuliers doivent en agir les uns avec les autres. Quand ils ont à traiter , soit avec leurs égaux ; soit avec ceux qui sont d'un rang supérieur , nul ne

se disense de l'observation de ces règles.

Le salut ordinaire consiste à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une manière affectueuse, & à courber tant soit peu la tête, en se disant réciproquement *Tsin tsin*; c'est un mot de compliment, qui signifie tout ce que l'on veut. Quand ils rencontrent une personne, pour qui on doit avoir plus de déférence, ils joignent les mains, les élevent, & les abaissent jusqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps.

Lorsqu'après une longue absence, deux personnes de connoissance se rencontrent, ils se mettent l'un & l'autre à genoux, & se baissent jusqu'à terre; ils se relevent, & recommencent la même cérémonie jusqu'à deux ou trois fois. *Fo*, qui signifie bonheur, est un mot dont ils se servent communément dans les honnêtetés qu'ils se font les uns aux autres.

Si quelqu'un est nouvellement ar-

rivé, ils lui demandent d'abord *Naso*, si toutes choses ont bien été pendant son voyage. Quand on leur demande comment ils se portent? Fort bien, répondent-ils, grace a votre abondante félicité: *Cao-lao ye hung fo*. Lorsqu'ils voyent un homme qui se porte bien, ils lui disent *yung fo*; comme qui diroit, la prospérité est peinte sur votre visage, vous avez un visage heureux.

Dans les Villages, comme dans les Villes, on garde pareillement toutes les bienséances qui conviennent au rang d'un chacun. Quand, par exemple, on se donne quelque peine pour leur faire plaisir, *set-sin*, disent-ils, vous prodiguez votre cœur. Si on leur a rendu quelque service, *sié pou-sin*, mes remerciemens ne peuvent avoir de fin, &c.

Parmi les gens du commun, ils donnent toujours le premier rang aux personnes les plus âgées. Si ce sont des Etrangers, ils le donnent à celui qui vient de plus loin, à moins que le rang ou la qualité de la personne n'exigeât le contraire.

Quand deux Mandarins se rencontrent dans la rue, s'ils sont d'un rang égal, ils se saluent mutuellement sans sortir de leur chaise, & sans même se lever, en baissant les mains jointes, & les relevant jusqu'à la tête, ce qu'ils recommencent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils aient cessé de se voir. Si l'un d'eux est d'un rang inférieur, il fait arrêter sa chaise, ou s'il est à cheval, il met pied à terre, & fait une profonde révérence au Mandarin son Supérieur.

Rien n'est comparable au respect que les enfans ont pour leurs peres, & les disciples pour leurs maîtres. Ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence. Leur coûtume est sur-tout en certains jours, comme au commencement de l'Année, au jour de leur naissance, & en diverses autres occasions, de les saluer en se mettant à genoux, & battant plusieurs fois la terre du front.

Lorsque les Chinois s'entretiennent ensemble, à moins qu'ils ne parlent familièrement, & entre amis, ou à
des

des personnes d'un rang inférieur , ils ne disent jamais *je & vous* , à la première & à la seconde personne. Ainsi , au lieu de dire : je suis très-sensible au service que vous m'avez rendu , ils diront : le service que le Seigneur , ou bien le Docteur a rendu à son petit serviteur , ou à son disciple , m'a été extrêmement sensible. De même un fils parlant à son père , s'appellera son petit fils , quoiqu'il soit l'aîné de la famille , & qu'il ait lui-même des enfans.

Lorsqu'un Gouverneur de Ville se retire dans une autre Province , après avoir exercé sa Charge avec l'approbation du public , le peuple lui rend à l'envi les plus grands honneurs. Dès qu'il commence son voyage , il trouve sur le grand-chemin durant deux ou trois lieues des tables rangées d'espace en espace. On y brûle des parfums ; on y voit des chandeliers , des bougies , des viandes , des légumes , & des fruits : à côté , sur d'autres tables , on trouve préparés le thé & le vin qu'on doit lui offrir.

Aussi tôt que le Mandarin paroît ; le Peuple se met a genoux , & courbe la tête jusqu'a terre : les uns pleurent, ou plutôt font semblant de pleurer ; les autres le prient de descendre, pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnoissance : on lui présente le vin & les viandes préparées , & on l'arrête continuellement à mesure qu'il avance.

Ce qu'il y a de plaisant , est qu'il trouve des gens qui lui tirent à plusieurs reprises ses bottes , pour lui en donner de nouvelles. Toutes ces bottes qui ont touché au Mandarin , sont révérees par ses amis , & ils les conservent précieusement dans leurs maisons. Les premières qu'on lui a tirées se mettent par reconnoissance dans une espèce de cage , au-dessus de la porte de la Ville par laquelle il est sorti.

Toutes les fois qu'on va visiter un Gouverneur , ou quelque personne de considération , il faut y aller avant le dîner ; ou s'il arrive qu'on déjeûne, il faut du moins s'abstenir de vin. Ce

L
d
g
c
jo
l'a
qu
d'
fit
C
CH
aut
de
me
bles
gar
Ma
qui
C
le
ann
bren
se fa
quel
la fa
trept

feroit manquer au respect dû à un homme de qualité, que de paroître devant lui avec un vilage qui faisoit juger qu'on ait bû. Quand cependant c'est une visite qu'on rend le même jour qu'on l'a reçue, on peut la faire l'après dinée; car alors c'est une marque de l'empressement que vous avez d'honorer la personne qui vous a visité.

C'est un des devoirs de la politesse Chinoise, de se visiter les uns les autres. Il y a des jours dans le cours de l'année, & il arrive des événements, où ces visites sont indispensables, sur-tout pour les disciples à l'égard de leurs maîtres, & pour les Mandarins, par rapport à ceux de qui ils dépendent.

Ces jours sont celui de la naissance, le commencement d'une nouvelle année, certaines fêtes qui se célèbrent lorsqu'il naît un fils, quand il se fait un mariage, qu'on est élevé à quelque Charge, que quelqu'un de la famille vient à mourir, qu'on entreprend un long voyage, &c.

Dans toutes ces occasions , on ne peut se dispenser sans une grande raison de faire des visites ; & elles doivent être ordinairement accompagnées de quelques présens , lesquels consistent assez souvent dans des choses qui ne sont pas de grande valeur , qui peuvent être utiles à celui auquel on les offre , & qui dans la vie civile , ne contribuent pas peu à entretenir les liaisons d'amitié ou de dépendance.

Pour ce qui est des visites ordinaires , il n'y a point de tems fixé ; & quoiqu'elles se fassent sans façon entre amis intimes & familiers , la coutume & les loix prescrivent pour les autres beaucoup de cérémonies.

Il faut d'abord commencer par faire présenter au Portier de la personne qu'on vient voir , un billet de visite. C'est un cahier de papier rouge , semé légèrement de fleurs d'or , & plié en forme de paravent : sur un des plis on écrit son nom , & l'on se sert de termes respectueux , & proportionnés au rang de la personne qu'on

vient visiter. On dira , par exemple : l'ami tendre & sincère de votre Seigneurie , ou le disciple perpétuel de sa doctrine, se présente en cette qualité, pour vous rendre ses devoirs , & vous faire la révérence jusqu'à terre. Quand c'est un ami familier qu'on visite , ou une personne du commun , il suffit d'y donner un billet d'un simple feuillet ; que si l'on est en deuil , il doit être de papier blanc.

Le Mandarin qu'on va voir se contente quelquefois de recevoir le billet de visite, que le Portier lui met entre les mains ; & alors , suivant le style Chinois, c'est la même chose que s'il recevoit personnellement la visite. S'il la reçoit, & que ce soit d'une personne considérable , on fait passer sa chaise au travers des deux premières cours du Tribunal , jusqu'à l'entrée d'une salle , où le maître de la maison vient recevoir celui qui arrive.

Dès que vous entrez dans la deuxième cour , vous appercevez sur le devant de la salle deux domestiques ,

qui tiennent quelquefois le parasol & le grand éventail du Mandarin , inclinés l'un vers l'autre. (Ces cérémonies ne regardent que les personnes d'un même rang.) De sorte que vous ne pouvez ni appercevoir le Mandarin qui s'avance pour vous recevoir , ni en être apperçu.

Lorsque vous êtes descendu de chaise , votre domestique retire le grand éventail qui vous cacheoit pareillement ; & alors vous vous trouvez à une juste distance du Mandarin , pour lui faire la révérence.

C'est en ce moment là , que commencent les cérémonies. Il s'agit d'un nombre d'inclinations qu'il faut faire, de certains termes dont il faut se servir , des titres honorables qu'on doit se donner , des génuflexions réciproques, des détours qu'on doit prendre pour être tantôt à droite , tantôt à gauche ; car cette place d'honneur varie selon les Provinces.

Est-on assis , il faut exposer d'un ton grave & sérieux le motif de votre visite ; & l'on vous répond avec la

même gravité par diverses inclinaisons. Du reste, vous devez vous tenir droit sur votre chaise, sans vous appuyer contre le dossier, avoir les yeux un peu baissés, sans regarder de côté & d'autre, les mains étendues sur les genoux, & les pieds également avancés.

Après un moment de conversation de part & d'autre, un domestique revêtu d'un habit propre apporte sur un bandege autant de tasses de thé, qu'il y a de personnes; autre attention à observer pour la manière de prendre la tasse, de la porter à la bouche, & de la rendre au domestique.

Enfin, la visite étant finie, vous vous retirez avec d'autres cérémonies. Le maître du logis vous conduit jusqu'à votre chaise: quand vous y êtes entré, il s'avance un peu, attendant que les porteurs ayent élevé la chaise, & alors prêt de partir, vous lui dites encore adieu, & il répond de la même manière à votre honnêteté.

Il n'y a pas jusqu'aux lettres que

les particuliers écrivent, qui ne soient sujettes a un grand nombre de formalités, dont plusieurs Lettrés sont quelquefois embarrassés. Si l'on écrit à une personne de considération, il faut se servir d'un papier blanc, qui ait dix ou douze replis, a la manière des paravents. On en vend exprès, avec les petits sacs, & de petites bandes de papier rouge qui doivent accompagner la lettre : c'est sur le second repli qu'on commence la lettre, & à la fin on met son nom.

Il faut avoir grande attention au style, lequel doit être différent de celui qui est en usage dans les entretiens ordinaires. Le caractère qu'on emploie demande une nouvelle attention ; plus il est petit, plus il est respectueux. Il y a des distances à garder entre les lignes, & des termes d'honneur à employer, selon le rang & la qualité des personnes à qui l'on écrit. Le cachet, si on l'applique, se met en deux endroits, sur le nom propre de celui qui écrit, & sur les premiers caractères de la lettre ; mais

pour l'ordinaire, on se contente de l'appliquer sur le sachet qui sert d'enveloppe.

Lorsqu'il s'agit des dépêches que les Mandarins envoient en Cour pour une affaire fort pressée, on attache une plume au paquet; & alors il faut que le Courier qui le porte marche nuit & jour, & fasse une extrême diligence.

Mais c'est principalement dans les festins des Chinois, que régnent la gêne & la contrainte. Ils font de deux sortes de festins; les uns ordinaires, qui sont de douze ou seize mets, & d'autres plus solennels, où l'on sert jusqu'à 24. plats sur chaque table.

Un festin doit être précédé de trois invitations, qui se font par autant de billets qu'on écrit à ceux qu'on veut régaler. La première invitation se fait la veille, ou tout au plus l'avant-veille, ce qui est rare: la seconde se fait le matin du jour même destiné au repas, pour faire ressembler les convives de la prière qu'on leur a faite. Enfin, la troisième se

fait lorsque tout est prêt, & que le maître du festin est libre, par un troisième billet qu'il leur fait porter par un de ses gens, pour leur dire l'impatience extrême qu'il a de les voir.

La salle où doit se donner le festin est ordinairement parée de vases, de fleurs, de peintures, de porcelaines, & d'autres ornemens semblables. Il y a autant de tables que de personnes invitées, à moins que le grand nombre des conviés n'oblige d'en mettre deux à chaque table; car dans ces grands festins, il est rare qu'on en mette trois.

Ces tables sont toutes sur la même ligne sur les deux côtés de la salle, & répondent les unes aux autres, en sorte que les convives soient assis sur des fauteuils, & placés vis-à-vis l'un de l'autre. Le devant des tables a des ornemens de soie faits à l'aiguille, qui ressemblent assez à nos paremens d'Aurel; quoiqu'on n'y mette ni nappes, ni serviettes, le vernis admirable de la Chine les rend très-propres.

Les bords de chaque table sont souvent couverts de plusieurs grands plats chargés de viandes coupées & arrangées en pyramides, avec des fleurs, & de gros citrons au-dessus, sur les côtés de la table : on ne touche point à ces viandes, qui ne servent qu'à l'ornement, à peu près comme on fait à l'égard des figures de sucre, qu'on met sur la table dans les festins d'Italie.

Quand celui qui donne le repas introduit les hôtes dans la salle du festin, il les salue tous les uns après les autres ; après quoi il se fait donner du vin dans une petite coupe, il la tient des deux mains, & faisant la révérence à tous les conviés qui l'accompagnent, il se tourne vers la grande cour du logis, & s'avance sur le devant de la salle, où il leve les yeux & les mains vers le Ciel avec sa coupe, dont il répand aussi-tôt après le vin à terre, comme pour reconnoître que les biens qu'il a, il les a reçus du Ciel.

Il fait ensuite verser du vin dans

une tasse de porcelaine ou d'argent ; & après avoir fait la révérence au plus considérable des convives , il va la poser sur la table qui lui est destinée : celui-ci répond a cette civilité par les mouvemens qu'il se donne pour l'empêcher de prendre ce soin , & en même tems il se fait apporter du vin dans une tasse , & fait quelques pas pour la porter vers la place du maître du festin , qui est toujours la dernière , & qui a son tour l'en empêche avec certains termes ordinaires de civilité.

Aussi-tôt après le maître-d'hôtel apporte les deux petits batons d'ivoire ornés d'or ou d'argent , dont se servent les Chinois au lieu de fourchettes , & il les pose sur la table en ligne parallele devant le fauteuil , s'ils n'y avoient pas été posés auparavant , comme c'est assez l'ordinaire.

Après cette cérémonie , il conduit le premier convive à son fauteuil , qui est couvert d'un riche tapis de soie à fleurs : il lui fait de nouveau une profonde révérence , & il l'invite à s'af-

soir. Celui-ci ne l'accepte qu'après bien des formalités, par lesquelles il s'excuse de prendre une place si honorable. Il se met en devoir de faire le même honneur aux autres convives; mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

Après toutes ces cérémonies, on se met à table; c'est alors qu'on voit entrer dans la salle quatre ou cinq des principaux comédiens richement vêtus: ils s'inclinent profondément tous ensemble, & frappent quatre fois la terre du front au milieu des deux rangs de tables, le visage tourné vers une longue table dressée en forme de buffet, & chargée de lumières & de castolettes remplies de parfums. Ils se relevent; & l'un d'eux s'adressant au premier des convives, lui présente un livre en forme de longues tablettes, sur lesquelles sont écrits en caractères d'or les noms de cinquante ou soixante comédies qu'ils savent par cœur, & qu'ils sont prêts à représenter sur le champ, comme pour le prier d'en choisir une.

Le premier convive s'en excuse , & le renvoie poliment au second , avec un signe d'invitation ; le second au troisième , &c. Tous s'en excusent , & lui font reporter le livre. Il se rend enfin , il ouvre le livre , le parcourt des yeux en un instant , & détermine la comédie qu'il croit devoir le plus agréer à la compagnie.

La représentation commence au bruit des instrumens propres de cette nation. Ce sont des bassins d'airain & d'acier , dont le son est aigu & perçant , des tambours de peaux de buffle , des tambours , des fifres & des trompettes.

Il n'y a nulle décoration pour ces comédies qui se représentent pendant un festin : on se contente de couvrir le pavé de la salle d'un tapis ; & c'est de quelques chambres voisines du balcon , que sortent les Acteurs pour jouer leur rôle en présence des conviés , & d'un grand nombre de personnes connues , que la curiosité y attire. Les Dames qui veulent y assister , sont hors de la salle , placées vis-

À-vis les comédiens, ou à travers une jaloufie faite de Bamboux entrelasés, & de fils de soie à rezeau. Elles voient & entendent tout ce qui s'y passe, sans être apperçues.

On commence toujours le festin par boire du vin pur; le maître-d'hôtel, un genou en terre, y exhorte à haute voix tous les convives. On vous invite, Messieurs, s'écrie-t'il, à prendre la tasse. A ces mots chacun prend la tasse des deux mains, & l'éleve jusqu'au front, puis la baissant plus bas que la table, & la portant tous ensemble près de la bouche, ils boivent lentement à trois ou quatre reprises; & le maître ne manque pas de les inviter à tout boire: c'est ce qu'il fait le premier, puis montrant le fond de sa tasse, il leur fait voir qu'il l'a entièrement vidée, & que chacun doit faire de même.

On sert du vin deux ou trois fois; & tandis qu'ils boivent, on met au milieu de chaque table une grande porcelaine de viande, où tout est en ragoût, ce qui fait qu'ils n'ont pas

besoin de couteau. Le maître-d'hôtel les invite à manger, de même qu'il les a invités à boire; aussi-tôt chacun prend adroitement un morceau de viande dans la porcelaine. On sert vingt à vingt-quatre de ces plats, avec la même cérémonie à chaque plat qu'on apporte; mais on ne boit qu'autant qu'on veut, & d'ailleurs les tasses sont alors fort petites.

Après qu'on a cessé de manger du premier plat, on ne le lève pas de dessus la table, non plus que tous ceux que l'on sert jusqu'à la fin du repas. Entre six ou huit mets, on apporte du bouillon de viande ou de poisson dans une porcelaine, & dans un plat une espèce de petits pains ou de petits pâtés, que l'on prend avec les petits bâtons pour les tremper dans le bouillon, & les manger sans aucune cérémonie: jusqu'alors on n'a mangé que de la viande; en même tems on sert du thé.

Quand les convives ont quitté leurs petits bâtons, & cessent de manger, on sert à boire, & on apporte un
autre

autre plat. Le maître du logis les invite encore à manger & à boire, ce qu'il pratique à chaque plat qu'on apporte. En servant les plats l'un après l'autre, les domestiques ménagent les tems de telle sorte, que les vingt ou vingt-quatre plats de service se trouvent rangés sur la table dans l'endroit où la comédie doit être interrompue. On sert du vin, on présente du ris, on offre du thé, puis on se lève de table; on va au bas de la salle faire des complimens au maître du festin, lequel les conduit alors ou dans le jardin, ou dans une salle pour s'y entretenir, & prendre un peu de relâche, avant qu'on serve le fruit.

Pendant ce tems-là les comédiens prennent leur repas, & les domestiques sont occupés les uns à vous apporter dans le salon où vous êtes, des bassins d'eau tiède, pour vous laver les mains, & même le visage si vous le jugez à propos, d'autres à desservir les tables, & à y préparer le dessert, qui est pareillement de vingt ou vingt-quatre plats de sucrerie, de

fruits , de compotes , de jambons , de canards salés séchés au soleil d'un goût exquis , & de petits entremets de choses qui leur viennent de la mer.

Quant tout est prêt , un domestique s'approche de son maître , un genou en terre , & l'en avertit tout bas. Le maître prenant le tems que l'entretien cesse , se lève , & invite avec politesse les conviés a retourner dans la salle du festin. Alors on se rend au bas de la salle , on fait encore quelques cérémonies pour les places , & enfin chacun se remet dans celle où il étoit pendant le repas. On change les tasses , & on en apporte de plus grandes. C'est pendant ce service , qu'on vous presse , & qu'on vous engage , si l'on peut , à boire à longs traits. On continue la comédie , ou bien quelquefois pour se divertir davantage , on se fait apporter le livre de farces , & chacun choisit la sienne : il s'en représente de fort agréables.

Il y a pour ce service , de même que pour le premier , cinq grands

plats de parade , sur les côtés de la table. Durant ce tems-la , on donne à manger aux domestiques des conviés dans une des chambres voisines ; on les traite très-bien , mais sans aucune cérémonie.

Au commencement du second service , chaque convié fait apporter par un de ses valets un bandege , où sont divers petits sacs de papier rouge , qui contiennent un peu d'argent pour le cuisinier , pour les maîtres d'hôtel , pour les Comédiens, & pour ceux qui servent à table : on donne plus ou moins , selon la qualité de la personne qui vous a régalé ; mais l'on ne fait ce petit présent, que lorsque le festin est accompagné de la comédie. Chaque domestique porte son bandège devant celui qui a donné le festin , lequel après avoir fait quelques difficultés , y consent enfin , & fait signe à un de ses domestiques de le prendre , pour en faire la distribution.

Ces festins durent quatre ou cinq heures : c'est toujours la nuit , ou vers la nuit qu'ils se font ; & ils ne fin-

nissent guères qu'à minuit. On se sépare avec les mêmes cérémonies, que nous avons décrites en parlant des visites. Le lendemain matin chacun des convives envoie par un de ses domestiques un billet , pour remercier celui qui les a si bien régalez.

Pour faire leurs bouillons , qui sont exquis , ils se servent ou de graisse de cochon , qui est excellente à la Chine , ou du suc de différentes viandes , telles que sont le cochon , la poule , le canard , &c. & même pour apprêter les viandes , qui se servent coupées par morceaux dans des vases de porcelaine , ils achévent de les cuire dans ce jus.

Dans toutes les saisons de l'année, il croît toutes sortes d'herbes & de légumes , que l'on ne connoît point en Europe ; de la graine de ces herbes on fait une huile , qui est d'un très-bon usage pour les sauces. Les cuisiniers François qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appétit, seroient surpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matière

de ragoûts encore plus loin qu'eux , à bien-moins de frais. On aura de la peine à se persuader qu'avec de simples fèves , & avec la farine qu'ils tirent de leurs ris & de leur bled , ils préparent une infinité de mets, tous différens les uns des autres à la vûe & au goût. Ils diversifient leurs ragoûts , en y mêlant diverses épiceries , & des herbes fortes.

CHAPITRE XIV.

Expédition de Thamas Kouli-Kan dans l'Empire du Grand Mogol.

DE's que Thamas Kouli-Kan fut sur le Trône de Perse , il commença par réformer le luxe excessif de la Cour , & il établit quelques Loix nouvelles fort utiles à la milice & aux Peuples. Il ne paroît pas qu'il ait été grand zéléteur du Mahométisme , quoiqu'il fit profession de la Secte d'Hali , ainsi que tous les

Persans. Il avoit une estime singulière pour les Européens, & parmi les Européens, il distinguoit les François, à cause de leur valeur & de leur politesse. Il avoit permis de prêcher publiquement la Religion Chrétienne dans tous ses Etats, & chacun étoit libre de l'embrasser, sans crainte d'être inquiété.

Depuis son élévation au Trône, il ne s'occupa que de la guerre. Battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin sa revanche, & termina cette guerre par une paix glorieuse. Ensuite il tourna ses armes contre l'Empire du Mogol, & se jeta dans ses Provinces avec l'impétuosité d'un torrent qui se déborde. Rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déserts, ni Villes, ni Citadelles, ni Armées. Ses conquêtes furent aussi rapides, que celles d'Alexandre. Toujours victorieux, il arriva le dix-sept de la Lune de Février mil sept cens trente-neuf à deux journées de Déli, Capitale de l'Empire. L'Armée de l'Empereur Mahamad Schah, la plus

brillante & la plus nombreuse dont on ait jamais oui parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit composée de quatre cens mille Chevaux, de quatre cens mille Mousquetaires, de trois cens mille Soldats armés de lances, de flèches & de Zagayes, de dix mille pièces de canon, de trente mille Chameaux, & de deux mille Elephans armés en guerre. Cette formidable Armée s'étoit campée avantageusement; & elle avoit eu le loisir de faire de bons retranchemens de six lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas Kouli-Kan qui depuis son avènement au Trône fut appelé Nader Schah, n'avoit dans son Armée que soixante mille hommes, tant de Cavalerie, que d'Infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un Ennemi si supérieur en forces. Il se contenta de s'emparer de quelques postes éloignés, au moyen desquels il lui rompit la communication des vivres & des fourrages avec la Ville & la campagne. Des détachemens de

quatre mille & de cinq mille hommes commencerent à sortir du camp, pour aller chercher des provisions. On tomboit sur ces détachemens, & on les tailloit en pièces. Il ne falloit pour cela que deux ou trois cens Cavaliers Persans. La Cavalerie Persanne l'emporte sur les meilleures Troupes de l'Asie; mais la réputation où étoit la Cavalerie de Nader Schah, inspiroit de la terreur. Leur figure & leurs habillemens faisoient trembler les Mogols.

Les chevaux Persans sont grands; les Cavaliers sont communément bien faits. Ils gardent leurs moustaches: ils ont pour turban un bonnet carré haut d'un pied & demi, couvert d'une peau de Chèvre ou de Tigre avec son poil. A ce turban est attachée une lame de fer courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de sabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adresse. Leur habit, de couleur verte, jaune ou rouge, est ample, court, avec de
larges

larg
une
sur
leçc
arm
hach
Cava
sçave
nemi
victo
en qu
ils les
ques s
pluſier
penda
perdit
mes.

Cepe
sa nom
les chev
tite mo
qu'à di
va pres
ni aucu
les mala
rir dans
mille ho

Tome

D'OBSERVATIONS. 241.

larges manches. Ils portent au-dessous une espèce de chemise entr'ouverte sur la poitrine. Ils ont de petits caleçons & des bottines de cuir. Leurs armes sont un fusil à mèche, une hache, un sabre & un bouclier. Ces Cavaliers avec cet attirail, qu'ils sçavoient être redoutables à leurs ennemis, marchaient à eux, sûrs de la victoire. Ils les attaquoient par tout en quelque nombre qu'ils fussent, & ils les poursuivoient quelquefois jusques sous leur batterie de canon. Dans plusieurs de ces sorties, qui se firent pendant quinze jours, Mahamad Schah perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine se mit dans sa nombreuse armée. On y mangeoit les chevaux & les chameaux; une petite mesure de ris étoit vendue jusqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva presque plus ni ris, ni froment, ni aucune sorte de grains. La faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le camp plus de soixante mille hommes. Le désordre & la di-

fette augmentant chaque jour, trois cens mille sortirent du camp a la débandade ; peu échappèrent aux Troupes de Perle. Le sur-lendemain Thomas Kouli Kan envoya dire a Nirzamamoulouk, Généralissime de l'armée Mogole, qu'il vînt le trouver, & qu'il traiteroit avec lui de paix & d'accommodement.

Ce Général étoit auparavant un des premiers Ministres de l'Empire. Son principal emploi a la Cour étoit de former l'Empereur à la guerre & aux bonnes mœurs. Il auroit souhaité que Mahamad Schah eût été plus docile à ses leçons, & qu'il se fût moins occupé de ses plaisirs. Il s'en expliquoit ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes Courtisans débauchés, aux Eunuques & à quelques Dames favorites, qui indisposèrent le Prince contre le Censeur de ses désordres. On pensa à l'arrêter sous je ne sçai quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avoit la Dignité d'Amiral Omrah, & le commandement d'un

con
le
prin
effé
der
& c
pre
coup
cessa
fond
volu
à la
tiran
Gouv
Scha
de le
ne fu
retiré
se con
& ref
d'envo
dinaire
me à
qu'il p
tres Ra
Une
attendu

corps de Troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ses principaux Officiers, qu'un Empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'aussi braves gens qu'ils étoient, & que pour le bien public, & la propre gloire de Mahadmad Schah, un coup d'éclat qu'il méditoit étoit nécessaire, pour le retirer de la profonde létargie où le plongeient ses voluptés. Cet éclat fut de se mettre à la tête de son armée, & de se retirer dans le Dékan, dont il étoit Gouverneur. En vain Mahadmad Schah ordonna-t'il de le suivre, & de le combattre dans sa retraite; il ne fut point obéi. Mirzamamoulouk retiré dans le Dékan avec son armée, se comporta toujours en sujet fidelle & respectueux: il ne manqua jamais d'envoyer à l'Empereur le tribut ordinaire de sa Province; il acquit même à l'Empire de nouveaux pays, qu'il prit sur le Sevagi, & sur d'autres Rajas Gentils.

Une conduite si soumise & si peu attendue fit oublier à la Cour qu'il

avoit été rébelle. L'Empereur lui rendit dans la suite sa bienveillance : il lui augmenta ses titres d'honneur, & lui soumit tous les Nababs & les Soubas, qui sont dans la péninsule, depuis Surate jusqu'au Cap de Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, & ne lui donna-t'il que ce qu'on craignoit qu'il ne prît par force.

Mirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la Cour, quoiqu'il y fût souvent invité par l'Empereur, par ses parens & par ses amis. Enfin dans les facheuses circonstances où étoit l'Etat, il céda aux instances réitérées qui lui en furent faites; il va donc avec son armée joindre celle de l'Empereur à Déli. Ce Prince lui fit l'accueil le plus favorable; & les honnêtes gens de la Cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre, & son courage éprouvé, ranimerent tous les cœurs. Tel étoit le Généralissime des armées du Grand Mogol, avec qui Nader Schah vouloit s'aboucher, & traiter de la paix.

Mirzamamoulouk , ou plutôt *Azé-
sia* , le nom sous lequel il étoit le
plus connu , qui connoissoit le génie
de ses Troupes , craignant qu'en son
absence une terreur panique ne les
faisît , & qu'elles ne prissent la fuite ,
n'accepta point la proposition du Roi
Persan ; au contraire il exhorta ses
Officiers Généraux de sortir géné-
reusement de leurs retranchemens ,
& de le suivre , pour combattre des
Ennemis , qu'il vouloit , disoit - il ,
mettre en poudre sous les pieds de
ses chevaux. Ses Généraux lui ayant
promis de le suivre par tout , il alla
faire part à l'Empereur de la réso-
lution qu'il avoit prise de livrer ba-
taille à l'Ennemi. L'Empereur y con-
sentit ; & pendant la nuit suivante
tous les préparatifs se firent pour com-
battre à la pointe du jour. Mais l'Em-
pereur qui l'avoit passée dans son ser-
rail , où il écouta les conseils des Eu-
nuques aussi laches que lui , changea
de sentiment , révoqua l'ordre qu'il
avoit donné à *Azésia* , & lui fit dé-
fense de hazarder la bataille.

Ce contre ordre mit au désespoir Azésia , parce qu'il voyoit périr misérablement son armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Thamas Kouli Kan, accompagné seulement de dix Officiers. Le Roi Persan qui étoit assis, se leva à son arrivée. » Voyez, lui dit il, combien je vous estime, » puisque je me leve pour vous faire » honneur; je ne vous aime pas moins, » asseyez-vous. « Azésia après avoir fait trois révérences selon l'usage, s'assit; & Thamas Kouli-Kan déduisit ses griefs, & les sujets qu'il avoit de se plaindre du Mogol.

Le premier étoit, que Mahadmad Schah retenoit injustement le Trône que Tamerlan, Fondateur de la Monarchie Mogole, avoit transporté autrefois de la Perse dans l'Empire, lequel avoit coûté neuf carols, neuf cens mille roupies. Un carol vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies; une roupie d'or vaut treize roupies d'argent, & une roupie d'argent vaut trente-huit sols de la monnoie de France.

L
pré
por
ma
mo
gol
la
fait
L
voit
il s'y
res
cont
seco
pert
L
cont
ses A
mém
lui a
Le
Scha
venit
par l
Az
que
fondo

Le second, étoit que les Perses ayant prêté & soudoyé dix mille hommes, pour aider le grand-pere de Mahadmad Schah, oncle de Gehanguir, à monter sur le Trône, l'Empire Mogol n'avoit point encore dédommagé la Perse des dépenses qu'elle avoit faites en sa faveur.

Le troisième, que l'Empereur n'avoit point secouru la Perse, comme il s'y étoit engagé, durant les dernières guerres qu'elle avoit soutenues contre les Turcs, où faute de ce secours, elle avoit essuyé de grandes pertes.

Le quatrième, que l'Empereur contre le droit des gens avoit arrêté ses Ambassadeurs, sans avoir daigné même répondre aux lettres qu'il lui avoit écrites.

Le cinquième, que Mahadmad Schah lui avoit donné la peine de venir de si loin, pour se faire justice par lui-même.

Azésia répondit au Roi de Perse, que ses plaintes lui paroissoient bien fondées; qu'il en écrivoit à l'Empe-

reur, afin qu'il réparât ses fautes, le plus promptement & le mieux qu'il feroit possible; que du reste il prioit sa Majesté, de ne lui rien imputer sur les sujets de mécontentement qu'il avoit, puisque depuis plusieurs années il s'étoit absenté de la Cour, & qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires du Gouvernement. Que pour le dernier article, qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée de faire un si long voyage, il devoit d'autant plus être porté à la leur pardonner, que & lui & ses compatriotes souhaitoient avec passion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous ensemble l'honneur de lui baiser les pieds

Thamas Kouli-Kan se mit à rire, puis regardant fixement Azésia. » Vos
 » réponses, lui dit-il, sont justes &
 » spirituelles: elles me font plaisir;
 » mais écoutez-moi; j'ai à vous par-
 » ler sérieusement. Je vous ordonne
 » d'aller dire à votre Maître, qu'il
 » vienne me trouver demain: je fe-
 » rai la moitié du chemin, & nous
 » nous rencontrerons au milieu de

D' O B S E R V A T I O N S. 249

» nos deux armées. Je veux bien lui
» accorder la paix ; mais s'il est peu
» touché de ma générosité, je lui fe-
» rai couper la tête.

Azésia alla rendre compte à l'Em-
pereur d'un si fier entretien ; & ne
pouvant pas lui inspirer ce noble cou-
rage, dont il étoit animé, il l'enga-
gea à accepter l'entrevûe qui lui
étoit proposée. Le Persan & le Mo-
gol se rencontrèrent le lendemain,
en présence des deux Armées. Ils
s'aborderent, en s'appellant du nom
de freres à la manière Asiaticque ;
Ils s'embrasserent avec beaucoup de
démonstrations d'une amitié appa-
rente. L'Empereur qui avoit été in-
timidé de la menace qu'on lui avoit
faite, offrit sa couronne au Roi
Persan. » Je salue votre couronne,
» répondit-il : elle est à moi ; mais je
» vous la rends : tout ce que j'exige
» est que vous restituiez à la Perse
» ce qui lui est dû. « Le Mogol
lui promit de le satisfaire pleine-
ment.

Cette parole donnée, on ne parla

plus que de choses agréables : la conversation dura six heures ; & Thamas Kouli-Kan invita l'Empereur à un festin pour le lendemain. Ce festin somptueux lui coûta trois laks de roupies. Les deux Rois y parurent , accompagnés des principaux Officiers de leur Cour , & couverts d'habits d'un éclat & d'une magnificence qui éblouissoit. A la fin du repas , on fit tirer plusieurs feux d'artifice : une troupe de musiciens divertit quelque tems la compagnie ; vinrent ensuite les danseuses , qui sont toujours à la suite de la Cour , & qui firent admirer leur bonne grace , leur agilité & leur adresse.

L'Empereur retourna dans son Camp fort satisfait. Il régala à son tour le Roi de Perse , mais d'une manière beaucoup plus somptueuse. Tous les mets étoient servis dans de la vaisselle d'or. Il termina le repas par un présent qu'il fit au Roi de Perse de six chevaux Tartares parfaitement beaux , & de deux Eléphants , dont l'un étoit chargé de bijoux , & l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double fête, Thamas Kouli-Kan fit remettre à l'Empereur Mogol un mémoire, par lequel il lui demandoit quarante carols de roupies, soit pour les dépenses qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venoit de faire, ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perse. MahadmadSchah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, & cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azézia son Plénipotentiaire, de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Thamas Kouli-Kan lui demandoit.

Azézia s'acquitta de sa commission avec succès. Thamas Kouli-Kan reçut ce qui lui étoit envoyé; & il se contenta de douze carols de roupies, qu'on lui payeroit dans le terme de quatre ans, & de cinq carols de joyaux, qu'on lui livreroit actuellement avec le fameux Trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azézia alla le présenter à l'Empereur

son maître , pour le lui faire signer ; L'Empereur refusa de le faire , alléguant qu'il étoit hors d'état de fournir une somme si considérable ; qu'il renonceroit plutôt à l'Empire, que d'y consentir ; & que si on le pressoit davantage , il iroit se confiner dans la Province de Bengale , pour y vivre en Dervis le reste de ses jours.

Azésia remontra à l'Empereur , qu'il ne pouvoit assez reconnoître la générosité avec laquelle Thamas Kouli-Kan lui avoit rendu la Couronne ; qu'il ne s'embarassât point de la somme qu'on lui demandoit ; qu'il sçavoit où la prendre ; qu'il mettroit sur les Gentils un impôt , comme on avoit accoutumé de faire dans les nécessités pressantes de l'Empire ; & qu'au lieu de douze carols, il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendrait dans le Trésor Impérial.

L'Empereur en délibéra avec ses Visirs, & leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors Azésia élevant la voix : » Empereur, dit-il

» d'un ton ferme, livrez donc bataille
 » avec vos Visirs. « Plusieurs d'entre
 eux furent de ce sentiment ; mais
 plusieurs autres prétendirent, que les
 Troupes affoiblies par la faim
 étoient incapables de combattre. La
 délibération dégénéra ensuite en des
 disputes & des altercations inutiles ,
 sans prendre aucune résolution. Ce-
 pendant le tems auquel Azésia devoit
 rendre réponse, expiroit. Il part donc
 brusquement ; & aussi-tôt qu'il fut
 en présence du Roi de Perse : » Prince,
 » lui dit-il, je vous apporte ma tête.
 » J'avois engagé ma parole de faire
 » ratifier par l'Empereur mon maître
 » le traité que j'avois fait en son
 » nom : il refuse de le signer ; dis-
 » posez de ma vie comme il vous
 » plaira.

Thamas Kouli-Kan extrêmement
 irrité, fit arrêter Azésia , & défendit
 qu'on lui donnât à manger & à boire
 de toute la journée. Il dépêcha aussitôt
 un Exprès à l'Empereur Mogol , pour
 lui dire , que puisqu'il n'avoit pas plus
 de bonne foi qu'un infidelle , il se

disposoit à le traiter en infidelle , & qu'il alloit le faire hacher lui-même en pièces , avec ses femmes , ses enfans & toute sa race , & réduire en cendres sa Capitale. Il donna aussitôt ses ordres pour le combat , & fit publier à la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre à l'Ennemi, on tombât sur Deli ; qu'on y mît tout à feu & à sang , & qu'on n'y épargnât personne : qu'il abandonnoit cette Ville si riche à un pillage général.

Azézia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparoient pour le lendemain : il en fit informer secrettement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre ; mais ce lache Prince ne songea qu'à faire préparer du poison pour lui , pour sa femme & pour ses enfans. Cependant il fit dire à Azézia , qu'il reconnoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son Empereur &

sa

Ro
me

foi

dée

&

suff

l'eff

»

» K

» vo

» q

» né

» m

» rin

» qu

U

l'Em

tôt i

sans

pour

de P

tente

& sév

que t

ne pu

sa Patrie, il le pût tel qu'il pût être.

Azézia envoya aussi-tôt supplier le Roi de Perse, de lui accorder un moment d'entretien pour la dernière fois. Cette grace lui ayant été accordée, il fut conduit devant le Prince, & tout en pleurs, il le conjura de suspendre pour un jour seulement l'effet de son juste courroux.

» Ma clémence, répondit Thamas
 » Kouli-Kan, vous accorde ce que
 » vous demandez; mais à condition,
 » que l'Empereur votre Maître vien-
 » ne incessamment se remettre en
 » mon pouvoir, ou pour le faire mou-
 » rir, ou pour le laisser vivre, selon
 » que je le jugerai à propos.

Un Courier dépêché par Azézia à l'Empereur Mogol ne l'eut pas plutôt informé de cette réponse, que sans délibérer davantage, il partit pour se livrer à la discrétion du Roi de Perse. Dès qu'il approcha de sa tente, il fut si consterné de l'air fier & sévère dont l'Empereur l'envisagea, que tremblant de tout son corps, il ne put pas dire le moindre mot pour

sa justification. Thamas Kouli-Kan ; sans rien dire , ordonna par un simple signe de la main qu'on l'éloignât de sa présence , & qu'on le conduisit en un lieu où il fût gardé sévèrement ; ce qui fut exécuté à l'instant. Il s'empara ensuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie , & fit couper la tête à plusieurs Visirs , & à quantité d'autres Officiers qu'il avoit faits prisonniers de guerre. Il ne fit distribuer de vivres dans le camp des Mogols , qu'en telle quantité , & pour autant de tems qu'il étoit nécessaire , afin d'en faire sortir tout l'argent qui y restoit. Tout s'y vendit à un prix marqué par le Roi de Perse , c'est-à-dire , extrêmement cher. Une quantité prodigieuse d'hommes & d'animaux y périrent.

Sudat-Kan, Persan de nation, Lieutenant Général des armées du Mogol, s'étoit rendu au commencement de la guerre auprès du Roi de Perse, pour quelque sujet de mécontentement que lui avoit donné l'Empereur son Maître. Ce Rébelle insinuoit
souvent

fou
dev
pris
tre
enco
tête
la C
celle
T
ne pa
ce Co
un au
sa ses
tranch
Troup
vivres
avec l'
ça ver
triomp
de Mar
lé de to
Impéria
queur ;
dans la
Roi de
le Palai
Trône d
Tome

souvent à Thamas Kouli-Kan, qu'il devoit faire crêver les yeux à son prisonnier, & le faire enfermer entre quatre murailles; ou ce qui seroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter sur son Trône, & unir la Couronne de l'Empire du Mogol à celle de Perse.

Thamas Kouli-Kan feignit de ne pas entendre ce que lui insinuoit ce Courtisan vindicatif; il s'étoit fait un autre Systême qu'il suivit. Il laissa ses ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ses Troupes, en leur faisant fournir les vivres purement nécessaires; puis avec l'élite de son armée, il s'avança vers Déli, où il fit son entrée triomphante le septième de la Lune de Mars. Mahadmad Schah dépouillé de tous les ornemens de la dignité Impériale, étoit à la suite du vainqueur; après quoi il fut renfermé dans la Tour sous bonne garde. Le Roi de Perse prit son logement dans le Palais Impérial: il monta sur le Trône des Mogols, & s'y fit couronner.

ronner Empereur aux acclamations de son armée, & des peuples qui changeoient volontiers de Maître. Il fit battre monnoie à son coin, & y commanda en Souverain tout le tems qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin du Roi de Perse étoit de vingt grains plus fort que de celles du Mogol. Telle étoit la Légende qu'on y avoit gravée : *Il est né pour être le Roi du monde : le Roi des Rois qui est-ce ? Nader Schah.*

Le lendemain de son entrée dans Déli, Nader Schah partagea l'armée qui l'avoit suivi en deux corps. L'un resta dans la Place & dans la Citadelle ; l'autre au dehors tenoit la campagne, & gardoit les portes de la Ville, de façon que personne n'y pouvoit entrer ou en sortir que par son ordre. Les vivres & les fourrages n'y abondoient que pour ses Troupes. On vendoit les vivres aux Habitans comme dans le Camp, c'est-à-dire à un prix excessif ; & il n'y avoit point d'injustice, que les Troupes Per-

far
de
par
lier
& d
gen
ouv
bler
prop
lais
ses.
à l'u
d'arg
table
parat
gour
La
Roya
de la
trava
les d
C'est
Trône
lonne
trois c
nies c

fannes ne commissent impunément.

Nader Schah informé de la licence de ses Soldats tâcha d'y remédier, par la défense qu'il fit à tout Cavalier & à tout Fantassin de garder & d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert; ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du Palais, richesses qui étoient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'Empereur étoient d'or, d'argent ou de vermeil. Vaiselle, tables, lits, canapés, palanquins, parasols, lustres, garde-Betel, gourgouris à fumer, cassettes, &c.

La grande salle, nommée la salle Royale, étoit revêtue de haut en bas de lames d'or & d'argent finement travaillées; le plafond brilloit par les diamans, qu'on y avoit placés. C'est dans cette salle qu'on voyoit le Trône Impérial. Il avoit douze colonnes d'or massif, qui fermoient les trois côtés. Ces colonnes étoient garnies de perles & de pierres précieuses.

ses ; le dais du Trône étoit sur-tout digne d'attention. Il représentoit la figure d'un Paon. Depuis que les Empereurs Mogols sont Mahométans , ils ont choisi cet oiseau pour leur armoirie. Ce Paon étendant sa queue & ses ailes , couvroit le Trône de son ombre. L'industrie avec laquelle on avoit placé & ménagé les diamans , les rubis , les émeraudes , & toutes sortes de pierreries qui le formoient , représentoient au naturel les diverses couleurs de cet oiseau ; & l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille de l'univers. Aussi est-il vrai de dire , que pendant plusieurs siècles , tous les Empereurs qui avoient précédé Mahadmad , s'étoient piqués à l'envi d'embellir & d'enrichir ce dais & ce Trône. Les pierreries qu'on en arracha montoient à cent cinquante carols de roupies , en y joignant les bijoux que l'Impératrice , les Princesses & toutes les Dames du ferrail furent priées de céder au Roi Persan. Cette prière étoit un ordre , auquel elles n'auroient pas osé man-

q
m
tr
qu
no

pla
acc
Il
tou
Qu
un
fan
jou
Loi
ils
me
trop
leur
ils s
de t
Scha
de p
tout
arme
les 7
mille

quer. Leurs perles seules furent estimées vingt carols de roupies ; & l'on trouva dans leurs appartemens , jusqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyé.

Thamas Kouli-Kan voyoit avec plaisir grossir ses trésors , lorsqu'un accident funeste vint troubler sa joie. Il avoit fait prisonniers de guerre tous les Généraux de l'armée Mogole. Quatre d'entr'eux étoient gardés dans un Hôtel par vingt Cavaliers Persans. Ces quatre Officiers firent un jour la débauche , & nonobstant la Loi qui leur défend l'usage du vin , ils s'enivrèrent. Aidés de leurs domestiques , qu'on leur avoit laissés en trop grand nombre , ils forcerent leurs gardes , & les tuerent. Aussi-tôt ils se répandirent dans les rues , criant de tous côtés : Victoire , Mahadmad Schah a tué Nader Schah d'un coup de poignard. A ce bruit qui couroit toute la Ville , la populace prit les armes , & fondit de toutes parts sur les Troupes Persannes. Cinq ou six mille Persans furent tués dans cette

émeute qui dura quatre heures. Elle auroit duré plus long-tems, si Thamas Kouli-Kan, de la Forteresse où il étoit, n'eût fait sur la Ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, que les hostilités cessèrent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ce Prince moins touché du faux bruit de sa mort, que de la perte de ses soldats, fit battre la générale. Toutes ses Troupes se trouverent à l'instant sous les armes & en bataille. Thamas Kouli Kan parcourut tous les Bazars le cimenterre à la main; il assigna aux différens Corps autant de différens Quartiers de la Ville à ravager. » Allez, camarades, leur dit-il: pillez, tuez, saccagez tout; traitons les laches & perfides Mogols, comme ils le méritent.

Chaque Commandant partit avec sa Troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Thamas Kouli-Kan alla avec la sienne dans le champ de Nichok, qui est le plus beau & le plus riche quartier de la Ville; il en-

tra dans la Mosquée, qui est sur une éminence, d'où il pouvoit promener ses regards par-tout. S'y étant assis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, & qu'on fit main basse sur quiconque, sans distinction de qualité, d'âge, ni de sexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre; & en même tems dans tous les quartiers, on pilloit, on violoit, & on massacroit impitoyablement tout ce qui se présentoit. Ceux qui par la fuite échapperent aux flammes, expirèrent par le fer.

Azéfia, par une faveur spéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des prisonniers de guerre. Il sortit de son Palais; & après bien des dangers qu'il courut, il arrive au champ de Nichok. La, sans Turban, & ses vêtemens déchirés, il se jette aux pieds du Roi de Perse. Ce Prince le leva, & lui fit présenter dans un bassin d'or des confitures qu'il mangeoit à ce moment.

» Hélas, Prince, lui dit Azéfia,
» comment pourrois-je goûter ces

» douceurs que vous m'offrez, tandis
 » que je vois couler à grands flots le
 » sang de mes Concitoyens ? Faites-
 » moi plutôt mourir avec eux. Des
 » millions de misérables que vous fai-
 » tes égorger, ne sont pas plus cou-
 » pables que moi. Ne craignez-vous
 » pas que Dieu ne fasse crouler sur
 » vous cette Mosquée, & ne vous
 » écrase ? Y a-t'il de la justice dans
 » votre vengeance ? Faut-il que pour
 » la faute de quelques particuliers,
 » toute une Ville innocente soit mise
 » à feu & à sang ? Donnez-moi le
 » soin de rechercher les coupables :
 » je les ferai mourir par les plus cruels
 » supplices ; mais avant toutes cho-
 » ses, ordonnez qu'on mette fin au
 » pillage, & au massacre. «

Thamas Koulin-Kan qui avoit con-
 çu une haute estime pour Aézsia, ne
 s'offensa point de ce que son discours
 pouvoit avoir de trop fort. Il dépê-
 cha des Officiers pour faire cesser le
 pillage & le massacre, qui malgré
 ses ordres continua en diminuant peu
 à peu jusqu'à neuf heures du soir ;

&c.

&
 I
 R
 o
 q
 lin
 re
 hu
 de
 ces
 l'o
 du
 mil
 A
 aut
 éch
 por
 où
 qu'o
 on
 Croi
 avoi
 cruel
 piren
 tout
 gent.
 cherc
 To

D' O B S E R V A T I O N S. 265

& qui ne cessa, que lorsque le Grand-Prevôt de l'Armée avec la tymbale Royale parcourut les quartiers, tuant ou faisant tuer par ses Gardes ceux qui exerçoient encore quelques hostilités. Les trois quarts de Déli furent renversés & ruinés. Le feu y dura huit jours, sans qu'il fût possible de l'éteindre. Les Hôtels des Princes & des Seigneurs furent sur-tout l'objet de la fureur & de l'avarice du Soldat. On compte qu'il périt un million d'ames dans cette Capitale.

A cette désolation en succéda une autre. On força ceux qui avoient échappé à l'incendie & au carnage, de porter tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la Citadelle. Ceux qu'on soupçonnoit de le tenir caché, on les étendoit sur une espèce de Croix de saint André, & après les y avoir attachés, on les frappoit si cruellement, qu'il leur falloit ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur restoit d'or & d'argent. Azésia fut chargé de cette recherche, qui se faisoit des biens de

tous les Officiers de l'Empereur , depuis le Visir jusqu'au Fantassin , & de tout ce que possédoient les Jouailliers, les Banians de la Cour , de la Ville & de l'Armée. Plusieurs de ces Banians s'empoisonnerent de désespoir.

On apportoit à toutes les heures du jour & de la nuit des richesses immenses dans la Citadelle ou chez Azésia ; elles y étoient amoncelées , & formoient comme autant de montagnes. Là s'élevoit une montagne de roupies d'or , ici une seconde de roupies d'argent , ailleurs une troisième de vaisselle d'or & d'argent , puis une quatrième de tapis de soie , d'étoffes d'or & d'argent , & d'autres pièces rares & précieuses. Les mêmes amas se trouvoient dans une des cours du Palais d'Azésia.

Cent ouvriers pendant quinze jours furent occupés à faire fondre , & à réduire en lingots l'or & l'argent qui n'étoit pas monnoyé , afin que le transport fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu , & attachés ensemble avec une grosse corde , fai-

fo
re
d'o
ge
inc
de
bij
ble
sup
l'En
de l
fiste
d'or
deux
quel
que
Le
Prov
qu'en
la ma
Ils n
qu'av
par le
chem
ronné
Eléph
leur C

soient la charge d'un chameau. On remplit cinquante coffres de roupies d'or , & huit mille de roupies d'argent. On voyoit aussi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans , de perles , & d'autres bijoux. C'est ce qui paroîtra incroyable à ceux qui ne connoissent que superficiellement les richesses de l'Empire du Mogol. Le Tribut annuel de la seule Province de Bengale consiste en quatre cens bœufs de roupies d'or & d'argent ; or il y a trente-deux Provinces dans l'Empire , dont quelques-unes sont aussi étendues que la France.

Les Gouverneurs de ces grandes Provinces vivent si splendidement , qu'en bien des choses ils surpassent la magnificence des Rois de l'Europe. Ils ne paroissent jamais en public qu'avec une pompe qui impose, soit par le grand nombre d'Officiers richement vêtus dont ils sont environnés , soit par le nombre de leurs Eléphans , de leurs Chameaux , de leur Cavalerie , & de leur Infante-

268 R E C U E I L
rie , qui font leur cortége.

La grandeur & la puissance de l'Empereur Mogol se trouve en quelque sorte ramassée dans Déli. Plusieurs Rois Gentils & Tributaires de l'Empire y font leur séjour , & sont les premiers Ministres de l'Empereur. Ils ont en leur disposition , & entretiennent à leurs frais jusqu'à vingt & trente mille hommes. Les Princes du Sang ne peuvent point s'absenter de la Cour : ils tirent leurs revenus des fiefs que l'Empereur leur donne , à condition qu'ils auront sur pied un certain nombre de troupes. Les Vifirs, les Omrahs, ont les mêmes sortes de revenus , & en doivent faire le même usage ; mais ils en consomment la meilleure partie en fêtes , en chevaux & en domestiques.

Déli est une Ville sans comparaison plus magnifique pour les équipages , plus vaste pour l'étendue , & plus peuplée que les plus grandes Villes d'Europe. Elle est située sur le Gemma , dans une vaste campagne très-fertile. Elle est devenue la Capi-

tale
aban
L
xerc
fut d
les q
teurs
décou
duire
ce , qu
voulo
eux ,
Tha
rien a
à s'en
clara à
ditions
1°. Q
mire ,
quelque
vière d'
domaine
2°. C
chaque
vie trois
3°. Q
les honne

taie de l'Empire depuis que Chayahan abandonna Agra.

Le dernier trait de sévérité qu'exerça Thamas Kouli-Kan à Délî, fut de faire étrangler publiquement les quatre Officiers Généraux, auteurs de la rédition, qu'Azézia avoit découverts, & qu'il avoit fait conduire la corde au col devant le Prince, quoiqu'ils fussent ses parens, sans vouloir même demander grace pour eux, les en jugeant indignes.

Thamas Kouli-Kan n'ayant plus rien à faire dans l'Indoustan, songea à s'en retourner dans ses Etats. Il déclara à Mahamad Scah à quelles conditions il le rétablissoit sur le Trône.

1°. Que les Royaumes de Cachemire, de Caboul, de Moultan, & quelques autres pays jusqu'à la rivière d'Atak, seroient désormais du domaine des Rois de Perse.

2°. Que Mahamad Scah paieroit chaque année à la Perse durant sa vie trois carols de roupies.

3°. Qu'il n'auroit que le titre & les honneurs d'Empereur, & qu'Azé-

sa gouverneroit l'Empire.

4°. Qu'en cas de guerre, l'Empereur Mogol prêteroit du secours au Roi de Perse contre ses ennemis, & qu'à son tour la Perse en useroit de même à l'égard de l'Empire Mogol.

5°. Qu'il ne seroit fourni à Mahamad Scah, qu'un lak de roupies pour sa dépense annuelle.

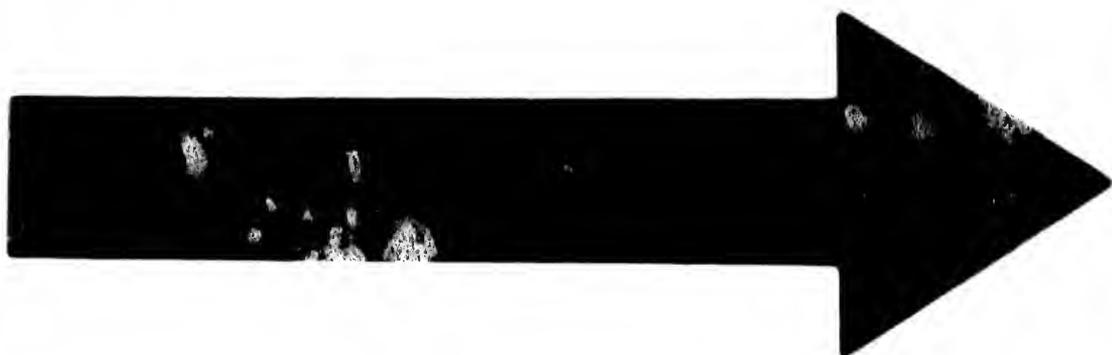
6°. Qu'il n'y auroit auprès de sa personne, que les Officiers qui lui seroient accordés.

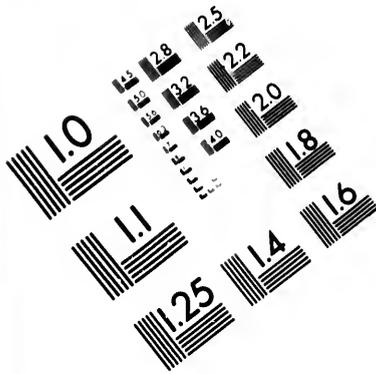
Le Prince Mogol ayant agréé ces conditions, & remercié Thamas Kouli Kan de ses bontés, la Couronne lui fut rendue, & il remonta sur le Trône. Il avoit demandé que le Roi de Perse approuvât la cession qu'il vouloit faire à son fils des honneurs de l'Empire & de la Couronne, ou que du moins le Prince son fils eût le Gouvernement de l'Empire à la place d'Azésia; l'une & l'autre chose lui fut refusée.

Thamas Kouli-Kan chargé des dépouilles de l'Empire Mogol, sortit enfin de Déli au commencement de

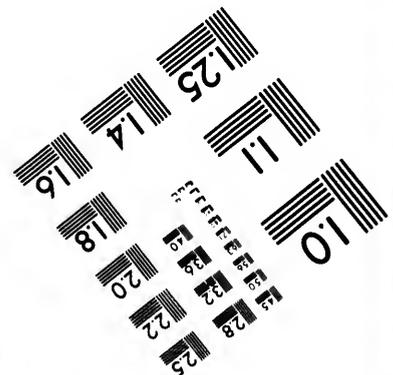
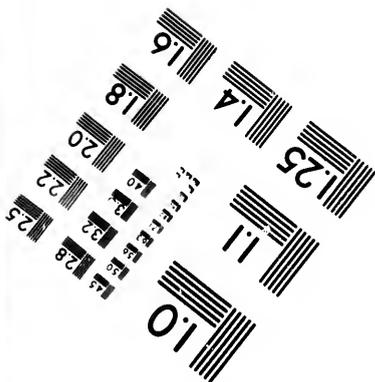
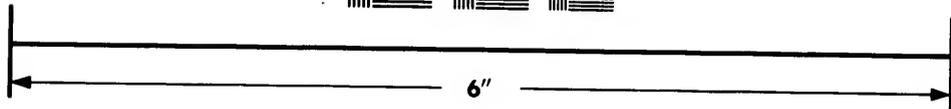
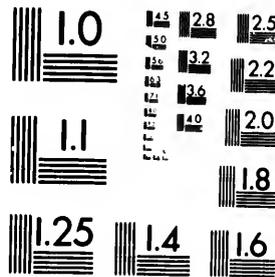
Juin avec son Armée. On fait monter la valeur de ce qu'il emporta à trois cens carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins surpris de tant de richesses, que les Manufactures & les denrées de l'Indoustan y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Asie, & de l'Europe, d'où il ne sort plus, lorsqu'il y est une fois entré. Les Marattes, nation accoutumée au pillage, avoient grande envie d'enlever un si grand butin : ils roderent quelques jours autour de l'Armée Persanne ; mais ils n'osèrent jamais l'attaquer, sa marche se faisant avec un ordre admirable : outre que cette Armée avoit été fortifiée récemment de dix mille Cavaliers, envoyés par le fils aîné de Thamas Kouli-Kan. Ce Prince, aussi brave que son Pere, commandoit une Armée de cinquante mille hommes, qui étoit toujours à quatre-vingt lieues de distance.

Il avoit aussi divisé ses troupes en deux corps d'Armée, pour avoir plus commodément des vivres, pour évi-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
18
20
22
25
28
32
36
40

10
15

ter l'embarras d'une trop grande multitude , pour tenir en respect le pays conquis qu'il laissoit derrière soi , & pour s'assurer une retraite en cas d'échec , ou d'une déroute. Les deux Armées , toujours également distantes l'une de l'autre , repassèrent en Perse.

Thamas Kouli-Kan , avant que de quitter le Candahar , y fit bâtir en deux endroits deux bonnes Forteresses , pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perse , & pour avoir la facilité de repasser chez eux quand la fantaisie lui en prendroit. Il fut reçu à Ispahan de la Noblesse & de tous les Etats du Royaume avec les démonstrations de la plus grande joie.



D
I
l'au
nes
lui
ne
pas
aîn
qui
bou
qua
I
ses
per
time
voy

CHAPITRE XV.

De l'autorité , de la puissance , des revenus & des dépenses ordinaires de l'Empereur de la Chine : De la magnificence de sa marche lorsqu'il sort de son Palais.

IL n'y a point d'Etat plus monarchique que celui de la Chine : l'autorité du Souverain y est sans bornes , & le respect que l'on a pour lui va jusqu'à l'adoration. Personne ne peut lui parler qu'à genoux , non pas même son frere , quoique son aîné. Il n'est permis qu'aux Seigneurs qui l'accompagnent de se tenir debout , & de ne fléchir qu'un genou quand ils lui parlent.

La même chose se pratique envers ses Officiers, lorsqu'ils représentent la personne de l'Empereur , & qu'ils intimement ses ordres , ou comme Envoyés , ou comme Mandarins de la

présence. Non seulement les Grands de la Cour & les Princes du Sang se prosternent en présence de leur Souverain ; mais encore ils portent souvent le même respect a son fauteuil , à son trône , & a tout ce qui sert à son usage : quelquefois ils vont jusqu'à se mettre a genoux a la vûe de son habit & de sa ceinture.

Il n'y a personne, de quelque qualité & de quelque rang qu'il soit , qui ose passer à cheval , ou en chaise devant la grande porte de son Palais. Dès qu'il en approche , il doit mettre pied à terre , & ne remonter à cheval qu'à l'en-troit marqué ; car on a déterminé le lieu où l'on doit descendre, & celui où l'on peut remonter.

Voici comment se fait le salut Impérial. Aussi tôt qu'on est à la porte , on se met à courir avec grace , (chez les Chinois, courir est une marque de respect , qui s'observe lorsqu'on passe devant une personne d'un rang distingué) jusqu'à ce qu'on soit arrivé au fond de la chambre , qui est vis-à-vis de l'Empereur : pour lors on se

tient un moment debout , ayant les bras étendus sur les côtés ; ensuite ayant fléchi les genoux , on se courbe jusqu'à terre à trois différentes reprises. Après cela on se relève , & un moment après on fait une seconde fois les mêmes cérémonies , puis encore une troisième , jusqu'à ce qu'on avertisse d'avancer , & de se tenir à genoux aux pieds de l'Empereur.

La couleur Impériale est le jaune , & cette couleur est interdite à tout autre qu'à lui. Sa veste est parsemée de dragons ; c'est là sa devise , & il n'y a que lui qui les puisse porter à cinq ongles. Lui seul est l'arbitre souverain de la vie & de la fortune de ses Sujets. Les Princes du Sang Royal, quelque élevés qu'ils soient au-dessus des autres , n'ont ni puissance , ni crédit. Ainsi tout l'Empire est gouverné par un seul maître : c'est lui seul qui dispose de toutes les Charges de l'Etat ; qui établit les Vicerois & les Gouverneurs , qui les élève ou les abaisse , selon qu'ils ont plus ou moins de capacité & de mérite. Les

Princes même de son sang n'en peuvent porter le nom sans sa permission expresse ; & ils ne l'obtiendroient pas , s'ils s'en rendoient indignes par leur mauvaise conduite , ou par le peu d'attention qu'ils apporteroient à leur devoir.

C'est l'Empereur qui choisit parmi ses enfans celui qu'il juge le plus propre à lui succéder ; & même lorsqu'il ne trouve point dans sa famille des Princes capables de bien gouverner , il lui est libre de fixer son choix à celui de ses Sujets qu'il en croit le plus digne.

Les Arrêts de quelque Tribunal que ce soit ne peuvent avoir de force , qu'ils ne soient ratifiés par l'Empereur ; mais pour ceux qui émanent immédiatement de l'autorité Royale , ils sont perpétuels & irrévocables. Les Vicerois & les Tribunaux des Provinces n'oseroient différer un moment de les enrégistrer. L'autorité du Prince ne se borne pas aux vivans ; elle s'étend encore sur les morts. L'Empereur pour récompenser ou leur

mérite personnel , ou celui de leurs descendans , leur donne des titres d'honneur , qui réjaillissent sur toute leur famille.

Ce pouvoir , tout absolu qu'il est , trouve un frein qui le modère dans les mêmes loix qui l'ont établi. Ces loix donnent aux Mandarins la liberté de représenter dans de très humbles & très-respectueuses requêtes les fautes qu'il feroit dans l'administration de son Etat , & qui pourroient renverser le bon ordre d'un sage Gouvernement. S'il n'y avoit aucun égard , ou s'il faisoit ressentir les effets de son indignation au Mandarin qui a eu le courage & le zèle de l'avertir , il se décrieroit absolument dans l'esprit de ses Sujets , & la fermeté du Mandarin immortaliseroit à jamais sa mémoire.

Si l'Empereur de la Chine est si puissant par la vaste étendue des pays qu'il possède , il ne l'est pas moins par les revenus qu'il en tire.

Il n'est pas facile de déterminer à quelles sommes ils montent ; car le

tribut annuel se paye partie en argent , partie en denrées. On le tire de toutes les terres , même des montagnes , du sel , des soies , des étoffes de chanvre , & de coton , & de diverses autres denrées , des ports , des douanes , des barques , de la marine , des forêts , des jardins Royaux , des confiscations , &c.

Le Tribut personnel de tous ceux qui ont vingt ans jusqu'à soixante , monte à des sommes immenses , à cause du grand nombre des habitans de l'Empire. Dans le dénombrement qui se fit sous le feu Empereur *Chang-hi* au commencement de son règne , on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens soixante & douze familles , & d'hommes capables de porter les armes , cinquante-neuf millions sept cens quatre-vingt-huit mille trois cens soixante-quatre. On ne compte ici ni les Princes , ni les Officiers de la Cour , ni les Mandarins , ni les Officiers qui ont servi & obtenu leur congé , ni les Lettrés , les Brame , les Docteurs , ni les Bon-

z
re
ri
ri
b
te
no
vi
fu
la

bar
son
la C
en c
reço
lion
tre
ving
men
quin
pains
deux
xante
milli
huit
dix-s
nour

zes, ni les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de 20. ans, ni la multitude de ceux qui demeurent sur les rivières, ou sur mer, ou dans des barques. Le nombre des Bonzes monte a beaucoup plus d'un million. Le nombre des seuls Bacheliers est d'environ quatre-vingt dix mille; & il faut observer que depuis ce tems-là, la Chine est infiniment peuplée.

De plus, on entretient dix mille barques aux frais de l'Empereur, qui sont destinées à porter tous les ans à la Cour le tribut qui se paye en ris, en étoffes, en soie, &c. L'Empereur reçoit chaque année quarante millions cent cinquante-cinq mille quatre cents quatre-vingt dix sacs de six vingt livres chacun de ris, de froment & de mil; un million trois cents quinze mille neuf cents trente-sept pains de sel de 50. livres chacun; deux cents dix mille quatre cents soixante-dix sacs de fèves; & vingt-deux millions cinq cents quatre-vingt-dix-huit mille cinq cents quatre-vingt dix-sept bottes de paille, pour la nourriture de ses chevaux.

En étoffes ou en soie , les Provinces lui fournissent cent quatre-vingt-onze mille cent trente-cinq livres de soie travaillée , & la livre est de 20. onces ; quatre cens neuf mille huit cens quatre-vingt-seize livres de soie non travaillée ; trois cens quatre-vingt-seize mille quatre cens quatre-vingt pièces de toile de coton ; cinq cens soixante mille deux cens quatre pièces de toile de chanvre : sans compter la quantité d'étoffes , de velours , de satin , de damas & autres semblables , les vernis , les bœufs , les moutons , les cochons , les oies , les canards , le gibier , le poisson , les fruits , les légumes , les épiceries , les différentes sortes de vin qui s'apportent continuellement au Palais Impérial.

En supputant tout ce que l'Empereur perçoit , ses revenus ordinaires ont estimés deux cens millions de Taels , & un Tael est une once d'argent , qui vaut cent sols monnoie de France , valeur intrinsèque.

Une grande partie des deniers Impériaux

péri
vint
des
lard
gran
Man
les o
est p
aux
de la
& ou
te mi
sans c
en ar
De
dans P
darins
de , de
& tou
du bois
tout c
exactitu
La m
de ceux
ces à la
vo'e dar
vis & J
Tome

périaux se consomme dans les Provinces par les pensions, l'entretien des pauvres, sur-tout des vieillards, & des invalides qui sont en grand nombre, les appointemens des Mandarins, le payement des troupes, les ouvrages publics, &c. Le surplus est porté a Péking, & est employé aux dépenses ordinaires du Palais & de la Capitale, où le Prince réside, & où il nourrit plus de cent soixante mille hommes de troupes réglées, sans compter leur solde, qui se paye en argent.

De plus, on distribue tous les jours dans Péking à près de cinq mille Mandarins une certaine quantité de viande, de poisson, de sel, de légumes, & tous les mois du ris, des fèves, du bois, du charbon & de la paille; tout cela se livre avec la dernière exactitude.

La même chose s'observe à l'égard de ceux qui sont appellés des Provinces à la Cour, ou que la Cour envoie dans les Provinces; ils sont servis & défrayés sur toute la route eux

& leur suite. On leur fournit des barques, des chevaux, des voitures, & des Hôtelleries entretenues aux dépens de l'Empereur.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, soit le long de la grande muraille, soit dans les Places murées, montent à plus de huit cens mille hommes. L'Empereur nourrit pareillement environ cinq cens soixante-cinq mille chevaux pour monter la Cavalerie, & pour le service des Postes, & des Couriers qui portent ses ordres & ceux des Tribunaux dans les Provinces.

Les Ambassadeurs des Puissances étrangères sont aussi défrayés aux dépens de l'Empereur, depuis le premier moment qu'ils entrent sur les terres de l'Empire, jusqu'à ce qu'ils en soient sortis. Il leur fournit des chevaux, des barques, & toutes les voitures nécessaires pour le voyage: il fait toute la dépense de leur table; & quand ils sont arrivés à la Cour, il les loge dans un Palais, où, pour marque d'amitié, il leur envoie tous

les
que
vra
à l'e
mod
dem
qui
Lo
soit
des S
dans
nois
les p
les a
péria
gneur
forter
suivis
nistres
march
des m
toute
eux v
jaune
brodée
comme

les jours des mets de sa table.

On ne parle pas des autres dépenses que fait l'Empereur, pour tous les ouvrages publics, qui peuvent servir ou à l'ornement des Villes, ou à la commodité des peuples, ni de celles que demande l'entretien de son Palais, qui est d'une étendue immense.

Lorsqu'il sort, sa coutume est qu'il soit accompagné d'une grande partie des Seigneurs de sa Cour. Tout brille dans ce cortège; les armes, les harnois des chevaux, les banderoles, les parasols, les éventails, & toutes les autres marques de la dignité Impériale. Ce sont les Princes & les Seigneurs qui ouvrent la marche, & qui sortent les premiers à cheval: ils sont suivis des Colao, ou principaux Ministres, & des grands Mandarins; ils marchent sur deux aîles, & assez près des maisons, de sorte qu'ils laissent toute la rue libre. On porte après eux vingt quatre bannières de soie jaune qui est la livrée de l'Empereur, brodées de dragons d'or, qui sont comme ses armoiries. Ces bannières

font suivies de 24. parasols de même couleur , & d'autant de grands éventails fort riches , & fort précieux. Les Gardes du corps sont tous vêtus de jaune , avec des espèces de casques en tête , & une sorte de javelots ou demi piques dorées , terminées en par la figure d'un soleil , ou d'un croissant , ou de la tête de quelque animal. Douze Estafiers vêtus des mêmes couleurs portent sur leurs épaules la chaise de l'Empereur , qui est superbe. Il y a en divers endroits sur la route un grand nombre de ces Estafiers : pour se relever dans la marche , une troupe de musiciens , de trompettes & de joueurs d'instrumens accompagnent l'Empereur, & font grand bruit ; enfin un grand nombre de pages & de valets de pied ferment la marche. Mais il n'est rien qui égale la pompe & la magnificence , avec laquelle il va offrir solennellement des sacrifices dans le Temple du Ciel , (le Dieu du Ciel).

Cette marche commence par 24. tambours rangés en deux files , & 24.

D'OBSERVATIONS. 285

trompettes suivent sur la même ligne
24. hommes armés de bâtons longs
de sept à huit pieds, vernissés de rou-
ge, & ornés de feuillages dorés : puis
cent soldats portant des hallebardes
dont le fer se termine en croissant ;
cent massiers, dont les lances sont
peintes d'un vernis rouge mêlé de
fleurs, & dorées à l'extrémité ; quatre
cents grandes lanternes fort ornées,
& travaillées avec beaucoup d'art ;
quatre cents flambeaux faits d'un bois
qui brûle long tems, & qui répand
une grande lumière ; deux cents lances
enrichies, les unes de flocons de soie
de diverses couleurs, les autres de
queues de panthères, de renards, &
d'autres animaux ; 24. bannières, sur
lesquelles on a peint les Signes du Zo-
diacque ; cinquante-six autres bannié-
res, où sont représentées les 56. Con-
stellations auxquelles les Chinois ré-
duisent toutes les étoiles ; deux cents
éventails soutenus par de longs bâ-
tons dorés, où sont peintes diverses
figures de dragons, d'oiseaux, & d'au-
tres animaux ; 24. parasols richement

ornés , & un buffet porté par les Officiers de la bouche, & garni de divers ustensiles d'or , comme de bassins , d'aiguières, &c.

Après qu'on a vû marcher tout ce cortège en bon ordre , l'Empereur paroît à cheval superbement vêtu , avec un air grave & majestueux. On soutient à ses côtés un riche parasol, qui est assez grand pour donner de l'ombre à lui & à son cheval ; il est environné de dix chevaux de main blancs , dont les selles & les brides sont enrichies d'or & de pierreries , de cent lanciers , & des Pages de la chambre.

Après quoi l'on voit venir dans le même ordre , & à sa suite , tous les Princes du Sang , les Régulos , les premiers Mandarins , & les Seigneurs de la Cour, tous en habit de cérémonie; cinq cens jeunes gentils hommes du Palais richement vêtus , mille valets de pied en robes rouges , brodées de fleurs, & d'étoiles d'or & d'argent. Immédiatement après trente six hommes portent une chaise découverte ,

D'OBSERVATIONS. 287

qui est suivie d'une autre fermée, & beaucoup plus grande, laquelle est soutenue par six vingts porteurs. Enfin quatre grands chariots, dont deux sont traînés par des éléphans, & les deux autres par des chevaux couverts de housses en broderie. Chaque chaise & chaque chariot est suivi d'une compagnie de 50. hommes pour sa garde.

Cette marche est fermée par deux mille Mandarins de Lettres, & par deux autres mille Mandarins d'Armes, ou Officiers de Guerre, vêtus magnifiquement de leurs habits de cérémonie.

Telle est la grandeur & la puissance de l'Empereur de la Chine.



CHAPITRE XVI.

*Usages, Mœurs, Coûtumes, Habille-
mens, Occupations des Dames Mo-
goles ; Education des jeunes Filles de
Condition.*

LEs Femmes de Condition ne paroissent jamais aux yeux du Public. Quand elles ont la permission de sortir de la maison, elles sont toujours dans des carrosses fermés, ou sur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des palanquins ronds & couverts. Des Eunuques, des Cavaliers armés les accompagnent. Dans la maison même, elles gardent sur la tête un voile de gaze fine. Elles ne peuvent le lever qu'en présence de leur époux, de leurs enfans, de leur pere, de leur mere, & de leurs amies particulières.

Leurs habits sont d'étoffes de soie & d'or ; le corps de l'habit par devant s'attache

s'a
ru
du
fon
fès
de
fèp
ser
d'éc
en
men
tren
cou
El
ne m
rami
fant
lipse,
qu'el
leurs
moye
diam
divise
dante
chent
de pie
voir t
Tem

s'attache jusqu'à la ceinture avec des rubans, au bout desquels est suspendu un gland d'or ou une perle. Ils sont étroits vers la ceinture, & plissés pour relever la taille ; la jupe qui descend jusqu'aux talons, n'est point séparée du corps de l'habit. Elles se servent de souliers plats, couverts d'écarlatte, avec quelques fleurs d'or en broderie ; elles les quittent aisément, & toujours, lorsqu'elles entrent dans les appartemens, qui sont couverts de beaux tapis.

Elles sont coiffées en cheveux d'une manière fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou croissant, d'autres fois en rose, ou en tulipe, & en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en assujettissant leurs cheveux sur la tête, par le moyen de boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles divisent leurs cheveux en tresses pendantes sur leurs épaules. Elles y attachent de petites plaques d'or légères & de pierreries. C'est un art, que de sçavoir faire alors certains mouvemens

de tête, qui fassent paroître la beauté & le brillant de leur chevelure.

Elles se percent une des narines, & y portent un anneau d'or, où est enchassé quelque gros diamant. Leurs oreilles sont aussi percées tout autour de plusieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues sont quelquefois d'un prix inestimable.

Leur taille est ordinairement belle, & leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint presque blanc; mais pour l'ordinaire il est olivatre. Celles qui sont curieuses de rehausser leur beauté, se fardent avec de l'eau de safran sauvage. Elles font aussi une composition qui est extrêmement noire; elles en mettent un trait autour des yeux. Elles se peignent le bout des ongles d'un beau rouge, qu'elles expriment de la feuille d'un arbrisseau; & elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de senteur.

Il n'y a de tapisseries dans leurs

cha
mar
mir
men
nich
crist
conf
ces,
lette.
nu. I
rets,
seoir
riches
riere
brocan
& à c
remue
sie. Qu
ble, c
cercle.
Elles
le plus
la plus
font là
chasser l
betel dai
on appo

chambres, que celle sur laquelle on marche. Elles sont ornées de grands miroirs, de canapés, & d'enfoncemens dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vases de cristal, d'or & d'argent, pour y conserver leurs parfums, leurs essences, & les petits meubles de leur toilette. L'usage des chaises y est inconnu. Il y a pourtant de petits tabourets, sur lesquels elles peuvent s'asseoir ; mais plus souvent c'est sur de riches tapis, jambes croisées : derrière elles est un grand carreau de brocard, sur lequel elles s'appuient, & à côté un petit couffin, qu'elles remuent, & changent à leur fantaisie. Quand elles sont plusieurs ensemble, elles forment une espèce de cercle.

Elles se visitent de tems en tems ; le plus riche tapis est pour la Dame la plus qualifiée. De jeunes Esclaves sont là pour les éventer, & pour chasser les mouches. On présente du betel dans des bassins d'or faits exprès ; on apporte de la limonade pour se

rafraichir ; on mange des fruits , des confitures , & d'une espèce de gateau fait avec de la farine de froment , du jus de cannes de sucre , du lait & de l'eau rose. La collation achevée , on se retire avec les bienséances accoutumées , qui consistent à incliner un peu le corps , à porter en même tems la main sur le cœur & sur la tête , & puis à s'embrasser , & à se dire mutuellement des politesses.

Les femmes mariées à un même homme ne sont pas toutes d'un rang égal. 1°. Un homme de qualité épouse toujours une fille d'une naissance égale à la sienne. Cette femme est la première de toutes. Elle s'appelle *Begum* , qui signifie femme sans souci , femme heureuse. 2°. Trois autres femmes qui sont aussi de quelque naissance , font un second rang. 3°. Le troisième rang est composé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage se fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4°. Pour la quatrième espèce de mariage , il suffit qu'on achete une fille,

ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui se fait assez souvent aux Gentils.

Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, nourries & parées, à proportion de leur rang; mais il est bien difficile que cela se pratique. Rien n'est plus commun que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du mari le rang & les droits de la *Begum* même.

Quand ces femmes remarquent entr'elles des préférences, on ne sauroit dire à quelles jalousies elles se livrent, quels sont leurs chagrins, leurs querelles, leurs divisions, leurs haines; aussi chacune met-elle en usage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à son époux, & pour l'emporter sur ses rivales. La honte & le désespoir de n'y pouvoir réussir les fait quelquefois recourir aux prestiges, aux sortilèges & aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, & se font mourir par le poison, ou bien

elles empoisonnent secrettement leurs rivales ; quelquefois même elles éclatent sans aucun ménagement.

Une Begum, femme d'un Gouverneur, voyant que son époux n'avoit de tendresse que pour une de ses esclaves Georgienne, elle en fit de fréquentes plaintes ; mais le mari qui aimoit passionnément cette jeune esclave, fit peu de cas des remontrances de la Begum. Cette femme que la jalousie transportoit de fureur, résolut de s'en venger d'une manière aussi étrange, qu'elle étoit cruelle. Un jour que son époux étoit allé à la chasse, elle fit attacher la jeune Georgienne par un de ses Eunuques, & lui fit couper les deux mamelles avec un sabre. Le mari revenant de la chasse, elle lui offrit dans un bassin les deux mamelles de l'esclave chérie, avec ce compliment: voilà le présent que vous fait la Begum.

Quoique en général les maris soient maîtres de renvoyer leurs femmes, quand il leur plaît de les châtier, ou

même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils usent facilement de ce pouvoir envers leur Begum. Les égards dûs aux familles illustres de ces Begums, les retiennent.

Se marier chez les Mahométans, c'est proprement acheter une fille. Un homme qui veut se marier, convient d'une somme, qu'il donne non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette somme devient sa dot, & le mari ne peut pas en disposer. Le Prétendant, accompagné de ses parens & de ses amis, en palanquin ou à cheval, & d'une troupe de joueurs d'instrumens, va aux flambeaux chercher son épouse. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortège du côté de la fille, & sur-tout de beaucoup de femmes, parentes ou amies, en palanquins couverts. Lorsqu'ils sont arrivés chez l'époux, le Cazi, Prêtre de la Loi, lit en présence de tout le monde le Contrat de mariage. Après cette lecture, il ordonne à une Dame apos-

tée derrière la fille , de lui lever le voile de dessus la tête. Le Prétendant qui est vis-à-vis , voit son épouse pour la première fois. On lui remet le voile , & le Cazi demande au Prétendant , s'il est content de la fille qu'il vient de voir. L'époux ayant répondu qu'elle lui agréé , toutes les femmes vont avec la jeune mariée se réjouir dans un appartement, où l'on a préparé un magnifique festin , & les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la suite que le mari dégoûté renvoie son épouse , il est obligé de lui donner la somme stipulée dans le Contrat de mariage.

Les Mahométans riches , & de qualité , se font gloire d'avoir dans leur serrail quantité de femmes , à l'exemple de Mahomet. Il y en a qui en ont jusqu'à cent. Ils se les donnent quelquefois , ou les changent pour d'autres. On en amène beaucoup de la Circassie , de la Georgie , de l'Abyssinie , pour les vendre , & elles coûtent cher.

Les maris ne mangent jamais avec

leurs femmes , à la réserve de quelque petite collation , qu'ils font ensemble par manière de divertissement. Les enfans qui naissent de la première femme , quoique fort supérieurs aux autres , ne sont pas les seuls héritiers. On les marie fort jeunes ; jusqu'à l'âge de sept ans , ils demeurent dans le ferrail entre les mains de leurs Gouvernantes. Les filles ont pareillement des Gouvernantes ; mais elles demeurent jusqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs meres.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles , il n'entre ni chant , ni musique , ni instrument , ni danse : cela est réservé aux Courtisannes. On élève les jeunes filles de qualité à marcher avec grace & posément , à bien se tenir ou droites ou assises , à parler poliment & avec esprit , à coudre , à broder , & à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enseigne point à écrire , mais seulement à lire , afin qu'elles ayent la consolation de lire dans l'Alcoran , où elles ne comprennent rien.

Dans les maisons bien réglées , toutes les femmes, ainsi que les hommes, sçavent par cœur les prières en langue Arabe. Elles ne manquent point de s'assembler à certaines heures du jour dans une salle destinee a la prière ; car elles ne vont jamais à la Mosquée publique. Avant leur prière, elles se lavent entièrement dans le bain , ou du moins elles se lavent le visage , la bouche , les pieds , & les mains jusqu'au coude Elles ont des habits particuliers pour la prière , & de couleur blanche. La propreté du lieu , des habits & de la personne , sont des conditions essentielles à la bonne prière , pendant laquelle on ne doit ni cracher , ni tousser. Certaines parties de la prière se récitent ensemble, & à haute voix. La posture du corps varie : elles sont tantôt droites , tantôt assises , ou prosternées sur des tapis ; elles levent les mains au ciel à certains versets , à d'autres, elles les portent sur la tête , sur les yeux , sur les oreilles , sur la poitrine , sur les genoux. Il y a pour cela

des rubriques, qu'on observe scrupuleusement. Rien n'est comparable à la modestie & au recueillement de ces Dames, quand elles prient.

Pour récompense de leurs vertus, elles espèrent le Paradis, tel que Mahomet le promet à ses Sectateurs. Les vieilles & les laides, disoit-il un jour, n'y entreront jamais : ses Disciples surpris lui en demanderent la raison. C'est, leur répondit-il, parce que les vieilles & les laides deviendront alors jeunes & belles. C'est cette espèce de bon mot, qu'elles répètent souvent en riant, & avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureusement pendant une Lune chaque année ; & alors elles ne mangent & ne boivent rien de toute la journée : ce n'est que la nuit qu'elles prennent leur réfection. Elles ont une espèce de Chapellet composé de cent grains ; elles le parcourent, en disant sur chaque grain une des perfections Divines, par exemple, Tout-Puissant, Créa-

teur, Miséricordieux, &c. Elles font des promesses & des vœux, pour obtenir ce qu'elles désirent. Leurs vœux s'adressent d'ordinaire à quelques Saints ou Saintes, qu'elles reconnoissent dans leur Systême de Religion, & qu'elles supposent déjà habiter les Jardins délicieux du Paradis. Elles les révérent, & conservent leurs reliques avec respect. Dans leurs invocations, soit à Dieu, soit aux Saints & aux Saintes, elles tournent toujours le visage du côté de la Mecque. Elles ne font point dans l'usage d'avoir des figures ou des images de ces Saints ou Saintes. Cependant elles voient volontiers l'image de la Sainte Vierge. Elles l'appellent *Hibimiam*, Dame Marie très-chaste, qui a eu Jesus pour fils; & elles racontent en son honneur une infinité d'Histoires apocriphes.

Quand les femmes ont perdu leurs maris, elles sont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens séparés, qu'on nomme le vieux ferrail. Elles passent le reste de

leurs jours dans une triste viduité. Plus pour elles, ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux, ou d'amusemens, comme elles en avoient auparavant, pour se distraire & pour se divertir. Le soin même du ménage n'est plus de leur ressort. Elles peuvent pourtant se remarier à d'autres avec le consentement du fils aîné de la famille, au pouvoir duquel elles sont.

CHAPITRE XVII.

*Du Gouvernement Chinois, pour ce qui
concerne la Police, les Douanes,
& les Postes.*

CHACQUE Ville de la Chine est divisée en quartiers. Chaque quartier a un Chef, qui veille sur un certain nombre de maisons : il avertit de tout ce qui se passe ; & s'il y arrivoit quelque tumulte, dont il n'avertît pas aussitôt le Mandarin, il seroit sévèrement puni.

Les peres de famille sont également reiponfables de la conduite de leurs enfans & de leurs domestiques. Il n'y a pas jusqu'aux voisins, qui dans un accident qui surviendrait, comme par exemple un vol nocturne, ne soient obligés de se prêter mutuellement secours : dans de pareils événemens, une maison répond de la maison voisine.

Il y a aux portes de chaque Ville une bonne garde, qui examine tous ceux qui y entrent; pour peu que quelque chose de singulier rende un homme suspect, ou que sa physionomie, son air, ou son accent fasse juger qu'il est étranger, on l'arrête sur l'heure, & on en donne avis au Mandarin. C'est une de leurs coûtumes, de ne pas souffrir que les Etrangers s'établissent dans leur Empire.

Au commencement de la nuit, les portes de la Ville se ferment exactement; on ferme aussi les barrières qui sont dans chaque rue. D'espace en espace il y a des Sentinelles, qui arrêtent tous ceux qui ne seroient pas

retirés dans leurs maisons. Il y a de même dans quelques endroits une patrouille à cheval sur les remparts, qui fait continuellement la ronde. La nuit, disent-ils, est faite pour le repos, & le jour pour le travail; aussi est il très-rare que d'honnêtes gens se trouvent pendant la nuit dans les rues.

Il y a dans chaque Ville de grosses cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire, qui servent à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille est de deux heures. La première commence vers les huit heures du soir. Pendant les deux heures que cette première veille dure, on frappe de tems en tems un coup, ou sur la cloche, ou sur le tambour: quand elle est finie, & que la seconde veille commence, on frappe deux coups tant qu'elle dure, & ainsi des autres.

Le port des armes n'est permis qu'aux gens de guerre; encore ne sont-ils ordinairement armés, que quand ils doivent faire leurs fonc-

tions : hors de-là ils vaquent à leur négoce, ou à leur profession particulière.

S'il s'éleve quelque démêlé parmi les gens du peuple, ils évitent avec soin qu'il n'y ait du sang répandu ; c'est pourquoi si par hazard ils avoient entre les mains un bâton, ou quelque instrument de fer, ils le quittent aussi-tôt, & se battent à coup de poing. Le plus souvent ils terminent leur querelle en allant porter leurs plaintes au Mandarin, qui après les avoir entendus, fait donner en sa présence la bastonade au coupable, & quelquefois à tous les deux ensemble.

Les femmes prostituées ne peuvent demeurer dans l'enceinte des Villes : leur logement doit être hors des murs ; encore ne peuvent-elles pas avoir des maisons particulières. Elles logent plusieurs ensemble, & souvent sous la conduite d'un homme, qui est responsable du désordre, s'il en arrivoit.

Enfin l'éducation qu'on donne à
la

v
c
g
o
n
d
l'
di
de

co
po
con
car
ver
vin
& d
on
pou
O
les c
dans
l'on
char
76

la jeunesse, contribue beaucoup à la paix & à la tranquillité qui régne dans les Villes. Comme on ne parvient aux Charges & aux Dignités de l'Empire, qu'à proportion du progrès qu'on a fait dans les Sciences, on occupe continuellement les jeunes gens à l'étude. Le jeu, & tout divertissement propre à entretenir l'oïveté, leur est absolument interdit; à peine leur laisse-t-on le tems de respirer.

Le Gouvernement Chinois est encore admirable, par son attention à pourvoir à l'embellissement & à la commodité des grands-chemins. Les canaux dont la Chine est toute traversée, sont bordés en plusieurs Provinces de quais de pierre de taille; & dans les lieux bas & marécageux, on a élevé de très-longues Digues, pour la commodité des Voyageurs.

On a grand soin d'unir & d'égaliser les chemins, & on les pave, sur-tout dans les Provinces Méridionales, où l'on ne se sert ni de chevaux, ni de chariots. On a pratiqué des passages

sur les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en applanissant le sommet de ces montagnes, & en comblant les vallées.

Il y a certaines Provinces, où les grands-chemins sont comme autant de grandes allées, bordées d'arbres fort hauts, & quelquefois renfermées entre deux murs, pour empêcher les Voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs ont des ouvertures dans les chemins de traverse, qui aboutissent à différens Villages.

Dans les grands-chemins on trouve d'espace en espace des reposoirs, qui sont propres & commodes, soit pendant les rigueurs de l'Hiver, soit pendant les grandes chaleurs de l'Été. Des personnes charitables ont des gens à leurs gages, qui donnent en Été gratuitement du Thé aux pauvres Voyageurs, & en Hiver de l'eau où l'on a fait infuser du gingembre.

On ne manque point d'Hôtelleries dans les chemins: mais rien n'est plus misérable, ni plus mal-propre,

si vous en exceptez les grandes routes, où il y en a de fort belles ; mais il faut toujours porter avec soi son lit , ou se résoudre a coucher sur une simple natte. C'est un grand bonheur , quand on trouve dans ces Hôtelleries du poisson , ou quelque morceau de viande.

On trouve dans les grands-chemins, d'espace en espace, des tours, sur lesquelles il y a des guérites pour des sentinelles, & des bâtons de pavillon pour les signaux en cas d'allarmes. Ces Tours sont faites de gazon, ou de terre battue. Leur hauteur est de douze pieds; la forme en est quarrée; elles ont des crénaux, & on les éleve en talus. Chacune de ces Tours doit avoir des soldats, qui y soient continuellement en faction, pour veiller sur ce qui se passe, & empêcher toute insulte. Ces soldats sortent tous de leur corps de garde, & se mettent en rang, quand il doit passer quelque Officier considérable. Aussi les voleurs de grand-chemin sont-ils

très-rares à la Chine: ils n'ôtent jamais la vie; mais quand ils ont fait leur coup, ils se sauvent lestement.

Ces Tours ont encore un autre usage; c'est de marquer les distances d'un lieu à un autre.

Lorsque pour éviter la chaleur on voyage pendant la nuit, sur-tout le long des montagnes, qui sont infestées de Tigres, on prend des guides sur les lieux, qui portent des torches allumées. Ces torches servent à éclairer, & empêchent les Tigres d'approcher. Elles sont faites de branches de pin séchées au feu, & préparées de telle sorte, que le vent & la pluie ne servent qu'à les allumer davantage.

Une grande commodité pour ceux qui voyagent par terre à la Chine, est la facilité, & la sûreté avec laquelle leurs balots se transportent. Il y a dans chaque Ville un grand nombre de Portefaix qui ont leur Chef, & à qui l'on s'adresse. Quand vous êtes convenu avec lui de prix, il vous donne autant de marques que

vous avez arrêté de Portefaix moyennant quoi il vous les fournit à l'instant, & vous répond de tout ce que contiennent vos ballots. Lorsque les Portefaix ont rendu leur charge au lieu arrêté, vous leur donnez à chacun une marque; ils la portent à leur Chef, qui les satisfait sur l'argent que vous lui avez payé d'avance.

Il y a des doïanes à la Chine: les unes où l'on paye par pièces, & le Marchand en est cru sur son livre; les autres où l'on paye par charge, & cela ne souffre nulle difficulté. Lorsque les grands Officiers de la Couronne reçoivent ou envoient quelques ballots, on colle sur chaque ballot une grande bande de papier, sur laquelle on écrit le tems auquel le ballot a été fermé, leur nom & leur dignité; & si ces Officiers sont considérables, on ne se hazarde guères de les ouvrir.

Dans tous les lieux où il y a des postes, il se trouve un Mandarin qui en a soin. Les chevaux de postes sont

rous à l'Empereur , & personne ne peut s'en servir que les couriers de l'Empire , les Officiers , & ceux qui sont envoyés de la Cour. Ceux qui sont chargés des ordres de l'Empereur ont ces ordres renfermés dans un grand rouleau , couvert d'une pièce de soie de couleur jaune , qu'ils portent en écharpe derrière le dos : ce sont ordinairement des gens de quelque considération ; & ils sont escortés de quelques cavaliers.

Les couriers ordinaires portent leur valise attachée sur le dos ; & dans le mouvement du cheval , la valise porte sur un couffin appuyé sur la croupe du cheval. Leurs valises ne sont pas pesantes ; car ils ne portent que les dépêches de l'Empereur , ou celles des Cours souveraines , ou les avis des Officiers des Provinces. Ils ne laissent pas de porter aussi , quoique un peu à la dérobee , des lettres des particuliers ; & c'est en cela que consistent leurs menus profits.

CHAPITRE XVIII.

*Des Mandarins de Lettres , & des
Mandarins d'Armes ; de leurs digni-
tés , de leurs emplois , de leurs fon-
ctions.*

LE premier ordre des Mandarins , est celui des *colao* , ou Ministres d'Etat , des premiers Présidens des Cours Souveraines, & autres premiers Officiers de la milice ; c'est le plus haut degré auquel les gens de Lettres puissent parvenir. Le nombre des *Colao* n'est pas fixé ; il dépend de la volonté du Prince, qui les choisit comme il veut , & qui les tire des autres Tribunaux. Cependant ils ne sont guères ordinairement que cinq ou six. Il y en a un qui est le chef du Conseil. Leur Tribunal se tient dans le Palais , à main gauche de la salle Impériale , qui est le côté le plus honorable. Ce Tribunal qu'on appelle

Mui yuen, ou Cour du dedans, est composé de trois ordres de Mandarins. Les premiers sont à proprement parler les Ministres d'Etat : ce sont eux qui voient & qui examinent presque toutes les requêtes, que les Tribunaux souverains doivent présenter à l'Empereur, soit pour les affaires d'Etat, soit pour les affaires civiles & criminelles. Les Mandarins du second ordre sont comme les assesseurs des premiers ; c'est de leur corps que se tirent les Vicerois, & les Présidens des autres Tribunaux. Les Mandarins du troisième ordre sont les Secrétaires de l'Empereur, & ont soin de faire écrire toutes les affaires dont on délibère dans le Tribunal.

Ce sont là les Officiers qui composent le Conseil de l'Empereur ; & c'est à ce Tribunal, que s'examinent & se décident la plupart des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne fasse assembler le Grand Conseil pour en décider. Ce Grand Conseil est composé de tous les Ministres d'Etat, des premiers Présidens & Assesseurs des
six

i
n
C
à
a
l'
vi
a
est
or
sec
bu
qua
Pré
seill
I
Cou
de M
l'Em
& d
Cett
balte
choi
leurs
fédér
secon
vaiss
Ter

six Cours Souveraines, & de ceux de trois autres Tribunaux considérables. Car outre ce Conseil du dedans, il y a à Péking six Cours Souveraines qu'on appelle *Leoupon*, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent sur toutes les Provinces de l'Empire. De tout tems il y a eu dans chacune un Président, qui est d'ordinaire Mandarin du premier ordre, & deux Assesseurs qui sont du second ordre; sans compter les Tribunaux subalternes au nombre de quarante-quatre, qui ont chacun un Président, & au moins douze Conseillers.

La fonction de la premiere de ces Cours Souveraines, est de fournir de Mandarins toutes les Provinces de l'Empire, de veiller sur leur conduite, & d'en rendre compte à l'Empereur. Cette Cour a quatre Tribunaux subalternes. Le premier qui a soin de choisir ceux, qui par leur science & leurs autres qualités méritent de posséder des Charges dans l'Empire. Le second qui examine la bonne ou mauvaise conduite des Mandarins. Le

troisième qui doit sceller tous les Actes juridiques, & donner aux Mandarins les Sceaux convenables a leurs Dignités. Enfin, le quatrième qui est chargé d'examiner le mérite des Grands de l'Empire, c'est-a-dire, des Princes du Sang Impérial, *des Regulos*, & de toutes les personnes d'un rang distingué.

La seconde Cour Souveraine a la Surintendance des finances, & le soin du domaine, de la dépense & des revenus de l'Empereur. Elle expédie les ordres pour les appointemens & les pensions. Elle ordonne les livraisons de ris, de pièces de loie & d'argent qui se distribuent aux grands Seigneurs, & à tous les Mandarins de l'Empire. Elle tient un rolle exact de toutes les familles, de tous les droits qui doivent se payer, &c. Pour l'aider dans ce prodigieux détail, elle a quatorze Tribunaux subalternes, pour les affaires des quatorze Provinces dont est composé l'Empire.

La troisième Cour souveraine est le Tribunal des Rits. Elle veille sur

Ar
de
qu
gén
ent
les
de
Elle
Le
ges
Offi
poste
les
trois

l'observation des rits & des cérémonies, sur les sciences & les arts, sur la musique Impériale : c'est elle qui examine ceux qui aspirent aux degrés, & qui permet qu'on les admette aux examens : elle a soin des Temples & des Sacrifices, que l'Empereur a coutume d'offrir ; c'est à elle à recevoir, à régaler, & à congédier les Ambassadeurs. Quatre Tribunaux subalternes aident cette Cour dans ses fonctions.

La quatrième est le Tribunal des Armes. La Milice de tout l'Empire est de son ressort. C'est de ce Tribunal que dépendent les Officiers de guerre, généraux & particuliers. C'est lui qui entretient les forteresses, qui remplit les arsenaux & les magasins d'armes, de munitions de guerre & de bouche. Elle a quatre Tribunaux inférieurs. Le premier dispose de toutes les Charges militaires. Le second distribue les Officiers & les Soldats dans divers postes, & a soin de purger la Ville & les grands-chemins de voleurs. Le troisième a la surintendance de tous

les chevaux de l'Empire , des postes , des relais , des hôtelleries Impériales , & des barques destinées à porter des provisions aux soldats. Le quatrième a soin de faire fabriquer toutes sortes d'armes , & d'en remplir les arsenaux.

La cinquième Cour Souveraine est comme la Tournelle , ou la chambre criminelle de l'Empire. Elle a quatorze Tribunaux subalternes , selon le nombre des quatorze Provinces de l'Empire.

La sixième Cour Souveraine qui est le Tribunal des ouvrages publics , a soin d'entretenir les Palais , & de l'Empereur , que des Tribunaux , des Princes du Sang & des Vicerois , les sépulcres des Empereurs , les Temples , &c. Elle a l'intendance des tours , des arcs de triomphe , des ports , des rivières , des barques , des ponts , des chaussées , des grands-chemins , &c. Elle a quatre Tribunaux subalternes.

Chacun de ces Tribunaux inférieurs a son Palais particulier , avec ses salles , & est composé de deux Présidens , & de 24. Conseillers , partie Tartares ,

i
c
l
v
ci
to
to
qu
mê
obl
com
feur
corr
redd
T
de L
à Pé
Doct
ment
qu'en
vés à
nouve
pour
nomm

partie Chinois. On ne parle point d'une infinité de petits Officiers, qui sont attachés à chaque Tribunal, tels que sont les Ecrivains, les Greffiers, les Huiffiers, les Courriers, les Prevôts, les Sergens, &c.

Il y a dans chaque Tribunal un Officier, dont l'emploi est d'assister à toutes les assemblées, d'en recevoir tous les actes qui lui sont communiqués. Il ne peut rien décider par lui-même; il est simple inspecteur, pour observer toutes choses, & en rendre compte à la Cour. Ces sortes de Censeurs publics sont ordinairement incorruptibles, & se font extrêmement redouter.

Tous les trois ans, tout ce qu'il y a de Licenciés dans l'Empire se rendent à Péking, pour parvenir au degré de Docteur. On les examine rigoureusement durant 12. jours; & il n'y en a qu'environ trois cens qui soient élevés à ce degré. On choisit parmi ces nouveaux Docteurs les plus habiles, pour composer le Tribunal qu'on nomme *Han lin yuen*. C'est une espèce

d'Académie, qui ne compte parmi ses membres que les plus beaux génies de l'Empire.

Ce sont ces Docteurs qui ont l'intendance de l'éducation du Prince héritier, & qui lui doivent enseigner la vertu, les sciences, & le grand art de gouverner. Ils sont chargés d'écrire l'histoire générale de l'Empire.

C'est l'Empereur qui nomme les Mandarins, auxquels il donne toute autorité dans les Provinces. Dans toutes les Villes capitales il y a deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles: pour ce qui est des Villes particulières, elles ont aussi leurs Gouverneurs, & plusieurs Mandarins qui rendent la justice.

Le nombre des Mandarins de Lettres répandus dans tout l'Empire monte à plus de treize mille six cens. Les Gouverneurs des Villes qui sont Mandarins inférieurs, sont obligés pour les affaires importantes d'en faire rapport aux Mandarins supérieurs, comme au Trésorier général, & au Vice-

roi de la Province. Ces deux grands Mandarins, de même que le *Tong ton*, qui a l'Intendance de plusieurs Provinces, ne reconnoissent au-dessus d'eux que les Tribunaux de Péking.

La marque de dignité qui distingue les Mandarins, consiste dans une pièce d'étoffe quarrée, qu'ils portent sur la poitrine. Elle est richement travaillée, & au milieu se voit la devise propre de leurs Emplois. Aux uns c'est un dragon à quatre ongles, aux autres un aigle ou un soleil, & ainsi du reste. Pour ce qui est des Mandarins d'Armes, ils portent des panthères, des tigres, des lions, &c.

Les Mandarins d'Armes, ou Officiers de guerre, doivent passer par divers examens, de même que les Mandarins de Lettres, & donner des preuves de leur force, de leur adresse, & de leur expérience dans l'art militaire. Ainsi il y a parmi eux trois degrés; celui de Bachelier, celui de Licencié, & celui de Docteur aux Armes. C'est dans la Capitale de chaque Province, que se fait l'examen des

Bacheliers pour être Licenciés.

Il y a à Péking cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes, qui ont à leur tête un Chef, ou deux Assesseurs. On choisit ordinairement pour ces postes de grands Seigneurs de l'Empire ; & ce sont eux qui commandent les Officiers de la Cour & tous les Soldats. Ces cinq Tribunaux dépendent d'un Tribunal suprême de la guerre. Le chef est un des plus grands Seigneurs de l'Etat. Il a pour Assesseur un Mandarin de Lettres, qui a le titre de Surintendant des Armes, avec deux Inspecteurs, & cela, pour qu'il n'abuse pas de son autorité.

Le premier des Mandarins d'Armes a le même rang que les Généraux en Europe, & ses fonctions sont à peu près les mêmes. Il a sous lui quelquefois quatre, & quelquefois deux Mandarins, qui sont ses Lieutenans Généraux. Ceux ci ont de même sous eux quatre Mandarins, qui sont comme les Colonels. Ces derniers ont encore au-dessous d'eux d'autres Mandarins, qu'on peut regarder comme Capitai-

nes, qui ont pareillement d'autres Officiers subalternes, comme nos Capitaines en Europe ont leurs Lieutenans ou Sous-Lieutenans.

On compte plus de dix-huit mille Mandarins de Guerre, & plus de sept cens mille Soldats répandus dans toutes les Provinces, dans les Fortresses & dans les Places de Guerre, & le long de la grande muraille. Ces Troupes sont bien vêtues, & bien armées, & ont quelque chose de brillant dans une marche ou dans une revue; mais il s'en faut bien que pour le courage elles soient comparables aux troupes d'Europe: les Chinois sont naturellement mous, & les Tartares sont devenus Chinois.

Il y a plus de deux mille Fortresses ou Places d'armes dans tout l'Empire. On compte outre cela plus de trois mille Tours ou Châteaux, où il y a en tout tems des sentinelles & des soldats en faction, qui des qu'ils découvrent quelque désordre, donnent le signal; si c'est durant le jour, avec une bannière qu'ils arborent au-dessus

de la Tour ; & avec une torche allumée , si c'est pendant la nuit.

Les Villes de Guerre ne sont presque fortifiées que par leur situation. Toute l'invention des Ingénieurs Chinois se borne à un excellent rempart , à des murailles de brique , à des tours , & à un large fossé plein d'eau.

Quoique l'usage de la poudre soit ancien à la Chine , l'artillerie y est assez moderne , & l'on ne s'est guère servi de la poudre depuis son invention que pour les feux d'artifice , en quoi les Chinois excellent.



 CHAPITRE XIX.

*Cérémonies que les Chinois observent
dans leurs mariages, & dans
leurs funérailles.*

ON ne consulte point les inclina-
tions des enfans, quand il s'a-
git de les unir par les liens du maria-
ge. Le choix d'une épouse est réservé
au pere, ou au plus proche parent de
celui qu'on veut marier; & c'est avec
le pere, ou avec les parens de la fille,
qu'on convient du mariage, & qu'on
passe le contrat. Car il n'y a point de
dot pour les filles à la Chine; la cou-
tume est que les parens de l'époux
futur conviennent avec les parens
de l'épouse d'une certaine somme,
qu'ils donneront pour arrêter le ma-
riage, laquelle s'emploie à acheter les
habits & autres ustensiles, que la ma-
riée emporte le jour de ses noces.

Un Chinois qui a peu de bien, va

souvent à l'Hôpital des enfans trouvés demander une fille , afin de l'élever , & de la donner pour épouse à son fils ; par-là il a l'avantage d'avoir pour son fils une épouse à bon marché.

Les riches , qui n'ont point d'enfans , feignent quelquefois que leur femme est enceinte , puis ils vont la nuit , sans se faire connoître , chercher un enfant à l'Hôpital , qu'ils font passer pour leur propre fils. Ces enfans étans crus légitimes , lorsqu'ils étudient , se font examiner , & parviennent aux degrés de Bachelier & de Docteur. C'est un droit qui ne s'accorderoit pas aux enfans adoptifs tirés de l'Hôpital. Lorsque les Chinois n'ont point d'enfans mâles , ils adoptent le fils de leur frere ou de quelqu'un de leurs parens , ou même d'un étranger. L'enfant adopté entre dans tous les droits du véritable fils. Il prend le nom de celui qui l'a adopté , il en porte le deuil après sa mort , il devient son héritier ; & s'il arrivoit qu'après cette adoption le pere eût

des enfans , dont il fût véritablement le pere , le fils qui ne l'est que par adoption partageroit également l'héritage avec les autres enfans , à moins que le pere ne fît quelque avantage à son propre fils.

La Loi permet aux Chinois de prendre des concubines , outre leur femme légitime ; il y a néanmoins une Loi qui défend au Peuple de prendre une seconde femme , à moins que la femme légitime n'ait atteint l'âge de quarante ans , sans avoir eû d'enfans.

Comme les personnes du sexe sont toujours enfermées dans leurs appartemens , & qu'il n'est pas permis aux hommes de les voir , il y a de vieilles femmes, qui ne font point d'autre métier que de négocier des mariages. Quand par le moyen de ces entremetteuses , on est convenu de tout , on passe le contrat , on délivre la somme arrêtée , & l'on se prépare à la célébration des nôces : elles sont précédées de quelques cérémonies. Les principales consistent à envoyer

de part & d'autre demander le nom de la fille , & le nom de l'époux qui doivent s'épouser , & à faire aux parens des préens d'étoffes de soie , de toiles de coton , de viandes , de vin & de fruits. On envoie à la future épouse des bagues , des pendans d'oreilles , & d'autres bijoux de cette nature.

Lorsque le jour des nœces est venu , on enferme la fiancée dans une chaise magnifiquement ornée ; toute la dot qu'elle porte l'accompagne & la suit. Parmi le menu peuple , elle consiste en des habits de nœces enfermés dans des coffres , en quelques nippes , & en d'autres meubles que le pere donne : un cortège de gens qui se louent , l'accompagne avec des torches & des flambeaux , même en plein midi ; la chaise est précédée de fifres , de hautbois & de tambours , & suivie de ses parens & des amis particuliers de la famille. Un domestique affidé garde la clef de la porte qui ferme la chaise , pour ne la donner qu'au mari. Celui-ci , magnifiquement vêtu ,

attend a sa porte l'épouse qu'on lui a choisie. Aussi-tôt qu'elle est arrivée , il reçoit la clef que lui remet le domestique , & il ouvre avec empressement la chaise , pour s'assurer par ses yeux de la bonne ou mauvaise fortune. Il s'en trouve qui mécontents de leur sort , referment aussi-tôt la chaise , & renvoient la fille , consentant a perdre l'argent qu'ils ont donné.

Des que l'épouse est sortie de la chaise , l'époux se met a côté d'elle. Ils passent tous deux ensemble dans une salle , & la ils font quatre révérences au *Tien* , (le Dieu du Ciel) & après en avoir fait quelques autres aux parens de l'époux , on la remet entre les mains des Dames invitées a cette cérémonie , & elles passent avec elle la journée en divertissemens & en festins, tandis que le nouveau marié régale les amis dans un autre appartement.

Pour les concubines , on les reçoit dans la maison sans presque aucune formalité ; on se contente de passer un écrit avec leurs parens , par lequel

en donnant la somme dont on est convenu , on promet de bien traiter leur fille.

Ces secondes femmes vivent dans une entière dépendance de la femme légitime ; elles la servent , & la respectent comme la seule maîtresse de la maison. Les enfans qui naissent d'une concubine sont censés appartenir aussi à la véritable femme , & ont également part à la succession : ce n'est qu'à celle-ci qu'ils donnent le nom de mere ; & si celle dont ils ont reçu le jour vient à mourir , ils ne sont pas absolument obligés de porter le deuil pendant trois ans , comme c'est l'usage à la mort de leur pere , & de la femme légitime , quoi qu'elle ne soit pas leur mere. On en voit cependant très-peu, qui se dispensent de donner à leur propre mere cette marque de tendresse & de respect.

Il y en a qui ne prennent une concubine, que pour avoir un enfant mâle ; & au moment qu'il est né , si elle déplaît à leur femme , ils la congédient , & lui donnent la liberté de
so

de
me
sç
ve
roi
sec
fem
roit
ou
croi
jour
Il
nes d
rens
d'une
coûté
rema
mâles
re. Il
To

se marier à qui il lui plaît , ou lui cherchent eux mêmes un époux , ce qui est le plus ordinaire. Les hommes & les femmes veuves peuvent se remarier ; mais pour ces seconds mariages , il y a peu de formalités à observer.

Pour ce qui est des veuves qui ont des enfans , elles deviennent absolument maîtresses d'elles-mêmes : on sçauroit cependant mauvais gré à une veuve , qui ayant des enfans , passeroit sans une grande nécessité à de secondes nôces , sur-tout si c'est une femme de condition. Quand elle n'auroit été mariée que quelques heures , ou même simplement arrêtée , elle seroit obligée de passer le reste de ses jours dans le veuvage.

Il n'en est pas de même des personnes d'une condition médiocre. Les parens qui cherchent à se dédommager d'une partie de la somme qu'elle a coûté au premier mari , peuvent la remarier , si elle n'a point d'enfans mâles , & souvent la forcent à le faire. Il arrive même quelquefois , que

le mari est arrêté, & l'argent livré, sans qu'elle en ait la moindre connoissance. Si elle a une fille qui soit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mere. Elle n'a qu'un moyen de se délivrer de cette oppression : c'est qu'elle ait de quoi subsister de la part de ses parens, qu'elle dédommage ceux du mari défunt, ou bien qu'elle se fasse Bonzesse ; mais c'est un état si décrié, qu'elle ne peut guère l'embrasser sans se deshonorer.

Si une femme s'enfuyoit de la maison de son mari, celui-ci peut la vendre, après qu'elle a subi le châtement ordonné par la Loi : si le mari abandonnoit sa femme & sa maison, après trois ans d'absence, elle peut présenter une requête aux Mandarins, qui peuvent lui donner la liberté de prendre un autre époux. Elle seroit châtiée, si elle se marioit sans observer cette formalité.

Un mari peut répudier sa femme dans certains cas, tels sont l'adultère, l'antipatie, ou l'incompa-

ibilité des humeurs , la jalousie , la désobéissance portée aux plus grands excès , la stérilité , ou des maladies contagieuses.

Il y a d'autres occasions où l'on ne peut contracter un mariage , ou s'il avoit été contracté , il devient absolument nul.

1°. Si une fille avoit été promise de telle sorte , que les présens ayent été envoyés & acceptés par les parens des deux familles , elle ne peut se marier à un autre.

2°. Si on a usé de supercherie ; comme , par exemple , si à la place d'une belle personne qu'on avoit fait voir à l'entremetteuse , on en substituoit une autre d'une figure désagréable ; ou si l'on marioit la fille d'un homme libre avec son esclave ; ou bien si celui qui donneroit son esclave à une fille libre , persuadoit aux parens de la fille qu'il est son fils, ou son parent.

3°. Il n'est pas permis à un Mandarin de Lettres de s'allier à aucune famille de la Province , ou de la Ville dont il est Gouverneur ; & s'il lui

arrivoit de transgresser cette Loi, non-seulement le mariage seroit nul, mais il seroit condamné à une rude bastonnade.

4^o. Dans le tems du deuil de la mort d'un pere & d'une mere, tout mariage est interdit à leurs enfans. Si les promesses s'étoient faites avant cette mort, l'engagement cesse.

Il en est de même, s'il arrivoit quelque affliction extraordinaire dans la famille, comme si, par exemple, le pere ou un proche parent étoit emprisonné, le mariage n'est pas permis, à moins que le prisonnier n'y donne son agrément; & alors on ne fait point le festin des nôces, & l'on s'abstient de tous les témoignages de joie, qui se donnent en pareilles occasions.

5^o. Enfin les personnes qui sont d'une même famille, ou qui portent le même nom, quelque éloigné que soit leur degré d'affinité, ne peuvent se marier ensemble; ainsi les Loix ne permettent pas à deux freres d'épouser les deux sœurs, ni à un hom-

me veuf de marier son fils avec la fille de la veuve qu'il épouse. Passons aux cérémonies qui s'observent dans les funérailles.

Le deuil ordinaire doit durer trois ans , qu'on réduit communément à 27. mois ; & pendant ce tems-là on ne peut exercer aucune Charge publique. Un Mandarin est obligé de quitter sa Charge , & un Ministre d'Etat le soin des affaires de l'Empire , pour vivre dans la retraite , & ne s'y occuper que de sa douleur , à moins que l'Empereur , pour de grandes raisons , ne l'en dispense , ce qu'il ne fait que très-rarement. Le deuil des autres parens est plus ou moins long , selon le degré de parenté.

Le blanc est la couleur des habits de deuil , & parmi les Princes , & parmi les plus vils artisans. Ceux qui portent le deuil complet , ont leur bonnet , leur veste , leur surtout , leurs bas , leurs bottes de couleur blanche. Dans les premiers mois du deuil qu'ils portent de leur pere , ou de leur mere , leur habit est une es-

pièce de sac de toile de chanvre, rousse & fort claire, à peu près semblable à nos toiles d'emballages : une espèce de corde éparpillée leur sert de ceinture ; leur bonnet est aussi de toile de chanvre. C'est par cet air lugubre, qu'ils affectent de témoigner la douleur qu'ils ont, d'avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

Ils lavent rarement les corps morts ; mais ils revêtent le défunt de ses plus beaux habits, & le couvrent des marques de sa dignité : ensuite ils le mettent dans le cercueil qu'on lui a acheté, ou qu'il s'étoit fait construire pendant sa vie ; car c'est là le meuble le plus cher & le plus précieux aux Chinois : aussi ont-ils grand soin de s'en pourvoir long-tems avant que d'en avoir besoin.

Les cercueils des personnes aisées, sont faits de grosses planches épaisses d'un demi pied & davantage ; ils sont si bien enduits en dedans de poix & de bitume, & si bien vernissés en dehors, qu'ils n'exhalent aucune mauvaise odeur. On en voit qui sont

cizelés délicatement, & tout couverts de dorures. Il y a des gens riches, qui emploient jusqu'à mille écus pour avoir un cercueil de bois précieux, orné de quantité de figures.

Avant que de placer le corps dans la bière, on répand au fond un peu de chaux; & quand le corps y est placé, on y met ou un couffin, ou beaucoup de coton, afin que la tête soit solidement appuyée, & ne remue pas aisément: le coton & la chaux servent à recevoir les humeurs qui pourroient sortir du cadavre. On met aussi du coton, ou autres choses semblables, dans tous les endroits vuides, pour le maintenir dans la situation où il a été mis.

Il est défendu aux Chinois d'enterrer leurs morts dans l'enceinte des Villes, & dans les lieux qu'on habite; mais il leur est permis de les conserver dans leurs maisons, enfermés dans des cercueils. Ils les gardent plusieurs mois, & même plusieurs années comme en dépôt, sans qu'aucun Magistrat puisse les obliger de les

inhumer. Un fils vivroit sans honneur, sur-tout dans sa famille, s'il ne faisoit pas conduire le corps de son pere au tombeau de ses ancêtres, & on refuseroit de placer son nom dans la salle où on les honore. Quand on les transporte d'une Province à une autre, il n'est pas permis, sans un ordre de l'Empereur, de les faire entrer dans les Villes, ou de les faire passer au travers; mais on les conduit autour des murailles.

Les sépultures sont hors des Villes, & autant qu'on le peut sur des hauteurs: souvent on y plante des pins & des cypres. Jusqu'à environ deux lieues de chaque Ville, on trouve des Villages, des hameaux, des maisons dispersées çà & là, & diversifiées de bosquets, & d'un grand nombre de petites collines couvertes d'arbres, & fermées de murailles. Ce sont autant de sépultures différentes, lesquelles forment un point de vûe qui n'est point désagréable.

La plupart des sépulchres sont bien blanchis, faits en forme de fer à cheval,

M
n
fe
fe
de
ha
hu
à p
cou
fab
qu
Au
arb
vis
mar
une
canc
T

val, & d'une construction assez jolie. On écrit le nom de la famille sur la principale pierre. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de chaume, ou de terre élevée de cinq à six pieds en forme de pyramide; plusieurs enferment le cercueil dans une petite loge de brique représentant un tombeau.

Pour ce qui est des Grands & des Mandarins, leurs sépulchres sont d'une structure magnifique. Ils construisent une voute dans laquelle ils renferment le cercueil: ils forment au-dessus une élévation de terre battue, haute d'environ douze pieds, & de huit ou dix pieds de diamètre, qui a à peu près la figure d'un chapeau. Ils couvrent cette terre de chaux & de sable, dont ils font un mastic, afin que l'eau ne puisse pas y pénétrer. Autour ils plantent avec symétrie des arbres de différentes espèces. Vis-à-vis est une longue & grande table de marbre blanc & poli, sur laquelle est une cassolette, deux vases, & deux candélabres aussi de marbre, très-

bien travaillés. De part & d'autre on range en plusieurs files quantité de figures d'Officiers, d'Eunuques, de Soldats, de lions, de chevaux sellés, de chameaux, de tortues, & d'autres animaux en différentes attitudes, qui marquent du respect, & de la douleur; car les Chinois sont habiles à donner de l'ame aux ouvrages de sculpture, & à y exprimer toutes les passions.

La cérémonie solennelle qu'on rend au défunt, dure ordinairement sept jours, à moins que quelque raison essentielle n'oblige de se contenter de trois jours. Pendant que le cercueil est ouvert, tous les parens & les amis, qu'on a eu soin d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au défunt; les plus proches parens restent même dans la maison. Le cercueil est exposé dans la principale salle, qu'on a parée d'étoffes blanches, qui sont souvent entremêlées de pièces de soie noire & violette, & d'autres ornemens de deuil: on met une table devant le cercueil. L'on place sur cette

D'OBSERVATIONS. 339

table ou l'image du défunt, ou bien un cartouche où son nom est écrit, & qui est accompagné de chaque côté de fleurs, de parfums, & de bougies allumées.

Ceux qui viennent faire leur compliment de condoléance, saluent le défunt à la manière du pays. Ceux qui étoient amis particuliers, accompagnent ces cérémonies de gémissemens & de pleurs, qui se font entendre quelquefois de fort loin.

Tandis qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné accompagné de ses freres, sort de derrière le rideau, qui est à côté du cercueil, se traînant à terre, avec un visage sur lequel est peinte la douleur, & fondant en larmes, dans un morne & profond silence. Ils rendent le salut avec la même cérémonie, qu'on a pratiquée devant le cercueil. Le même rideau cache les femmes, qui poussent à diverses reprises les cris les plus lugubres.

Quand on a achevé la cérémonie, on se leve : un parent éloigné

du défunt, ou un ami, étant en deuil, fait les honneurs; & comme il a été vous recevoir à la porte, il vous conduit dans un autre appartement, où l'on vous présente du thé, & quelquefois des fruits secs, & d'autres semblables rafraichissemens; après quoi il vous accompagne jusqu'à votre chaise.

[Lorsqu'on a fixé le jour des obsèques, on en donne avis à tous les parens & amis du défunt, qui ne manquent pas de se rendre au jour marqué. La marche du Convoi commence par ceux qui portent différentes statues de carton, lesquelles représentent des Esclaves, des Tigres, des Lions, des Chevaux, &c. Diverses Troupes suivent, & marchent deux à deux; les uns portent des étendards, des banderoles, ou des castolettes remplies de parfums: plusieurs jouent des airs lugubres sur divers instrumens de musique.

Il y a des endroits, où le tableau du défunt est élevé au-dessus de tout le reste. On y voit écrit en gros ca-

à
e
n
d
m
na
tè
fil
ch
co
fou
am
nor
blan
mes
fon
Q
sépu

raâctères d'or son nom & sa dignité ; paroît ensuite le cercueil couvert d'un dais en forme de dôme , qui est entièrement d'étoffe de soie violette , avec des houpes de soie blanche aux quatre coins , qui sont brodés , & très-proprement entrelassés de cordons. La machine dont nous parlons , & sur laquelle on a posé le cercueil , est portée par soixante-quatre hommes. Ceux qui ne sont point en état d'en faire la dépense , se servent d'une machine qui n'exige pas un si grand nombre de porteurs. Le fils aîné , à la tête des autres enfans & des petits fils , suit à pied , couvert d'un sac de chanvre , appuyé sur un bâton , le corps tout courbé , & comme accablé sous le poids de sa douleur.

On voit ensuite les parens & les amis tous vêtus de deuil , & un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche , où sont les filles , les femmes & les esclaves du défunt , qui font retentir l'air de leurs cris.

Quand on est arrivé au lieu de la sépulture , on voit à quelque dis-

tance de la tombe des tables rangées dans des salles, qu'on a fait élever exprès ; & tandis que les cérémonies accoutumées se pratiquent , les domestiques y préparent un repas , qui sert ensuite à régaler toute la compagnie.

Quelquefois après le repas , les parens & les amis se prosternent de nouveau, en frappant la terre du front devant le tombeau. Ordinairement on se contente de faire des remerciemens. Le fils aîné & les autres enfans répondent à leurs honnêtetés par quelques signes extérieurs , mais dans un profond silence. S'il s'agit d'un grand Seigneur, il y a plusieurs appartemens à la sépulture ; & après qu'on y a porté le cercueil , un grand nombre de parens y demeurent un ou même deux mois , pour y renouveler tous les jours avec les enfans du défunt les marques de leur douleur.

Les devoirs & les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux Ancêtres défunts, ne se bornent pas au tems du deuil & de leur sépulture. Il

y
q
à
la
de
m
ex
re
me
de
il
L'
rin
ble
C'e
âgé
pre
I
tabl
char
tabl
conf
moin
honn
la fa
écrits

Il y a deux autres sortes de cérémonies, qui doivent s'observer chaque année à leur égard.

Les premières se pratiquent dans la salle des Ancêtres, à certains mois de l'année; car il n'y a point de famille, qui n'ait un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie. Là se rendent toutes les branches d'une même famille, composée quelquefois de sept à huit mille personnes. Alors il n'y a point de distinction de rang. L'Artisan, le Laboureur, le Mandarin, le Lettré sont confondus ensemble, & ne se méconnoissent point. C'est l'âge qui règle tout; & le plus âgé, quoique le plus pauvre, aura le premier rang.

Il y a dans cette salle une longue table, placée contre la muraille, & chargée de gradins. On voit sur cette table assez souvent l'image du plus considérable des Ancêtres, ou du moins son nom, avec les noms des hommes, des femmes, des enfans de la famille rangés des deux côtés, & écrits sur des tablettes, ou petites

planches de bois de la hauteur d'environ un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi, & le jour que chacun d'eux est décédé.

Tous les parens s'assemblent dans cette salle au Printems, & quelquefois dans l'Automne. Les plus riches font préparer un festin : on charge plusieurs tables de quantité de plats de viande, de ris, de fruits, de parfums, de vin & de bougies, à peu près avec les mêmes cérémonies, que leurs enfans pratiquoient à leur égard lorsqu'ils étoient vivans, & qui se pratiquent à l'égard des Mandarins le jour de leur naissance, ou quand ils prennent possession de leur Gouvernement. Pour ce qui est de ceux du petit peuple, qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment destiné à ces usages, ils se contentent de placer le nom des Ancêtres les plus proches dans l'endroit le plus apparent de leur maison.

Les autres cérémonies se pratiquent au moins une fois l'année, au lieu même de la sépulture des Ancêtres.

Comme les tombeaux sont hors de la Ville, & souvent dans des montagnes, les parens s'y rendent avec leurs parens chaque année, à un certain tems, qui se trouve depuis le commencement d'Avril, jusqu'au commencement de Mai. Ils commencent par arracher les herbes & les brossailles qui environnent le sc̄pulture; après quoi ils leur donnent des marques de respect, de reconnoissance & de douleur, avec les mêmes cérémonies qu'ils ont observées à leur mort: puis ils mettent sur le tombeau du vin & des viandes, qui leur servent ensuite à se régaler tous ensemble.

Les anciens Chinois se servoient d'un petit enfant, comme d'une image vivante, pour représenter le défunt. Ceux qui sont venus depuis, ont substitué l'image ou la tablette, pour tenir en quelque sorte sa place; & ils rendent à cette représentation les mêmes devoirs, qu'ils rendroient à leurs Ancêtres, s'ils étoient en vie.

Les Bonzes ont mêlé dans ces cé-

rémonies plusieurs pratiques superstitieuses, telles que sont celles de brûler du papier doré en forme de monnoie, & même des étoffes de soie blanche, comme si ces choses pouvoient leur servir dans l'autre monde; de prêcher que les ames se trouvent sur les tablettes où leurs noms sont écrits, & qu'elles se repaissent de la fumée des viandes & des parfums qu'on brûle. Mais ces coûtumes ridicules sont très-éloignées de la véritable Doctrine Chinoise, & n'ont de force que parmi ceux qui suivent ces sortes de Sectes.



CHAPITRE XX.

*Sur les différentes sortes de châtimens,
dont on punit les Criminels à
la Chine.*

Les affaires criminelles passent le plus souvent par cinq ou six Tribunaux, avant qu'on en vienne à une Sentence décisive. Ces Tribunaux sont subordonnés les uns aux autres, & ont droit de revoir tous les procès, & de faire des informations exactes sur la vie & les mœurs des Accusateurs & des Témoins, aussi bien que sur les crimes des personnes qu'ils doivent juger.

Cette lenteur dans les procédures fait qu'il est rare que l'innocence soit opprimée : mais aussi elle fait rester long-tems les Accusés en prison. Ces prisons n'ont ni l'horreur, ni la saleté des prisons d'Europe; elles sont beaucoup plus commodes & plus spacieuses.

A l'exception des scélérats que l'on tient renfermés, les autres criminels ont la liberté pendant le jour de se promener, & de prendre l'air dans les cours de la prison. On les assemble tous les soirs, on les appelle l'un après l'autre, & on les enferme dans une grande salle obscure, ou bien dans leurs petites chambres, quand ils en ont loué pour être logés plus commodément.

Une Sentinelle veille toutes les nuits, pour tenir tous les prisonniers dans un profond silence; & si l'on entendoit le moindre bruit, ou si la lampe qui doit être allumée venoit à s'éteindre, on avertiroit aussi-tôt les Géoliers, pour remédier au désordre.

D'autres sont chargés de faire continuellement la ronde; & il est difficile qu'aucun des prisonniers s'expose à tenter les moyens de s'évader. Un Mandarin visite très-souvent les prisons, & doit être toujours en état d'en rendre compte: s'il y a des malades, il en doit répondre. C'est à lui

D'OBSERVATIONS. 349

de faire venir les Médecins, de faire fournir les remèdes aux dépens de l'Empereur, & d'apporter tous ses soins pour rétablir leur santé.

Il y a des prisons, comme celle de la Cour Souveraine de *Péking*, où l'on permet aux Marchands & aux Ouvriers d'entrer, pour le service & la commodité de ceux qui y sont détenus. Il y a même des Cuisiniers qui y apprêtent à manger; & tout s'y fait avec grand ordre, par la vigilance des Officiers.

La prison des femmes est séparée de celle des hommes, & on ne peut leur parler que par une grille.

Il n'y a point de faute impunie à la Chine. Tout est déterminé. La bastonnade est le châtiment ordinaire pour les fautes les plus légères. Le nombre des coups est plus ou moins grand, selon la qualité de la faute. C'est la peine dont les Officiers de guerre punissent quelquefois sur le champ les Soldats Chinois, mis en sentinelle toutes les nuits dans les rues & les places publiques des gran-

des Villes, quand ils les trouvent endormis.

Quand le nombre des coups ne passe pas vingt, c'est une correction paternelle qui n'a rien d'infamant, & l'Empereur la fait quelquefois donner à des personnes de grande considération, & ensuite les voit & les traite comme à l'ordinaire.

Le *pant-see*, qui est l'instrument dont on bat les coupables, est une grosse canne fendue, à demi platte, de quelques pieds de longueur. Elle a par le bas la largeur de la main, & par le haut elle est polie & déliée : elle est de Bambou, qui est un bois dur, massif & pesant.

Lorsque le Mandarin tient son audience, il est assis gravement devant une table, sur laquelle est un étui rempli de petits bâtons, longs de plus d'un demi-pied, & larges de deux doigts. Plusieurs Estafiers armés de *pant-see* l'entourent. Au signe qu'il donne, en tirant & jettant ces bâtons, on saisit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on lui

abaisse le haut-de-chausses jusqu'aux talons ; & autant de petits bâtons que le Mandarin tire de son étui, & qu'il a jettés par terre, autant d'Estafiers se succèdent, qui appliquent les uns après les autres chacun cinq coups de *pant-see* sur la chair nue du coupable. On change l'Exécuteur de cinq coups en cinq coups, ou plutôt deux Exécuteurs frappent alternativement chacun cinq coups, afin qu'ils soient plus pesans, & que le châtiment soit plus rude. Il est néanmoins à remarquer, que quatre coups sont toujours réputés pour cinq ; & c'est ce qui s'appelle la grace de l'Empereur, qui comme pere, par compassion pour son peuple, diminue toujours quelque chose de la peine.

Ce n'est pas seulement dans son Tribunal, qu'un Mandarin a le droit de faire donner la bastonnade ; il a le même droit en quelqu'endroit qu'il se trouve, même hors de son district : c'est pourquoi quand il sort, il a toujours dans son cortège des Officiers de justice, qui portent des *pant see*.

Pour un homme du peuple, il suffit de n'avoir pas mis pied à terre si l'on est à cheval, ou d'avoir traversé la rue en sa présence, pour recevoir cinq ou dix coups de bâton par son ordre. L'exécution est si prompte, qu'elle est souvent faite, avant que ceux qui sont présens s'en soient aperçus. Les Maîtres usent du même châtiment à l'égard de leurs Disciples, les peres à l'égard de leurs enfans, & les Seigneurs pour punir leurs domestiques; avec cette différence, que le *pant-se* est moins long & moins large.

Un autre châtiment moins douloureux, mais plus infamant, est une espèce de carcan auquel on attache le coupable, & que les Portugais ont appelé la *Cangue*. Cette Cangue est composée de deux morceaux de bois échancrés au milieu, pour y insérer le col du coupable. Il porte jour & nuit ce désagréable fardeau, qui est ou plus pesant ou plus léger, selon la qualité de la faute. Il y a de ces Cangues qui pésent jusqu'à deux
cens

ce
qu
ve
sup
pa
am
les
pas
puy
d'au
font
ne
la C
sur l
trou
d'une
dent
fait
Lo
on a
au co
à droi
bande
doigts
espèce
pièces
Tom

D'OBSERVATIONS. 353
cens livres. Les ordinaires pésent cin-
quante à soixante livres.

Les patiens ne laissent pas de trou-
ver différens moyens d'adoucir ce
supplice. Les uns marchent accom-
pagnés de leurs parens & de leurs
amis, qui soulevent la Cangue par
les quatre coins, afin qu'elle ne porte
pas sur les épaules; d'autres l'ap-
puyent sur une table ou sur un banc;
d'autres font faire une chaise, où ils
sont assis entre quatre colonnes d'u-
ne égale hauteur, qui soutiennent
la Cangue. Il y en a qui se couchent
sur le ventre, & qui se servent du
trou, où leur tête est passée, comme
d'une fenêtre, par laquelle ils regar-
dent effrontément tout ce qui se
fait dans la rue.

Lorsqu'en présence du Mandarin
on a réuni les deux pièces de bois
au col du coupable, on colle dessus
à droite & à gauche deux longues
bandes de papier larges de quatre
doigts, auxquelles on applique une
espèce de sceau, afin que les deux
pièces qui forment la Cangue, ne

Tome IV.

Gg

puissent se séparer sans qu'on s'en aperçoive. Puis on y écrit en gros caractère le crime pour lequel le coupable est puni, & le tems que doit durer le châtimement. Le lieu où on les expose, est ordinairement la porte d'un Temple fort fréquenté, ou un carrefour, ou la porte de la Ville, ou une place publique, ou même la première porte du Tribunal du Mandarin. Quand le tems de la punition est écoulé, les Officiers du Tribunal représentent le coupable au Mandarin, qui après l'avoir exhorté à se corriger, le délivre de la Cangue, & pour le congédier, lui fait donner une vingtaine de coups de bâton; car c'est l'usage assez ordinaire de la justice Chinoise, de ne point imposer de peine, à la réserve des amendes pécuniaires, qui ne soit précédée & suivie de la bastonnade.

Il y a certains crimes, pour lesquels on condamne les coupables à être marqués sur les deux jouës; & la marque qu'on leur imprime est un caractère Chinois, qui indique leur

D
gle
passe
est à
ce m
en lu

crime. Il y en a d'autres, pour lesquels on condamne ou au bannissement, ou à tirer des barques Royales. Cette servitude ne dure guères plus de trois ans. Pour ce qui est du bannissement, il est souvent perpétuel, sur-tout si c'est en Tartarie qu'on exile.

On exécute de trois manières ceux qui sont condamnés à mort. La première qui est la plus douce, est de les étrangler. La seconde est de trancher la tête; & c'est de ce supplice, qu'on punit les crimes qui ont quelque chose d'énorme, tel que seroit un assassinat. Cette mort est regardée comme plus honteuse, parce que la tête qui est la principale partie de l'homme, est séparée du corps, & qu'en mourant il ne conserve pas son corps aussi entier, qu'il l'avoit reçu de ses parens.

Dans quelques endroits on étrangle avec une espèce d'arc, dont on passe la corde au col du criminel qui est à genoux; on tire l'arc, & par ce moyen on lui serre le gosier, & en lui ôtant la respiration, on l'étouffe.

En d'autres endroits on met une corde longue de sept à huit pieds au col du coupable, en y faisant un nœud coulant: deux valets du Tribunal la tirent fortement, chacun de leur côté, un moment après ils la lâchent tout-à-coup, puis ils la tirent encore comme ils l'avoient fait d'abord, & à ce second coup ils sont sûrs que le criminel est mort.

Lorsqu'un criminel doit être condamné à mort, le Mandarin le fait tirer de prison & conduire à son Tribunal, où ordinairement on a préparé un petit repas: au moins avant que de lui lire sa sentence, on ne manque guères de lui présenter du vin. Le Criminel qui se voit condamné à mort, éclatte quelquefois en injures & en reproches contre ceux qui l'ont condamné. Quand cela arrive, le Mandarin écoute à la vérité ces invectives avec patience & compassion; mais on lui met un bail lon à la bouche, & on le conduit au supplice. On en voit quelquefois qui sont conduits à pied, qui vont en

chantant au lieu de l'exécution, & boivent gaiement le vin que leur présentent leurs amis, qui les attendent au passage, pour leur donner cette dernière marque d'amitié.

Il y a un autre genre de mort très-cruelle, dont on a autrefois puni les criminels de Leze-Majesté. L'Exécuteur attachoit le coupable à un poteau : il lui cernoit la tête, & en arrachoit la peau de force ; il l'abattoit sur ses yeux ; ensuite il lui déchiquetoit toutes les parties du corps, qu'il coupoit en plusieurs morceaux, & après s'être laissé dans ce barbare exercice, il l'abandonnoit à la cruauté de la populace & des spectateurs.

A la réserve de certains cas extraordinaires, nul Mandarin, nul Tribunal supérieur ne peut prononcer définitivement un Arrêt de mort. Tous les Jugemens de crimes dignes de mort doivent être examinés, décidés & souscrits par l'Empereur.

La question ordinaire, qui est en usage à la Chine, est douloureuse & très-sensible. Elle se donne aux pieds

ou aux mains. On se sert pour les pieds d'un instrument qui consiste en trois bois croisés, dont celui du milieu est fixe, & les deux autres se tournent & se remuent. On met les pieds du patient dans cette machine, & on les y serre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'est par le moyen de petits bois qu'on insère entre les doigts du coupable : on les lie très-étroitement avec des cordes, & on les laisse pendant quelque tems dans cette torture.

De la question ordinaire on passe à l'extraordinaire, qui se donne pour les grands crimes, & sur-tout pour ceux de Leze-Majesté. Elle consiste à faire de légères taillades sur le corps du criminel, & à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguillettes.



CHAPITRE XXI.

*De l'Agriculture & du Commerce
des Chinois.*

TELLE est l'industrie des Labou-
reurs-Chinois, & telle est leur
ardeur infatigable pour le travail,
qu'il n'y a point de Province dans
tout l'Empire qui ne soit très-fertile,
& qu'il n'y en a guères, qui ne puisse
faire subsister la multitude incon-
cevable de ses Habitans.

Outre la bonté des terres, la quan-
tité prodigieuse de canaux dont elles
sont coupées, ne contribue pas peu
à cette fertilité; & l'on recueille
tant de différens grains, qu'on en
emploie beaucoup à faire du vin &
de l'eau-de-vie. Mais lorsque l'on
craint la stérilité dans un endroit,
les Mandarins ne manquent pas d'em-
pêcher pendant un tems, qu'on ne
fasse de ces sortes de boissons. L'A-

griculture y est fort estimée ; & les Laboureurs, dont la profession est regardée comme la plus nécessaire à un Etat, y tiennent un rang considérable : on leur accorde de grands privilèges, & on les préfère aux Artisans & aux Marchands.

La plus grande attention des Laboureurs est pour la culture du ris. Ils fument extraordinairement les terres ; & il n'est point d'ordures, qu'ils ne ramassent pour cela. Lorsqu'ils ne sont point occupés à la campagne, ils cultivent les jardins potagers ; car les Chinois sont bien éloignés de préférer l'agréable à l'utile, & d'occuper la terre de choses superflues & infructueuses, comme à former des parterres, à cultiver des fleurs, à dresser des allées. Ils croient qu'il est du bien public, & ce qui les touche encore plus, de leur intérêt particulier, que tout soit semé, & produise des choses utiles.

Le fumier composé de toutes sortes d'excrémens, qui ailleurs seroit capable de brûler les plantes, est excellent

cellent pour les terres de la Chine ;
aussi ont-ils l'art de le tempérer avec
l'eau ordinaire, avant que de s'en ser-
vir. Ils portent des sceaux qui sont
ordinairement couverts, dans lesquels
ils ramassent ce fumier, & le char-
gent sur leurs épaules ; c'est ce qui
contribue beaucoup à la netteté des
Villes, dont on enlève tous les jours
les ordures.

Pour mieux faire croître le ris, ils
ont soin dans certains endroits, quand
ils le sèment, d'enterrer des pelo-
tons de poils de cochon, & même
de cheveux, qui, selon eux, donnent
de la force à la terre, & de la vi-
gueur au ris. Quand la plante com-
mence à grener, si leurs champs
sont arrosés d'eau de fontaine, ils y
mêlent de la chaux vive. Ils pré-
tendent que cette chaux tue les vers
& les insectes, qu'elle détruit les
mauvaises herbes, & donne à la terre
une chaleur qui sert beaucoup à la
rendre féconde.

Toutes les plaines sont cultivées :
on n'apperçoit ni haies, ni fossés,

ni presqu'aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre. En plusieurs Provinces elles portent deux fois l'an ; & même entre les deux récoltes, on y sème de petits grains & des légumes.

Les Provinces qui sont au Nord & à l'Occident portent du froment, de l'orge, diverses sortes de millet, du tabac, des pois toujours verts, des pois noirs & jaunes, dont on se sert au lieu d'avoine, pour engraisser les chevaux. Elles donnent aussi du ris, mais en petite quantité. Celles du Midi portent beaucoup de ris, parce que les terres sont basses & le pays aquatique.

Les Laboureurs jettent d'abord les grains sans ordre ; ensuite quand l'herbe a crû environ d'un pied ou d'un pied & demi, ils l'arrachent avec sa racine, & ils en font des bouquets ou de petites gerbes, qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épis appuyés les uns sur les autres se soutiennent aisément en l'air, & soient plus en état de ré-

sister à la violence des vents. Nous avons déjà dit comment ils unissoient leurs terres, & les mettoient de niveau; c'est là une opération qui doit toujours précéder la transplantation du ris.

Dans les Provinces où les plaines sont mêlées de collines & de montagnes, il y en a de stériles en quelques endroits; mais la plûpart sont de bonnes terres, & on les cultive jusques sur les bords des précipices.

C'est un spectacle très-agréable, de voir quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines & de montagnes coupées en terrasse depuis le bas jusqu'au sommet. Ces terrasses se surmontent les unes les autres, au nombre de 20. ou 30. à la hauteur chacune de trois ou quatre pieds. Ces montagnes ne sont pas ordinairement pierreuses, comme celles d'Europe. La terre en est légère, poreuse & facile à couper, & même si profonde en plusieurs Provinces, qu'on y peut creuser trois ou quatre cens pieds sans trouver le roc. H h ij

Quand les montagnes sont pier-
reuses, les Chinois détachent les
pierres, & en font de petites murail-
les pour soutenir les terrasses ; ils ap-
planissent ensuite la bonne terre, &
y sèment le grain.

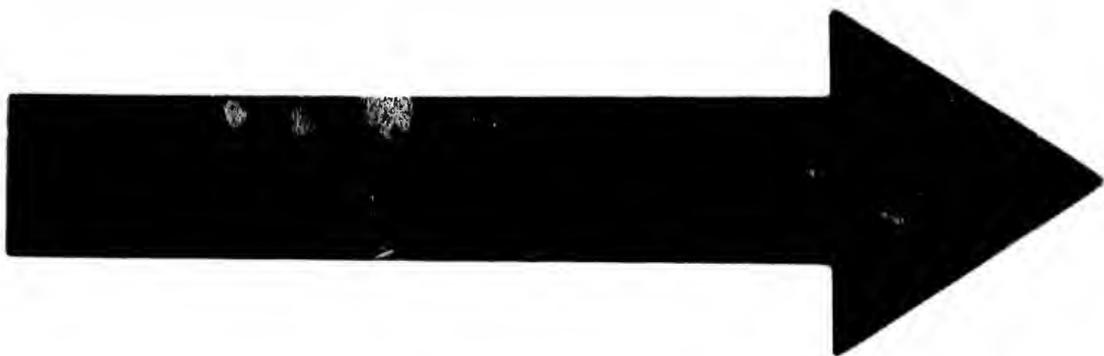
Quoiqu'il y ait dans quelques Pro-
vinces des montagnes désertes & in-
cultes, les vallons & les montagnes
qui les séparent en mille endroits,
sont très-fertiles & très-bien culti-
vées. On n'y voit pas un seul pouce
de terre labourable, qui ne soit cou-
vert du plus beau ris. L'industrie Chi-
noise a sçu applanir entre ces monta-
gnes tout le terrain inégal, qui est
capable de culture.

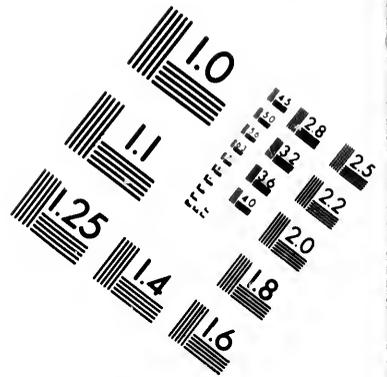
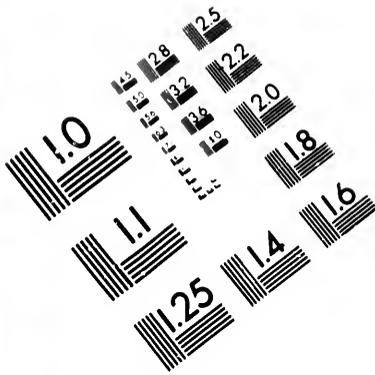
Les Laboureurs divisent comme
en parterres celui qui est de même
niveau, & par étages en forme d'am-
phitéâtre, celui qui suivant le pen-
chant des vallons a des hauts & des
bas. Et comme le ris ne peut se passer
d'eau, ils pratiquent par-tout de dis-
tance en distance, & à différentes
élevations, de grands réservoirs,
pour ramasser l'eau de pluie & celle

qu
di
pa
pla
en
na
da
en
in
qu
I
tain
ques
l'eau
men
côté
Labo
chaq
lui r
tionn
vail;
goûte
en pr
dans
charn
blable
sont ég

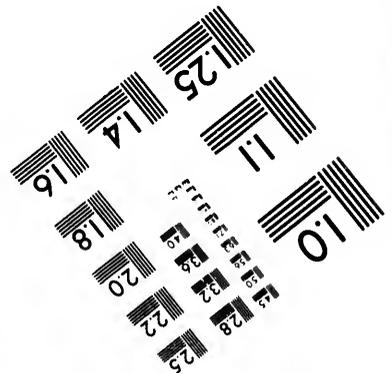
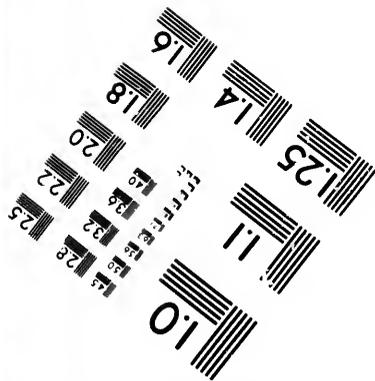
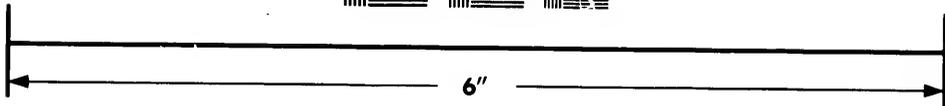
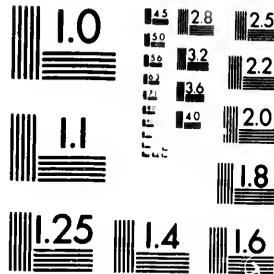
qui coule des montagnes, afin de la distribuer également dans tous leurs parterres de ris; c'est à quoi ils ne plaignent ni soins, ni fatigues, soit en laissant couler l'eau par sa pente naturelle des réservoirs supérieurs dans les parterres les plus bas, soit en la faisant monter des réservoirs inférieurs, & d'étage en étage, jusqu'aux parterres les plus élevés.

Ils se servent pour cela de certains chapelets, ou engins hydrauliques assez simples, pour faire circuler l'eau, & en arroser continuellement leurs terres: de sorte que d'un côté, quelque tems qu'il fasse, le Laboureur est comme assuré de voir chaque année la terre qu'il cultive, lui rapporter une moisson proportionnée à son industrie & à son travail; & d'un autre côté, le Voyageur goûte un plaisir toujours nouveau, en promenant successivement sa vûe dans ces Vallons & ces Campagnes charmantes, qui quoiqu'assez semblables pour la verdure, dont elles sont également couvertes, ne laissent





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
FREE
15 28 25
13 22
18 20
18

5

11
10
15

pas de présenter autant de scènes admirablement diversifiées, par la différente disposition ou figure de montagnes qui les environnent : il se trouve à toute heure également surpris par les nouveaux spectacles, qui offrent continuellement à sa vûe une fuite perpétuelle d'Amphitéâtres verdoyans, qu'il découvre les uns après les autres dans sa route.

Cette espèce de chapelet dont ils se servent, est très-simple, soit par sa structure, soit par la manière dont on le fait jouer. Il est composé d'une chaîne sans fin de bois, & d'un grand nombre de petites planches de six ou sept pouces en quarré, enfilées par le milieu, parallelement, à égales distances, & angles droits, dans la chaîne de bois. Ce chapelet est étendu le long d'un canal de bois, fait de trois planches unies en forme d'auge; de sorte que la moitié inférieure du chapelet porte sur le fond de cette auge, & en occupe toute la capacité; & la supérieure qui lui est parallele, porte sur une planche po-

lée le long de l'ouverture du canal. Une des extrémités du chapelet, je veux dire celle d'en bas, est passée autour d'un cylindre mobile; dont l'axe est posé sur les deux côtés de l'extrémité inférieure du canal; & l'autre extrémité du chapelet, sçavoir celle d'en haut, est montée sur une manière de tambour garni de petites planches, situées de telle sorte, qu'elles engrainent exactement avec les planches du chapelet, & que ce tambour venant à tourner par le moyen de la puissance qui est appliquée à son essieu, fait tourner le chapelet. Comme l'extrémité supérieure du canal où porte ce tambour, est appuyée à la hauteur où l'on veut faire monter l'eau, & que l'extrémité inférieure est plongée dans l'eau qu'on veut élever, il est nécessaire que la partie inférieure du chapelet, qui occupe exactement, comme nous l'avons dit, la capacité du canal de bois, monte le long de ce canal, & que toutes les petites planches, enlevant avec elles autant d'eau

qu'elles en rencontrent, c'est-à-dire, autant que le canal en peut contenir, il se forme un ruisseau d'eau, qui monte sans interruption à la hauteur qu'on souhaite, tant que la machine est en mouvement; cependant la partie supérieure du chapelet descendant uniformément le long de la planche sur laquelle elle porte, ces deux mouvemens joints ensemble font tout le jeu de la machine, qui est mise en mouvement dans les trois manières suivantes.

Premièrement avec la main, par le moyen d'une ou de deux manivelles attachées immédiatement aux extrémités de l'essieu du tambour.

Secondement avec les pieds, par le moyen de certaines chevilles de bois fort grosses, plantées avec saillie de plus d'un demi pied autour de l'arbre, ou essieu du tambour allongé tout exprès. Ces chevilles ont de grosses têtes oblonques & arrondies en dehors, c'est-à-dire, de figure propre à appliquer la plante du pied nud, de sorte qu'un ou plusieurs hom-

mes, suivant le nombre des rangs des chevilles, ou debout ou assis, peuvent en se jouant, & en remuant seulement les jambes sans aucun effort, tenant d'une main un parasol, & de l'autre un éventail, faire monter un ruisseau perpétuel dans leurs terres arides.

Troisièmement, par le moyen d'un buste ou de quelque autre animal, qu'on attache à une grande roue d'environ deux toises de diamètre, située horizontalement, à la circonférence de laquelle on a planté un grand nombre de chevilles, ou de dents, qui engrainant exactement avec des dents semblables plantées autour de l'essieu du tambour, font tourner la machine, quoique plus grande, avec beaucoup de facilité.

Lorsqu'on nettoye un canal, on le coupe de distance en distance par des digues, & l'on en assigne une partie à chacun des Villages circonvoisins. On voit aussi-tôt différentes troupes de paysans, qui apportent une espèce de chapelets composés de petites plan-

ches quarrées, dont ils se servent pour élever l'eau du canal dans la campagne, & comme les rives sont fort hautes, ils dressent leurs chapelets à triple étage, & se portent ainsi l'eau les uns aux autres.

Il y a des endroits où les Montagnes, qui ne sont pas fort hautes, se touchent les unes les autres, & sont presque sans vallées : cependant elles sont toutes cultivées, par le secret qu'ont les laboureurs d'y faire couler de l'eau autant qu'ils veulent, en la conduisant d'une montagne à l'autre par des canaux de Bambou.

Ce qui soutient dans leurs travaux ceux qui cultivent la terre avec tant de soins & de fatigues, ce n'est pas seulement leur propre intérêt ; c'est encore plus la vénération où est l'agriculture, & l'estime que les Empereurs en ont toujours fait depuis la naissance de l'Empire. C'est une opinion commune, qu'elle leur a été enseignée par un de leurs premiers Empereurs nommé *Chin-nong*, & ils le révèrent encore aujourd'hui com-

me l'inventeur d'un art si utile aux peuples. Nous avons déjà rapporté comment l'Empereur va lui-même labourer la terre, pour marquer l'estime où doit être l'agriculture dans chaque Etat.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres est si grande, que lorsqu'il vient à la Cour des députés de la part des Viceroyes, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vû les Campagnes. Une pluie tombée à propos est un sujet de rendre visite au Mandarin, & de le complimenter.

Du commerce de la Chine.

Le commerce est la seconde source d'où découlent les richesses, qui font régner à la Chine la prospérité & l'abondance. Le commerce qui se fait dans l'intérieur de l'Empire est si grand, que celui de l'Europe entière ne peut lui être comparé. Les Provinces sont comme autant de Royau-

mes , qui se communiquent les uns aux autres ce qu'ils ont de propre ; & c'est ce qui unit entr'eux tous ces peuples , & qui porte l'abondance dans toutes les Villes.

Les Provinces de *Hou-quang* & de *Kiang-si* fournissent le ris aux Provinces qui en sont le moins pourvûes. La Province de *Tche-hiang* fournit la plus belle soie. Celle de *Kiang-nan* le vernis , l'encre , & les plus beaux ouvrages en toute sorte de matières. Celles de *Yun-nan* , de *Chen-si* , de *Chan-si* le fer , le cuivre , & plusieurs autres métaux ; les chevaux , les mulets , les chameaux , les fourures , &c. Celle de *Fo-Kien* le sucre , & le meilleur thé. Celle de *Ses-chuen* les plantes , les herbes médicinales , la rhubarbe , &c.

Toutes ces Marchandises qui se transportent aisément sur les rivières , se débitent en très-peu de tems. On voit , par exemple , des Marchands , qui trois ou quatre jours après leur arrivée dans une Ville , y auront vendu cinq ou six mille bonnets propres de la saison. Il n'y a pas jusqu'aux

familles les plus pauvres , qui avec un peu d'œconomie , ne trouvent le moyen de subsister aisément de leur trafic. Nous avons déjà rapporté comment cela pouvoit se faire.

Le commerce étant si abondant dans toutes les Provinces de la Chine , il n'est pas surprenant que ses habitans se mettent si peu en peine de commercer au dehors. Aussi dans leurs voyages sur mer ne passent-ils jamais le détroit de la *Sonde*. Leurs plus grandes navigations ne s'étendent du côté de Malaque , que jusqu'à Achen ; du côté du détroit de la *Sonde* , que jusqu'à *Batavia* qui appartient aux Hollandois ; & du côté du Nord , que jusqu'au Japon.

I. Ordinairement lorsqu'ils veulent aller négocier au Japon , ils mettent à la voile au mois de Juin ou de Juillet au plus tard. Ils vont à *Camboye* , ou à *Siam* , où ils portent des Marchandises propres de ces pays-là , & en prennent d'autres qui font d'un grand débit au Japon. Quand ils sont de retour dans leur pays , ils trouvent

qu'ils ont fait un profit de deux cens pour cent. 1°. Ils portent des drogues, comme ginseng, stristoloche, rhubarbe, esquine, mirabolans, &c. 2°. De l'écorce d'arecque, du sucre blanc, des cuirs de buffle & de bœuf; sur le sucre ils gagnent mille pour cent. 3°. Toutes sortes de pièces de soie, & principalement des satins, des taffetas, & des damas, sur-tout du noir, 4°. Des cordes de soie, du bois d'aigle & de sandal qui est recherché des Japonnois pour les parfums, parce que sans cesse ils parfument leurs Idoles. 5°. Enfin des draps d'Europe, & des camelots, sur lesquels ils gagnent cinquante pour cent. Les Marchandises qu'ils rapportent sont,

- 1°. Des perles fines; il y a des occasions où ils gagnent mille pour cent.
- 2°. Le cuivre rouge en barre; du cuivre en œuvre, comme balances, réchaux, castolettes, &c. 3°. Des lames de Sabre. Elles ne s'achètent qu'une piastre au Japon, & se vendent quelquefois jusqu'à dix piastres à la Chine.
- 4°. Du papier à fleurs & uni, dont

les Chinois font des éventails. 50. Des porcelaines qui font très-belles. 60. Des ouvrages de vernis ; il ne s'en fait point de pareils dans le reste du monde. 70. De l'or qui est très pur , & un certain métal appelé Tombac, sur lequel ils gagnent 50. ou 60. pour cent à Batavia.

II. Les Chinois font aussi commerce à Manille, où ils portent quantité de soies, de satins rayés & à fleurs de différentes sortes de couleurs, des broderies, des tapis, des coussins, des robes de chambre, des bas de soie, du thé, des porcelaines, des ouvrages de vernis, des drogues, &c. où ils gagnent d'ordinaire cinquante pour cent. Ils n'en rapportent que des piastres.

III. Le commerce que les Chinois font le plus régulièrement, c'est à Batavia. Les Marchandises dont ils se chargent sont,

1^o. Du thé verd & des porcelaines.
2^o. De l'or en feuille, & du fil d'or qui n'est que du papier doré. Il y en a qui ne s'achète pas au poids, mais

par petits écheveaux ; & celui-ci est cher , parce qu'il est couvert du plus bel or. Celui que les Chinois portent à Batavia ne se vend qu'au poids ; il est par paquets , avec de grandes queues de soie rouge qu'ils mettent exprès pour rehausser la couleur de l'or , & pour rendre les paquets plus pesans. Les Hollandois n'en font pas usage ; mais ils les portent sur les terres des Malais , où ils font un gain considérable. 3°. De la toutenaque , (c'est un Métal , qui tient de la nature du fer & de l'étain) qui produit cent , & quelquefois cent cinquante pour cent. 4°. Des drogues , & sur-tout de la rhubarbe. 5°. Quantité d'ustensiles de cuivre.

Ils emportent de Batavia , 1°. de l'argent en piastres. 2°. Des épiceries. 3°. Des écailles de Tortue , dont ils font de très-beaux ouvrages ; ils ne vendent que dix sols de fort belles tabatières formées sur le modèle de celles d'Europe. 4°. Du bois de Sandal , du bois rouge & noir , du bois de Bresil. 5°. Des pierres d'Agathe

the taillées , dont les Chinois font l'ornement de leur ceinture , des boutons qu'ils attachent à leurs bonnets , & des espèces de chapelets qu'ils portent au col. 6°. De l'ambre jaune en masse , qu'ils ont à grand marché. 7°. Enfin des draperies d'Europe , qu'ils ont de même à bon compte , & qu'ils vendent au Japon.

Les Chinois vont encore , mais rarement , à Achen , à Malaque , à Char , à Patane à Ligor , qui dépend du Royaume de Siam , à la Cochinchine , &c.

Ils ne rapportent guères de ces pays-là que des épiceries , des nids d'oiseaux , qui font les délices des repas Chinois , du ris , du camphre , du roirin , (c'est une espèce de cannes fort longues , qu'on tresse ensemble comme de petites cordes) des torches faites de certaines feuilles d'arbres qui brûlent comme de la poix résine , & qui servent de flambeau quand on marche pendant la nuit , de l'or , de l'étain , &c.

Quant au commerce que les Euro-

péens font à la Chine , il n'y a guères que le Port de Canton qui leur soit ouvert. On y portoit autrefois des draps , des cristaux , des sabres , des horloges , des montres sonnantes , des pendules à répétition , des lunettes d'approche , des miroirs , des glaces , &c. mais depuis que les Anglois y vont régulièrement chaque année, toutes ces Marchandises y sont à aussi bon marché qu'en Europe. Le corail même ne peut plus guères s'y vendre qu'avec perte.

Ainsi, à parler en général, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on peut trafiquer utilement à la Chine. On trouve un gain considérable à acheter de l'or qui est Marchandise. On peut encore acheter à la Chine d'excellentes drogues , différentes sortes de thé , de l'or filé , du musc , des pierres précieuses , des perles , du vif argent , &c. Mais le plus grand commerce qu'y fassent les Européens , consiste principalement dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine & dans toutes sortes d'étoffes de soie.

D
U
pe
qu
d'o
ils
po
au
L
7fi
déc
cifi
boi
arb
de
terr
plus
Kia
estir
p

CHAPITRE XXII.

Du Vernis & des Soieries de la Chine.

UN Eté suffit à peine pour donner à un ouvrage de vernis toute la perfection qu'il doit avoir. Il est rare que les Chinois ayent de ces sortes d'ouvrages de prêts ; presque toujours ils attendent l'arrivée des vaisseaux pour y travailler , & se conformer au goût des Européens.

Le vernis que les Chinois nomment *Tsi* , est une gomme roussâtre , qui découle de certains arbres par des incisions qu'on fait à l'écorce jusqu'au bois , sans cependant l'entamer. Ces arbres se trouvent dans les Provinces de *Kiang-si* , & de *Se-tchuen*. Ceux du territoire de *Kan-tcheou* , Ville des plus méridionales de la Province de *Kiang-si* , donnent le vernis le plus estimé.

Pour tirer du vernis de ces arbres ,

I i ij

il faut attendre qu'ils ayent sept ou huit ans. Celui qu'on en tireroit avant ce tems là , ne seroit pas d'un bon usage. Le tronc des arbres les plus jeunes , dont on commence à tirer le vernis , a plus d'un pied de circuit. On dit que le Vernis qui découle de ces arbres , vaut mieux que celui qui coule des arbres plus vieux ; mais qu'ils en donnent beaucoup moins.

Ces arbres, dont la feuille & l'écorce ressemblent assez à la feuille & à l'écorce du fresne , n'ont jamais guéres plus de 15. pieds de hauteur ; la grosseur de leur tronc est alors de deux pieds & demi de circuit. Ils ne portent ni fleurs , ni fruits ; voici comme ils multiplient.

Au Printems, quand l'arbre pousse, on choisit le rejetton le plus vigoureux qui sorte du tronc , & non pas des branches ; quand ce rejetton est long d'environ un pied , on l'enduit par le bas de mortier fait de terre jaune. Cet enduit commence environ deux pouces au-dessus du lieu où il sort du tronc , & descend au-dessous

D'OBSERVATIONS. 385

quatre ou cinq pouces. Son épaisseur est au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte, qu'on lie avec soin, pour la défendre des pluies & des injures de l'air. On laisse le tout en cet état depuis l'équinoxe du Printems jusqu'à celui d'Automne. Alors on ouvre tant soit peu la terre, pour examiner en quel état sont les racines, que le rejetton a coutume d'y pousser, & qui se divisent en plusieurs filets; si ces filets sont de couleur jaunâtre ou rouffâtre, on juge qu'il est tems de séparer le rejetton de l'arbre: on le coupe adroitement sans l'endommager, & on le plante. Si ces filets sont encore blancs, c'est signe qu'ils sont trop tendres; ainsi on recouvre l'enduit de terre, comme il étoit auparavant, & on diffère au Printems suivant à couper le rejetton pour le planter. Mais soit qu'on le plante au Printems ou en Automne, il faut mettre beaucoup de cendres dans le trou qu'on a préparé, sans quoi les fourmis devoreroient les racines encore tendres,

ou du moins en tireroient tout le suc, & les feroient sécher.

L'Eté est la seule saison où l'on puisse tirer le vernis des arbres ; il n'en sort point pendant l'Hiver , & celui qui sort au Printems & en Automne est toujours mêlé d'eau. D'ailleurs , ce n'est que pendant la nuit que le vernis coule des arbres ; il n'en coule jamais pendant le jour.

Pour tirer le vernis, on fait plusieurs incisions de niveau à l'écorce de l'arbre autour du tronc , qui selon qu'il est plus ou moins gros , peut en fournir plus ou moins. Le premier rang de ces incisions n'est éloigné de terre que de sept pouces. A la même distance plus haut se fait un second rang d'incisions , & ainsi de sept en sept pouces , non-seulement jusqu'au haut du tronc , mais encore jusqu'aux branches , qui ont une grosseur suffisante.

On se sert pour faire ces incisions , d'un petit couteau fait en demi cercle. Chaque incision doit être un peu oblique de bas en haut, aussi profonde que

l'écorce est épaisse, & non pas davantage; celui qui l'a fait d'une main, a dans l'autre une coquille, dont il insère aussitôt les bords dans l'incision, autant qu'elle peut y entrer. Ces coquilles sont plus grandes, que les plus grandes coquilles d'huître qu'on voit en Europe. On fait ces incisions le soir, & le matin on va recueillir ce qui a coulé dans les coquilles; le soir on les insère de nouveau dans les mêmes incisions; & l'on continue de la même manière jusqu'à la fin de l'Été.

Ce ne sont point d'ordinaire les propriétaires de ces arbres, qui en font tirer le vernis; ce sont des Marchands, qui dans la saison traitent avec ces propriétaires, moyennant cinq sols par pied. Ces Marchands louent des ouvriers, auxquels ils donnent par mois une once d'argent, tant pour leur travail que pour leur nourriture. Un de ces ouvriers suffit pour cinquante pieds d'arbre.

Il y a des précautions à prendre, pour garantir les ouvriers des impressions malignes du vernis. Il faut avoir

préparé de l'huile de rabette , où l'on aura fait bouillir une certaine quantité de ces filamens charnus , qui se trouvent entremêlés dans la graisse des cochons , & qui ne se fondent point quand on fait le sain-doux. Lorsque les ouvriers vont placer ces coquilles aux arbres , ils portent avec eux un peu de cette huile , dont ils se frottent le visage & les mains; le matin, lorsqu'après avoir recueilli le vernis , ils reviennent chez le Marchand , ils se frottent encore plus exactement de cette huile.

Après le repas , ils se lavent tout le corps avec de l'eau chaude , dans laquelle on a fait bouillir de l'écorce extérieure & hérissée des chataignes , de l'écorce de bois de sapin , du salpêtre cristallisé , & d'une herbe qui est une espèce de blette , qui a du rapport au Tricolor. Toutes ces drogues passent pour être froides.

Chaque ouvrier remplit de cette eau un petit bassin , & s'en lave en particulier ; ce bassin doit être d'étain.

Dans le tems qu'ils travaillent auprès

nis
bo
ma
l'au
inst
en a
l'arb
coq
la r
des
peu
L
chez
lequ
To

près des arbres , ils s'enveloppent la tête d'un sac de toile , qu'ils lient autour du col, où il n'y a que deux trous vis-à-vis les yeux. Ils se couvrent le devant du corps d'une espèce de tablier fait de peau de daim passée, qu'ils suspendent au col par des cordons , & qu'ils arrêtent par une ceinture. Ils ont aussi des bottines de la même matière , & aux bras des gans de peau fort longs.

Quand il s'agit de recueillir le vernis , ils ont un vase fait de peau de bœuf attaché à leur ceinture ; d'une main ils dégagent les coquilles , & de l'autre ils les raclent avec un petit instrument de fer , jusqu'à ce qu'ils en ayent tiré tout le vernis. Au bas de l'arbre est un panier où on laisse les coquilles jusqu'au soir. Pour faciliter la récolte du vernis , les Propriétaires des arbres ont soin de les planter à peu de distance les uns des autres.

Le Marchand a soin de tenir prêt chez lui un grand vase de terre , sur lequel est un châssis de bois soutenu

par quatre pieds, à peu près comme une table carrée, dont le milieu seroit vuide. Sur le chassis est une toile claire, arrêtée par les quatre coins avec des anneaux. On tient cette toile un peu lâche, & on y verse le vernis. Le plus liquide s'étant écoulé de lui-même, on tord la toile pour faire couler le reste. Le peu qui demeure dans la toile se met à part; on le vend aux Droguistes, parce qu'il est de quelque usage dans la Médecine. On est content de la récolte, lorsque dans une nuit mille arbres donnent vingt livres de vernis.

La récolte faite, le Marchand met son vernis dans des sceaux de bois, bien calfatés en dehors, & dont le couvercle est attaché avec de bons clous. La livre de vernis tout frais fait revient environ à quarante sols. Le Marchand en tire le double & davantage, selon que les endroits où il le transporte sont éloignés.

Il en coûte cher aux ouvriers qui recueillent le vernis, quand ils négli-

S
n
m
le
&
du
qu
tou

de
qu
don
ven
viol
voir
eau
couv
re &
la p
déch
beau
prene
du ra
& on
cendr
maltra

gent de prendre les précautions dont nous venons de parler. Ce mal commence par des espèces de dartres, qui leur couvrent en un jour, & le visage, & le reste du corps : bientôt le visage du malade se bouffit ; & son corps qui s'enfle extraordinairement, paroît tout couvert de lépre.

Pour guérir un homme attaqué de ce mal, on lui fait boire d'abord quelques écuellées de l'eau droguée, dont les ouvriers se servent pour prévenir ces accidens. Cette eau le purge violemment. On lui fait ensuite recevoir une forte fumigation de la même eau, en le tenant bien enveloppé de couvertures, moyennant quoi l'enflure & la bouffissure disparaissent ; mais la peau n'est pas sitôt saine : elle se déchire en divers endroits, & rend beaucoup d'eau. Pour y remédier, on prend de cette espèce de blette qui a du rapport au Tricolor : on la sèche, & on la brûle ; puis on en applique la cendre sur les parties du corps les plus maltraitées. Cette cendre s'imbibe de

l'humeur âcre qui sort des parties déchirées ; la peau se sèche , tombe , & se renouvelle.

Le vernis de la Chine , outre l'éclat qu'il donne aux moindres ouvrages auxquels on l'applique , a encore la propriété de conserver le bois , & d'empêcher que l'humidité n'y pénétre. On peut y répandre tout ce qu'on veut de liquide : en passant un linge mouillé sur l'endroit , il n'y reste aucun vestige , pas même l'odeur de ce qui a été répandu. Mais il y a de l'art à l'appliquer ; & quelque bon qu'il soit de sa nature , on a encore besoin d'une main habile & industrieuse pour le mettre en œuvre. Il faut sur-tout de l'adresse , & de la patience dans l'ouvrier , pour trouver ce juste tempérament que demande le vernis , afin qu'il ne soit ni trop liquide , ni trop épais , sans quoi il ne réussiroit que médiocrement dans ce travail.

Le vernis s'applique en deux manières ; l'une , qui est plus simple , se

fait immédiatement sur le bois. Après l'avoir bien poli , on passe deux ou trois fois de cette espèce d'huile que les Chinois appellent *Tong-yeou* : quand elle est bien sèche , on applique deux ou trois couches de vernis. Si on veut cacher toute la matière sur laquelle on travaille , on multiplie le nombre des couches de vernis , & il devient alors si éclatant , qu'il ressemble à une glace de miroir. Quand l'ouvrage est sec , on y peint en or & en argent diverses sortes de figures , comme des fleurs , des hommes , des oiseaux , des arbres , des montagnes , des palais , &c. sur lesquels on passe encore une légère couche de vernis , qui leur donne de l'éclat , & qui les conserve.

L'autre manière , qui est moins simple , demande plus de préparation ; car elle se fait sur une espèce de petit mastic , qu'on a auparavant appliqué sur le bois. On compose de papier , de filasse , de chaux , & de quelques autres matières bien battues , une espèce de carton qu'on colle sur le bois ,

& qui forme un fond très-uni & très-solide , sur lequel on passe deux ou trois fois de l'huile dont nous avons parlé , après quoi l'on applique le vernis à différentes couches , qu'on laisse sécher l'une après l'autre. Chaque ouvrier a son secret particulier , qui rend l'ouvrage plus ou moins parfait , selon qu'il est plus ou moins habile.

Il arrive souvent qu'à force de répandre du thé , ou des liqueurs chaudes sur des ustensiles de vernis , le lustre s'en efface , parce que le vernis se ternit , & devient jaune. Le moyen de lui rendre le noir éclatant qu'il avoit , est de l'exposer une nuit à la gelée blanche , & encore mieux de le tenir quelque tems dans la neige. Venons aux soieries de la Chine.

L'on peut dire que la Chine est le pays de la soie : il semble qu'elle soit inépuisable. Outre qu'elle en fournit à quantité de nations de l'Asie & de l'Europe , l'Empereur , les Princes , les Domestiques , les Mandarins , les

gens de Lettres, les Femmes, & généralement tous ceux qui sont tant soit peu à leur aise, portent des habits de soie, & sont vêtus de satin ou de damas. Il n'y a guères que le petit peuple, ou les payfans & les geits de la Campagne, qui s'habillent de toiles de coton peintes en couleur bleue.

Quoique plusieurs Provinces de la Chine fournissent de parfaitement belles soies, celle qui vient de la Province de *Tche-hiang*, est sans comparaison la meilleure & la plus fine. Les Chinois jugent de la bonne soie par sa blancheur, par sa douceur, & par sa finesse. Si en la maniant elle est rude au toucher, c'est mauvais signe. Souvent pour lui donner un bel œil, ils l'apprentent avec une certaine eau de ris mêlée de chaux, qui la brûle, & qui fait que l'ayant transportée en Europe, on ne la peut mouliner.

Il n'en est pas de même de celle qui est pure; car rien n'est plus aisé à mouliner. Un ouvrier Chinois mou-

linera cette soie pendant plus d'une heure , sans qu'aucun fil se casse.

Les moulins dont ils se servent, sont biens différens de ceux d'Europe , & beaucoup moins embarrassans. Deux ou trois méchans dévidoirs de Bambou , avec un rouet , leur suffisent. Il est surprenant de voir quelle est la simplicité des instrumens , avec lesquels ils font les plus belles étoffes.

On trouve à *Canton* une espèce de soie , qui vient du *Tong-hing* ; mais elle n'est pas comparable à celle que fournit la Province de *Tché-hiang* : pourvû néanmoins que celle-ci ne soit pas trop humide , & c'est à quoi il faut prendre garde ; car les Chinois , qui d'ordinaire cherchent à tromper , mettent quelquefois dans le cœur du paquet un ou deux écheveaux de grosse soie , bien différente de celle qui paroît au dessus.

C'est de cette soie, que les plus belles étoffes se travaillent dans la Province de *Kiang-nan* ; car c'est dans cette Province que se rendent la plupart

des bons Ouvriers, & c'est elle qui fournit à l'Empereur toutes celles qui sont à son usage, & dont il fait présent aux Grands & aux Seigneurs de sa Cour. Le grand commerce qui se fait à Canton, où tous les Etrangers abondent, ne laisse pas d'y attirer aussi un grand nombre des meilleurs Ouvriers.

Ils feroient des étoffes aussi riches qu'en Europe, s'ils étoient sûrs d'en avoir le débit; ils se bornent d'ordinaire à ce qu'il y a de plus simple, parce que les Chinois s'attachent plus volontiers à ce qui est utile, qu'à ce qui est agréable.

Ils font à la vérité des étoffes d'or; mais ils ne passent pas leur or par la filiere, afin de le retordre avec le fil, comme on fait en Europe. Ils se contentent de dorer une longue feuille de papier, qu'ils coupent en très-petites bandes, dont ils enveloppent la soie avec beaucoup d'adresse.

Ces étoffes sont très-belles en sortant des mains de l'Ouvrier; mais el-

les ne sont point de si longue durée, & ne peuvent guères servir aux vêtemens, parce que l'air & l'humidité ternissent bientôt l'éclat de l'or : elles ne sont guères propres qu'à faire des meubles & des ornemens d'Eglise. Il n'y a que les Mandarins & leurs femmes, qui s'habillent de ces sortes d'étoffes ; ce qui est même très-rare.

Les pièces de soie dont les Chinois se servent davantage, sont les gazes unies & à fleurs, dont ils se font des habits d'Eté ; des damas de toutes les sortes & de toutes les couleurs ; des satins rayés, des satins noirs de *Nan-hing* ; des taffetas à gros grain qui sont d'un très bon usage ; diverses autres sortes de taffetas, les uns à fleurs qui ressemblent à du gros de Tours ; d'autres dont les fleurs sont à jour, comme de la gaze ; quelques autres qui sont rayés & de fort bon goût, ou jaspés, ou piqués à rosettes, &c. du crépon, des brocards, des panes & différentes sortes de velours. Celui qui est teint en cramoisi se

vend plus cher; mais il est aisé d'y être trompé. Un moyen de découvrir la fraude, est de prendre du jus de Limon mêlé avec de la chaux, & d'en répandre quelques gouttes en différens endroits: si la couleur change, c'est signe qu'elle est fautive.

Enfin les Chinois font une infinité d'autres étoffes. Il y en a de deux sortes, qui sont parmi eux d'un usage plus ordinaire.

1^o. Une sorte de satin plus fort & moins lustré, que celui qui se fait en Europe. Il est quelquefois uni; d'autres fois on le diversifie par des fleurs, des arbres, des oiseaux, des papillons.

2^o. Un taffetas particulier, dont ils se font des caleçons & des doublures. Il est serré, & pourtant si pliant, qu'on peut le doubler & le presser de la main, sans lui faire prendre de pli. On le lave même comme de la toile, sans qu'il perde pour cela beaucoup de son lustre.

Les Ouvriers Chinois donnent le

lustre à ce taffetas avec la graisse de Marsouin de rivière. On purifie cette graisse, en la lavant & la faisant cuire. Ensuite avec une brosse fine on en donne au taffetas des couches de haut en bas en un même sens, & du seul côté qu'on veut lustrer. Quand les Ouvriers travaillent la nuit, ils usent à leurs lampes de cette graisse fondue, au lieu d'huile. Son odeur délivre de mouches le lieu où ils travaillent, ce qu'on regarde comme un grand avantage; car ces insectes, en se plaçant sur l'ouvrage, lui sont fort dommageables.

La Province de *Cang-tong* fournit une soie particulière, qui se trouve en quantité sur les arbres, & dans les campagnes. Elle se file, & l'on en fait une étoffe nommée *Kien-tcheou*. Cette soie est produite par de petits insectes, qui ressemblent assez aux chenilles. Ils ne la tirent pas en rond ni en ovale, comme font les vers à soie, mais en fils très-longs. Ce fil s'attache aux arbrisseaux & aux buis-

sons, selon que le vent le pousse d'un côté ou d'autre. On amasse ces fils, & on en fait des étoffes de soie qui sont plus grossières, que celles qui se filent dans les maisons. Mais aussi ces vers sont sauvâges, & ils mangent indifféremment les mûriers & les feuilles des autres arbres. Ceux qui ne s'y connoissent pas, prendroient ces étoffes pour de la toile rouffe, ou pour un droguet des plus grossiers.

Les vers qui filent cette soie sont de deux espèces. La première qui est beaucoup plus grosse & plus noire que nos vers à soie, se nomme *Tsouen-Kien* : la seconde qui est plus petite, se nomme *Tiao-Kien*. Le coton de la première est d'un gris rouffeatre ; celui de l'autre est plus noir. L'étoffe qu'on en fait tient de ces deux couleurs. Elle est fort serrée, ne se coupe point, dure beaucoup, se lave comme de la toile ; & quand elle est bonne, les tâches ne la gâtent point, pas même celles de l'hui-

le qui tombe dessus. Cette étoffe est fort estimée des Chinois, & est quelquefois aussi chère que le satin & les étoffes de soie les mieux faites. Comme les Chinois sont très-habiles à contrefaire, ils font de faux *Kien-scheou* avec le rebut de la soie de *Thé-hiang*; il est aisé d'y être trompé, si l'on n'y prend garde.

Les Ouvriers de Canton font aussi des rubans, des bas & des boutons de soie, & ils y réussissent parfaitement.



CHAPITRE XXIII.

Des différens degrés de la Noblesse Chinoise ; des Droits, des Honneurs, des Prérogatipes dont elle jouit : De la Sujettion & de la Dépendance dans laquelle sont retenus les Princes du Sang.

LA Noblesse n'est point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignités qui restent dans quelques familles, & qui se donnent par l'Empereur à ceux de la famille qu'il juge avoir le plus de talens. L'on n'y a de rang, qu'autant qu'on a de capacité & de mérite. Quelqu'illustre qu'ait été un homme, fût-il même parvenu à la première Dignité de l'Empire, les enfans qu'il laisse après lui ont leur fortune à faire ; & s'ils sont dépourvus d'esprit, ou amateurs de leur repos, ils ramperont avec

le peuple, & seront souvent obligés d'embrasser les plus viles professions.

Il est vrai qu'on peut succéder aux biens de son pere ; mais on ne succède ni à ses dignités, ni à sa réputation : il faut s'y élever par les mêmes degrés que lui. C'est pourquoi ils font leur capital de l'étude la plus constante ; & ils ne manquent guères de s'avancer, de quelque condition qu'ils soient, quand ils ont de la disposition aux Lettres. Aussi voit-on tous les jours à la Chine des élévations de fortune non moins surprenantes, qu'il s'en fait quelquefois en Italie par des Ecclésiastiques, où des gens de la plus basse extraction peuvent aspirer aux premières Dignités.

Tout est Peuple, ou Lettrés, ou Mandarins à la Chine. Il n'y a que ceux de la famille régnante, qui soient distingués. Ils ont le rang de Princes ; & c'est en leur faveur, qu'on a établi cinq degrés de Noblesse titulaire à peu près semblables aux
Titres

Titres qu'on donne en Europe, de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Barons & de Seigneurs.

On accorde ces Titres aux Descendans de la Famille Royale, tels que sont les enfans de l'Empereur, & ceux que l'Empereur fait entrer dans son alliance, en leur donnant ses filles en mariage. On leur assigne des revenus propres à soutenir leur Dignité; mais on ne leur donne aucun pouvoir. Il y a cependant d'autres Princes, qui ne sont point alliés à la Famille Impériale, soit qu'ils viennent des Dynasties précédentes, soit que leurs Ancêtres ayent acquis ce Titre par les services rendus à l'Empire. Les Provinces ne sont gouvernées que par les Mandarins envoyés par l'Empereur, qui nomme immédiatement aux principaux Emplois, & qui confirme ceux qui les font tirer au sort, après les avoir fait venir en sa présence, & les avoir examinés par lui-même.

L'Empereur qui fit la con-

quète de son propre pays , de toute la Tartarie Orientale , du Royaume de Corée , & de la Province de *Léao-tong* au-delà de la grande muraille , ayant été aidé dans les conquêtes par ses freres , qui étoient en grand nombre , il leur donna des Titres d'honneur. Il fit les uns *Tsin-vang* , les autres *Kiun-vang* & *Pai-lé*. Il a plu aux Européens d'appeller ces sortes de Dignités du nom de *Regulos* , ou Princes du premier , du second & du troisième ordre. Il fut réglé alors , que parmi les enfans de ces *Regulos* , on en choisiroit toujours un , pour succéder à son pere dans la même Dignité.

Outre ces trois Dignités , ce même Empereur en établit encore quelques autres , qui leur sont inférieures , & qui se donnent aux autres enfans qui s'en rendent les plus dignes. Ceux du quatrième degré s'appellent *Peitse* , ceux du cinquième *Cong-heou* , & ainsi des autres. Ce cinquième degré est au-dessus des

plus grands Mandarins de l'Empire. Les autres qui suivent , n'ont pas comme les précédens des marques extérieures , qui les distinguent des Mandarins, soit dans leurs équipages, soit dans leurs habits. Ils ne portent que la ceinture jaune , qui est commune à tous les Princes du Sang , tant à ceux qui possèdent des Dignités , qu'à ceux qui n'en ont pas. Mais ceux-ci ont honte de la faire paroître , lorsque leur indigence les met hors d'état d'avoir un équipage convenable à leur rang & à leur naissance.

La pluralité des femmes fait que ces Princes se multiplient extrêmement ; mais a force de se multiplier , ils se nuisent les uns aux autres. Comme ils n'ont point de fonds de terres , & que l'Empereur ne peut pas ou ne veut pas donner des pensions à tous , ils vivent dans une extrême pauvreté , quoiqu'ils portent la ceinture jaune.

Ces Princes, outre leur femme lé-

gitime , en ont ordinairement trois autres , auxquelles l'Empereur donne des Titres, & dont les noms s'inscrivent dans le Tribunal des Princes. Les enfans qui en naissent , ont leur rang après les enfans légitimes , & sont plus considérés que ceux qui naissent des simples Concubines, qu'ils peuvent avoir en aussi grand nombre qu'ils souhaitent.

Ils ont pareillement deux sortes de Domestiques : les uns qui sont proprement Esclaves ; les autres qui sont des Tartares , ou des Chinois Tartarisés, que l'Empereur donne en grand ou petit nombre , à proportion de la Dignité dont il honore les Princes du Sang.

Ces derniers font l'équipage du Régulo , & on les appelle communément les gens de sa Porte. Il y a parmi eux des Mandarins considérables , des Vicerois , même des Tsongrou , (Mandarin , qui a l'Intendance de plusieurs Provinces.) Quoiqu'ils ne soient point Esclaves comme les

premiers, ils sont presqu'également soumis aux volontés du Régulo, tant qu'il conserve sa Dignité. Ils passent après sa mort au service de ses enfans, s'ils sont honorés de la même Dignité.

Si le Prince pendant sa vie vient à décheoir de son rang, ou si le conseruant jusqu'à la mort, sa Dignité ne passe pas a d'autres de ses enfans, cette espèce de Domestiques est mise en réserve, & on la donne à quelques autres Princes du Sang, lorsqu'on fait sa maison, & qu'on l'éleve à la même Dignité.

L'occupation de ces Princes, en remontant du cinquième ordre jusqu'au premier, est pour l'ordinaire d'assister aux cérémonies publiques, de se montrer tous les matins au Palais de l'Empereur, puis de se retirer dans leur Hôtel, où ils n'ont d'autre soin que celui de gouverner leur famille, les Mandarins & les autres Officiers, dont l'Empereur a composé leur maison. Il ne leur est pas permis

de se visiter les uns les autres, ni de coucher hors de la Ville sans une permission expresse. Il y en a cependant quelques-uns, que l'Empereur emploie dans les affaires publiques, & qui rendent de grands services à l'Empire.

On met encore au rang des Nobles, en premier lieu, ceux qui ont été autrefois Mandarins, en second lieu, ceux qui n'ayant pas eu assez de capacité pour parvenir aux degrés Littéraires, se sont procuré par la faveur ou par des présens certains Titres d'honneur, à l'aide desquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de visites, qui les fait craindre & respecter du peuple. En troisième lieu, une infinité de geits d'étude, qui depuis l'âge de quinze à seize ans, jusqu'à celui de quarante, viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leur composition.

L'une des principales marques de

la Noblesse, est d'avoir reçu de l'Empereur des Titres d'honneur, qu'on ne donne qu'aux personnes d'un mérite éclatant. Le Prince les donne quelquefois pour cinq, six, huit ou dix générations, selon les services plus ou moins grands, que l'on a rendus à l'Etat. C'est de ces Titres honorables, que les Mandarins se qualifient dans leurs lettres, & sur le frontispice de leurs maisons.

En Europe la Noblesse passe des peres aux enfans, & à leur postérité; mais quelquefois à la Chine, elle passe des enfans aux peres & aux ayeux. Quand quelqu'un s'est distingué par un mérite extraordinaire, l'Empereur ne se contente pas de l'élever aux honneurs dont nous venons de parler, mais par autant de Patentes, il étend ces Titres au pere & à la mere, à l'ayeul & à l'ayeule de celui qu'il a honoré; ou pour mieux dire, il donne à chacun un Titre d'honneur particulier, en reconnaissance de ce qu'ils ont mis au

408 RECUEIL D'OBSERVATIONS.
monde, & élevé avec soin un homme
d'un mérite si distingué & si utile à
l'Etat.

On voit par ce que nous venons de
dire, qu'à la réserve de la famille
de Confucius, qui se conserve en
ligne directe depuis plus de deux
mille ans dans la personne d'un de
ses neveux, & des Princes issus de
la famille régnante, on n'est Noble
à la Chine, qu'autant qu'on a un
mérite reconnu par l'Empereur, ou
qu'on y occupe un rang, où lui seul
élève ceux qu'il en juge dignes. Tout
ce qui n'est point gradué est de con-
dition roturière; & par-là il n'y a pas
à craindre, que des familles se per-
pétuant dans un certain éclat, que
donne l'ancienneté de la Noblesse,
s'avisent d'établir dans les Provinces
une autorité dangereuse à celle du
Souverain.

F I N.

De l'Imprimerie de G I S S E Y.

